

Robert Louis Stevenson

Janet la Revenante

et autres histoires



BeQ

Robert Louis Stevenson

Janet la Revenante

et autres histoires

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 727 : version 2.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

L'île au trésor

Le cas étrange du docteur Jekyll

Nouvelles Mille et une Nuits

Janet la Revenante

(Thrawn Janet)

Le Révérend Murdoch Soulis fut longtemps ministre de la paroisse de Balweary, dans la marécageuse vallée de la Dule. Vieillard à la mine sévère et glaciale, effrayant à entendre, il habitait les dernières années de sa vie, sans parent ni serviteur ni aucune autre compagnie humaine, dans le petit presbytère isolé que dominait le rocher de la Femme-Pendue. Malgré la rigidité de fer de ses traits, il avait l'œil effrayé, égaré, hagard. Et lorsqu'il évoquait, dans une semonce privée, l'avenir des âmes impénitentes, on eût dit que son œil découvrait, au-delà des orages du temps, les terreurs de l'éternité. Bien des jeunes gens qui venaient se préparer à la Sainte Communion étaient affreusement bouleversés par ses propos. Il avait composé un prêche sur la première épître de saint Pierre, verset 8 : « Le démon est un lion dévorant » pour le dimanche qui suit le 7 août, et il se surpassait en commentant ce texte tant à cause de la nature horripilante du sujet que par le spectacle terrifiant

qu'il offrait en chaire. Les enfants étaient convulsés d'épouvante et les vieux prenaient ce jour-là des airs plus entendus et plus mystérieux que de coutume en multipliant ces allusions qui avaient la désapprobation d'Hamlet. Quant au presbytère, proche de la Dule, sous de grands arbres, dominé d'un côté par la Femme-Pendue, et ayant vue de l'autre sur des collines froides et marécageuses, – il avait commencé, très tôt sous le ministère de M. Soulis, d'être évité dès la brune par ceux qui se targuaient d'une certaine prudence, et les charretiers attablés au cabaret branlaient la tête à l'idée de passer trop tardivement dans ce sinistre voisinage. Pour être plus précis, cette terreur émanait surtout d'un point particulier. Le presbytère se trouvait situé entre la grand-route et la Dule, avec un pignon de chaque côté ; le derrière regardait la ville de Balweary, distante d'un demi-mille à peu près ; devant, un jardin en friche clôturé d'épine occupait le terrain compris entre la rivière et la route. La maison avait deux étages qui comprenaient chacun deux vastes pièces. Elle ne donnait pas directement sur le jardin, mais sur un

sentier surélevé, une sorte de digue aboutissant à la route d'une part, et se perdant de l'autre sous les saules et les bouleaux élevés qui bordaient le courant. C'était ce bout de digue qui jouissait d'une si déplorable réputation chez les jeunes paroissiens de Balweary. Le ministre s'y promenait souvent après le crépuscule, poussant parfois des plaintes inarticulées dont il entrecoupait ses prières ; et lorsqu'il était absent, et la porte du presbytère fermée à clef, les plus hardis d'entre les écoliers s'aventuraient, le cœur battant, à « suivre leur capitaine »¹ sur ce chemin légendaire.

Qu'une telle atmosphère de terreur environnât ainsi un homme de Dieu d'un caractère et d'une orthodoxie sans tache, était une cause fréquente d'étonnement et un sujet de questions pour les rares étrangers que le hasard ou leurs affaires amenaient dans ce pays perdu. Mais dans la paroisse même, beaucoup ignoraient les singuliers événements qui avaient marqué la première année du ministère de M. Soulis ; et,

¹ En jouant à la queue leu leu.

des mieux informés, les uns étaient réservés par nature, les autres évitaient ce sujet de conversation. À de rares intervalles seulement, l'un des plus anciens prenait courage après son troisième petit verre et racontait l'origine des allures étranges et de la vie solitaire du ministre¹.

Il y a cinquante ans de ça, quand M. Soulis est venu pour la première fois à Balweary, c'était encore un jeunot – un blanc-bec, disaient les gens – plein de ce savoir qu'on trouve dans les livres et causant avec emphase, mais, comme il était naturel chez un aussi jeune homme, sans la moindre expérience en matière de religion. La jeunesse était grandement séduite par ses talents et son éloquence, mais les vieux, les gens sérieux et graves, hommes et femmes, étaient presque tentés de prier, et pour ce jeune homme qui s'en faisait accroire, et pour la paroisse, si mal partagée. C'était avant l'époque des « modérés » – le diantre soit d'eux ; mais les bonnes choses sont comme les mauvaises, les unes et les autres

¹ La suite du conte est en dialecte écossais. On n'a pu faire passer dans la traduction tous les effets de cet artifice de style. (N.d.T.)

viennent petit à petit, une bouchée à la fois ; et il y avait même alors des gens pour dire que le Seigneur avait abandonné à leurs lumières les professeurs de l'université, et que ceux qui allaient étudier sous eux auraient beaucoup mieux fait de rester assis dans un trou à tourbe, comme les « abstentionnistes », lors de la persécution, avec une bible sous le bras et la prière dans le cœur. En tout cas, il n'y avait pas de doute. M. Soulis était resté trop longtemps au collège. Il se préoccupait d'un tas de choses en dehors des seules nécessaires. Il avait apporté un tas de livres, – plus qu'on n'en vit jamais avant lui dans ce presbytère, et ils donnèrent un mal du diable au portefaix. C'étaient des livres de théologie, bien sûr, ou soi-disant tels ; mais les gens sérieux étaient d'avis qu'on n'en avait pas besoin d'autant, alors que la vraie Parole de Dieu tiendrait dans la poche. Puis il restait assis la moitié de la journée et de la nuit, ce qui n'était guère convenable, – à écrire, pas moins ; et d'abord on avait eu peur qu'il ne lût ses sermons ; mais ensuite on apprit qu'il écrivait un livre, ce qui n'était sûrement pas approprié à son âge et à

son peu d'expérience.

En tout cas il eut le désir de prendre une vieille femme pour tenir son presbytère et préparer ses repas. On lui recommanda une vieille boiteuse – qui s'appelait Janet Mac Clour – et il lui fallut se décider. Beaucoup le mirent en garde contre cet avis, car Janet était plus que suspecte aux meilleures gens de Balweary. Longtemps auparavant, elle avait eu un bébé d'un militaire ; elle ne s'était pas approchée de la Sainte Table depuis au moins trente ans ; et des gamins l'avaient vue qui marmottait toute seule sur le Key Loan, au crépuscule, temps et lieu fort incongrus pour une femme craignant Dieu. Quoiqu'il en soit, c'était le laird¹ lui-même qui avait le premier parlé de Janet au ministre ; et à cette époque celui-ci aurait fait beaucoup pour complaire au laird. Quand on vint lui raconter que Janet s'était vouée au diable, il traita la chose de superstition ; et quand on lui cita la Bible et la sibylle d'Endor, il répliqua que ces temps étaient passés et que le diable avait heureusement

¹ Lord écossais : le seigneur de l'endroit.

beaucoup perdu de son pouvoir.

Eh bien, quand on sut dans le village que Janet allait entrer comme servante chez le ministre, les gens s'en prirent à lui et à elle ensemble ; et quelques bonnes femmes n'eurent rien de plus pressé que d'aller attendre la boiteuse devant sa porte et de lui rappeler tout ce que l'on savait contre elle, depuis l'enfant du militaire jusqu'à son aventure avec John Tamson. Elle ne parlait guère, d'habitude ; les gens la laissaient passer son chemin et elle le leur, sans bonjour ni bonsoir ; mais lorsqu'elle s'y mettait, elle avait une langue à damer le pion au meunier. Elle monta donc sur ses ergots, et il n'y eut pas un vieux cancan dans tout Balweary qu'elle ne déterrât ce jour-là ; et pour une chose qu'on lui disait, elle en répondait deux. À la fin, les bonnes femmes se fâchèrent et, sautant sur elle, lui arrachèrent ses jupes et l'entraînèrent pour la jeter dans la Dule en aval du village, afin de voir si elle était sorcière ou non, si elle surnageait ou irait au fond. La garce hurlait, à l'entendre de la Femme-Pendue, et elle se débattait comme dix ; maintes bonnes femmes portèrent les marques de

ses griffes durant plusieurs jours ; mais voilà qu'au beau milieu de ce grabuge arrive (pour ses péchés) rien moins que le nouveau ministre.

– Femmes, dit-il (et il avait une voix imposante), je vous adjure au nom du Seigneur de la laisser aller.

Janet courut à lui (elle était folle de terreur) et s'agrippa à lui, le priant, pour l'amour du Christ, de la sauver des commères ; et celles-ci, de leur côté, racontèrent au révérend tout ce qu'elles savaient, et voire davantage.

– Femme, dit-il, est-ce vrai ?

– Comme le Seigneur me voit, comme le Seigneur m'a créée, pas un seul mot ! À part l'enfant, j'ai été toute ma vie une femme rangée.

– Voulez-vous, dit M. Soulis, au nom de Dieu et devant moi, Son très indigne ministre, renoncer au démon et à ses œuvres ?

Eh bien, il paraît que, lorsqu'il lui demanda cela, elle fit une grimace effroyable et qu'on entendit ses dents s'entrechoquer. Mais elle n'avait pas le choix ; elle leva donc la main et

renonça au démon.

– Et maintenant, dit M. Soulis aux bonnes femmes, rentrez chez vous, les unes et les autres, et priez Dieu qu’Il vous pardonne.

Et offrant son bras à Janet, bien qu’elle n’eût guère sur elle que sa chemise, il l’emmena à travers le village jusqu’à sa porte, comme une noble lady ; mais elle criait et riait, que c’en était un scandale.

Ce soir-là, beaucoup de gens sérieux restèrent tard à dire leurs prières ; mais le lendemain, une telle panique se répandit dans Balweary que les enfants se cachaient et que même les hommes ne passaient pas le seuil de leurs portes. Car Janet (Janet, ou son fantôme) descendit la rue d’un bout à l’autre, – et elle avait son cou tordu et sa tête toute d’un côté, comme celle d’un pendu, et sur son visage une grimace de déterré. Peu à peu on s’y habitua, et même on lui demanda ce qui lui était arrivé ; mais à partir de ce jour elle cessa de parler comme une chrétienne : elle se contentait de faire cliquer ses dents comme une paire de ciseaux ; et à partir de ce jour le nom de Dieu ne

passa plus jamais ses lèvres. Parfois elle tâchait de le prononcer, mais sans y parvenir. Les mieux renseignés étaient les moins bavards ; et ils ne donnèrent jamais à cet être le nom de Janet Mac Clour ; car l'ancienne Janet, à les entendre, était à présent au fin fond de l'enfer. Mais il fut impossible de convaincre le ministre ; il prêchait sans cesse sur la cruauté de celles qui avaient donné à sa servante une attaque de paralysie ; il réprimandait les gamins qui la poursuivaient ; et il l'avait du reste prise chez lui dès le premier soir, et il habitait avec elle sous la Femme-Pendue. Or, le temps passa ; et les plus légers commencèrent à faire bon marché de cette sombre histoire. Le ministre avait bonne réputation ; il restait tard à écrire, on voyait sa chandelle briller, du côté de la Dule, jusque passé minuit ; et il avait l'air satisfait et alerte comme devant, bien que chacun pût s'apercevoir qu'il dépérissait. Quant à Janet, elle allait et venait ; si elle ne parlait guère autrefois, il était naturel qu'elle parlât désormais encore moins ; elle ne s'occupait de personne ; mais sa mine était si étrange que personne ne se serait compromis

avec elle, pour toutes les terres de Balweary.

Vers la fin de juillet, il y eut des chaleurs comme on n'en avait jamais vu dans le pays : un temps lourd, brûlant, sans un souffle ; les troupeaux n'arrivaient plus à monter la Colline-Noire, les enfants étaient trop las pour jouer ; et avec cela, il faisait orageux, des coups de vent chauds balayaient les vallées et amenaient des bribes d'averses qui ne rafraîchissaient pas. On croyait toujours que l'orage éclaterait le lendemain ; mais le lendemain arrivait, et le surlendemain, et c'était toujours le même temps absurde, accablant les hommes et le bétail. De tous les habitants du pays, aucun ne souffrait comme M. Soulis ; il ne pouvait plus dormir ni manger, disait-il ; et lorsqu'il n'était pas à écrire son sempiternel bouquin, il errait par les routes comme un possédé, aux heures où tout le monde était trop heureux de se tenir au frais dans les maisons.

Entre la Femme-Pendue et la Colline-Noire, il y a un bout de terrain, enclos par une grille de fer ; il paraît que ce fut jadis le cimetière de

Balweary, consacré par les papistes avant que la vraie lumière brillât sur le royaume. M. Soulis aimait beaucoup cet endroit, pour s'y asseoir et méditer ses sermons. Eh bien, un jour, en arrivant à l'extrémité ouest de la Colline-Noire, il vit d'abord deux, puis trois, puis sept corneilles qui s'élevaient en tournoyant au-dessus de l'ancien cimetière. Elles volaient lourdement et croassaient dans le ciel. M. Soulis comprit que quelque chose d'insolite les avait effrayées. Il n'était pas poltron et il alla droit son chemin ; et que trouva-t-il ? un homme, ou la semblance d'un homme, assis à l'intérieur sur une tombe. Cet homme était de haute stature et noir comme l'enfer, avec des yeux étranges¹. M. Soulis avait entendu parler d'hommes noirs, bien souvent ; mais cet homme noir-ci avait quelque chose de louche qui le troublait. Malgré la chaleur, il sentit comme un frisson le glacer jusqu'aux moelles. Néanmoins, il parla, et dit :

¹ C'est une croyance répandue en Écosse, que le diable se montre sous la forme d'un homme noir. Ceci résulte de plusieurs procès de sorcellerie, et aussi des *Mémoires de Law*, ce trésor de contes bizarres et macabres. (R.-L S.).

– Mon ami, êtes-vous un étranger au pays ?

L'homme noir ne répondit pas ; il se leva et s'en alla vers l'autre bout de l'enclos, mais en regardant toujours le ministre ; et le ministre s'arrêta, le regardant aussi. Finalement, l'homme noir sortit du cimetière et prit sa course vers les bois. Alors M. Soulis, sans savoir pourquoi, courut après lui ; mais il était éreinté par sa promenade et par le temps brûlant et malsain. Il eut beau courir, ce fut tout juste s'il entrevit l'homme noir derrière les hêtres, avant d'arriver au pied de la colline ; et là il l'aperçut encore une fois qui bondissait et galopait le long de la Dule vers le presbytère.

M. Soulis était mécontent de voir ce redoutable individu prendre ces libertés avec le presbytère de Balweary ; il courut plus fort et, tout trempé, longea la rivière et remonta la digue. Mais du diable s'il revit l'homme noir ! Il s'avança jusque sur la route. – Personne. Il traversa le jardin : – pas d'homme noir. À la fin, et un peu effrayé comme il n'était que juste, il entra dans la maison ; et il vit Janet Mac Clour,

avec son cou tordu, qui l'accueillit avec joie. Mais en jetant les yeux sur elle, il éprouva le même frisson glacé.

– Janet, dit-il, avez-vous vu l'homme noir ?

– L'homme noir ? Dieu garde ! Vous n'êtes pas dans votre bon sens, ministre. Il n'y a pas d'homme noir à Balweary.

Mais elle ne parlait pas distinctement, rappelez-vous ; elle mâchonnait comme un cheval qui a le mors dans la bouche.

– Eh bien, dit-il, s'il n'y a pas d'homme noir à Balweary, je viens de parler à l'Accusateur-des-Frères.

Et il s'assit, comme en proie à la fièvre, et ses dents claquaient.

– Fi ! dit-elle, vous n'avez pas honte, ministre !

Et elle lui donna à boire une goutte de l'eau-de-vie qu'elle tenait en réserve.

Ensuite, M, Soulis alla dans son cabinet retrouver ses bouquins. C'est une pièce allongée, sombre, d'un froid mortel en hiver, et qui n'est

pas bien sèche même au cœur de l'été, car le presbytère est voisin de la rivière. Il s'assit et réfléchit à tout ce qui s'était passé depuis son arrivée à Balweary ; il se rappela son pays, le temps de son enfance, alors qu'il allait jouer sur la bruyère ; et cet homme noir aussi lui revenait à l'esprit comme le refrain d'une chanson. Et plus il songeait, plus il songeait à l'homme noir. Il voulut prier, mais les paroles ne lui venaient pas. Il essaya de travailler à son livre, mais il ne le put pas non plus. Par moments, il se figurait que l'homme noir était à son côté, et la sueur l'inondait, froide comme eau de puits. À d'autres moments, il se rappelait son enfance chrétienne et ne pensait à rien d'autre.

Pour finir, il se mit à la fenêtre et considéra la Dule. Les arbres sont très touffus et l'eau est profonde et noire devant le presbytère ; et il vit Janet, les jupes relevées, qui lessivait du linge. Elle tournait le dos au ministre, et lui, de son côté, ne faisait pas attention à ce qu'il voyait. Mais elle fit volte-face et lui montra son visage. M. Soulis ressentit le même frisson glacé que la veille, et il comprit ce que disaient les gens, que

la vraie Janet était morte depuis longtemps, et que celle-ci n'était qu'un fantôme revêtu de sa froide argile. Il se recula un peu et l'examina attentivement. Elle clopinait autour de sa lessive, en ronronnant tout bas ; mais, Dieu nous éclaire, son visage était bien singulier. Parfois, elle chantait à voix haute, mais nul vivant, homme ou femme, n'aurait pu dire quelles paroles elle chantait ; et parfois elle regardait à côté d'elle, mais il n'y avait là rien qu'elle pût regarder. Il sentit sa chair se recroqueviller sur ses os ; – ce qui était un avertissement du ciel. Mais M. Soulis se reprocha de mal penser d'une pauvre infirme qui n'avait d'autre ami que lui ; et il dit une petite prière pour lui et pour elle, et but un peu d'eau froide – car il n'avait pas le cœur à manger – et il s'alla coucher dans le crépuscule.

C'est une nuit qu'on n'a pas oubliée, à Balweary, la nuit du 17 août 1712. Il avait fait chaud auparavant, comme je l'ai dit, mais cette nuit-là il fit plus chaud que jamais. Le soleil s'était couché dans des nuages d'un aspect insolite : il faisait noir comme dans un four : pas une étoile, pas un souffle d'air ; on ne voyait pas

le bout de son nez, et même les vieux, tout haletants, rejetaient leurs couvertures. Avec toutes ses préoccupations, il y avait peu de chances pour que M. Soulis pût dormir. Il resta donc à se retourner dans son lit ; les bons draps frais le brûlaient jusqu'aux os ; par instants, il s'endormait, puis il se réveillait ; parfois il écoutait la nuit, et parfois un chien hurlant à la mort, au loin ; ou bien il croyait entendre des remuements dans son grenier ; ou bien il voyait passer des ombres dans la chambre. Il se sentait, il se jugeait malade ; et il était malade en effet, – d'une façon qu'il ne soupçonnait guère.

À la fin, il se fit une éclaircie dans son esprit et, s'asseyant au bord du lit dans l'obscurité, il repensa une fois de plus à l'homme noir et à Janet. Il n'aurait su bien dire comment – peut-être fut-ce parce qu'il avait froid aux pieds, – mais il entrevit soudain une relation entre les deux, et il comprit que l'un ou l'autre, sinon tous les deux, étaient des fantômes. Au même moment, dans la chambre de Janet, qui était voisine de la sienne, il se fit un remue-ménage, comme si des gens se battaient, puis un grand choc ; et puis un coup de

vent assaillit les quatre coins de la maison ; et puis tout fut à nouveau muet comme la tombe.

M. Soulis ne craignait ni homme ni diable. Il battit le briquet, alluma une chandelle et fut en trois pas à la porte de Janet. La porte était entrouverte : il la poussa et entra. La chambre était aussi vaste que celle du ministre et remplie de vieux meubles cossus, car il n'avait d'autre place où les mettre. Il y avait un lit à baldaquin de tapisserie, et un beau bahut de chêne rempli des livres de théologie du ministre, qui les avait mis là à l'abri de l'humidité. Quelques effets de Janet traînaient çà et là sur le plancher ; mais de Janet, point ! M. Soulis s'avança (peu de gens l'auraient suivi), regarda tout autour de lui et prêta l'oreille. Mais on n'entendait aucun bruit, ni dans le presbytère, ni dans la paroisse de Balweary, et on ne voyait rien que les ombres mouvantes projetées par la chandelle. Tout à coup, le cœur du ministre battit violemment, puis s'arrêta ; et un souffle glacé passa sur sa face. Quel affreux spectacle s'offrait aux regards de l'infortuné ! Il avait devant lui Janet, pendue à un clou contre le vieux bahut de chêne : sa tête retombait sur son

épaule, ses yeux faisaient saillie, la langue lui sortait de la bouche, et ses talons étaient à deux pieds au-dessus du plancher.

– Dieu nous pardonne à tous ! songea M. Soulis. La pauvre Janet est morte.

Il fit un pas vers le cadavre ; et alors son cœur lui martela les côtes. Car, par un tour de force qu’il n’appartient pas à l’homme de juger, elle était pendue à un simple clou, par un simple fil à raccommo-der les bas.

C’est une terrible chose que de se trouver tout seul, de nuit, au milieu de tels prodiges des ténèbres. Mais M. Soulis était fort devant le Seigneur. Il quitta la chambre, fermant la porte à double tour, derrière lui ; et, marche à marche, il descendit l’escalier. Il ne pouvait prier ni réfléchir ; il ruisselait d’une sueur froide, et il n’entendait rien que les battements précipités de son cœur. Il était resté là, peut-être une heure, ou bien deux, sans le savoir, lorsque soudain il entendit un bruit singulier à l’étage : un pas arpentait la chambre où le cadavre était pendu ; puis la porte, qu’il se rappelait fort bien avoir

fermée à clef, s'ouvrit ; et le pas s'avança sur le palier, et il crut voir le cadavre se pencher sur la rampe pour le regarder du haut en bas de la cage de l'escalier.

Il reprit la chandelle (car il n'aurait osé se passer de lumière) et, le plus doucement possible, sortit du presbytère et s'en alla, jusqu'à l'extrémité de la digue. Il faisait noir comme dans un four ; la flamme de la chandelle, lorsqu'il la déposa par terre, montait aussi droite que dans une chambre ; rien ne remuait, sauf les eaux murmurant et bondissant dans le lit de la Dule, et là-bas ce pas suspect et clopinant qui descendait l'escalier, à l'intérieur du presbytère. Il le reconnaissait bien, ce pas : c'était celui de Janet ! À mesure qu'il se rapprochait, une marche après l'autre, le froid pénétrait plus profondément dans son corps. Il recommanda son âme à son Créateur :

– Ô mon Dieu, dit-il, donne-moi cette nuit la force de combattre les puissances du Mal !

Cependant, le pas enfila le couloir menant à la porte ; M. Soulis entendit une main tâtonner tout

du long, comme si l'effroyable créature cherchait son chemin. Les branches s'agitèrent et s'entrechoquèrent, un soupir prolongé passa sur les hauteurs, la flamme de la chandelle se rabattit ; et M. Soulis eut devant lui, sur le seuil du presbytère, le corps de Janet-la-Revenante, avec sa robe de camelot et sa mante noire, la tête sur l'épaule, et le rictus sur son visage renversé – vivante, aurait-on dit, – morte, savait bien M. Soulis.

C'est une chose étrange comme l'âme de l'homme est chevillée à son corps périssable ; car le ministre put voir cela sans que son cœur éclatât.

Elle s'arrêta peu de temps sur le seuil ; elle se remit en marche et s'approcha de M. Soulis. Celui-ci avait rassemblé toutes les énergies de son corps, toute la vigueur de son esprit, dans ses yeux. On eût dit qu'elle allait parler, mais les mots lui firent défaut et elle fit un signe de la main gauche. Il survint un coup de vent, comme un chat qui feule ; la chandelle s'éteignit ; les branches crièrent comme des gens, – et M. Soulis

comprit que, dût-il vivre ou mourir, le dénouement arrivait.

– Sorcière, enchanteuse, démone ! s'écria-t-il. Je vous adjure, par la puissance divine, de vous en aller – si vous êtes défunte, à la tombe – si vous êtes damnée, en enfer !

Et, à ce moment, le doigt même de Dieu sortit des cieux et frappa l'Horreur sur place ; le cadavre maudit de la vieille sorcière morte, depuis si longtemps tenu loin de la tombe et manœuvré par les diables, s'aplatit comme un paquet d'amadou et se réduisit en cendres sur le sol ; le tonnerre éclata, à coups redoublés ; puis une pluie torrentielle ; et M. Soulis, passant par une brèche de la haie du jardin, se mit à courir à toutes jambes vers le village.

Le matin suivant, John Christie vit l'homme noir passer le Grand Cairn, comme sonnaient six heures ; avant huit heures, il passa devant le cabaret de Knockdow ; et peu après, Sandy Mac Lellan le vit sur la bruyère, qui descendait de Kilmackerlie. Il n'est guère douteux que ce fut lui qui demeura si longtemps dans le corps de Janet ;

mais il l'avait enfin quitté ; et depuis, le diable ne nous a plus tourmentés, à Balweary.

Mais ce fut une cruelle épreuve pour le ministre ; de longs jours il garda le lit, en proie au délire ; et dorénavant, il est resté tel que vous l'avez vu.

Traduit de l'anglais par Théo Varlet. La nouvelle fut terminée en juin 1881 et publiée en octobre de la même année dans le no 44 du « Cornhill Magazine », puis reprise en 1887 par Stevenson dans son recueil « The Merry Men and other Tales ».

Markheim

– Oui, dit le marchand, nos bonnes aubaines sont de différentes sortes. Tels clients sont ignorants : et alors je touche un dividende, du fait de ma science supérieure. Tels autres sont malhonnêtes... (et il leva la chandelle afin que la lumière tombât d'aplomb sur le visiteur)... et, dans ce cas, ma vertu fait mon bénéfice.

Markheim venait directement de la rue éclairée par la lumière du jour et son œil n'était pas encore familier au mélange de clarté et d'ombre de la boutique. À ces mots directs et devant la flamme si proche, il cligna péniblement de l'œil et regarda de côté.

Le marchand ricana.

– Vous venez chez moi le jour de Noël, résuma-t-il, quand vous savez que je suis seul dans ma maison, que j'ai accroché les volets et que je me fais un devoir de refuser les affaires. Bon, vous paierez pour cela, vous paierez pour ma perte de temps (je devrais être en train de

faire la balance de mes livres), vous paierez, de plus, pour une manière de faire que je remarque fortement en vous aujourd'hui. Je suis la discrétion même et ne fais pas de questions gênantes, mais quand un client ne peut me regarder en face, il a à payer pour cela.

Le marchand ricana de nouveau, puis, reprenant sa voix commerciale, où perçait encore une pointe d'ironie :

– Vous pouvez faire comme d'habitude un récit net de la manière dont vous êtes devenu possesseur de l'objet, continua-t-il. Toujours la collection de votre oncle ? Un remarquable collectionneur, monsieur.

Et le petit marchand pâle, aux épaules voûtées, se haussait sur la pointe des pieds, regardant par-dessus ses lunettes d'or, et branlant la tête avec toutes les marques de l'incrédulité. Markheim lui rendit son regard avec une pitié infinie et un sentiment de répulsion.

– Cette fois, dit-il, vous faites erreur. Je ne viens pas pour vendre, mais pour acheter. Nulle « curiosité » dont je puisse disposer : le cabinet

de mon oncle est nu jusqu'aux lambris ; et fût-il intact encore, comme j'ai fait de bonnes affaires à la Bourse, je serais plutôt disposé à y ajouter ; mais mon but aujourd'hui est la simplicité même... Je suis en quête d'un cadeau de Noël que je destine à une dame, continua-t-il, devenant plus prolix en retrouvant le discours qu'il avait préparé ; et je vous dois certainement toutes sortes d'excuses pour vous déranger à propos d'une si mince affaire. Mais j'ai été négligent hier ; il faut que je fasse mon petit compliment à dîner ; et comme vous savez, un riche mariage vaut qu'on s'en préoccupe.

Une pause suivit : le marchand semblait peser ce récit avec incrédulité. Le tic-tac de plusieurs pendules, parmi le curieux fouillis de la boutique, et le bruit étouffé des voitures roulant dans les rues voisines remplirent le silence.

– Très bien, monsieur, admettons, dit le marchand. Vous êtes une vieille pratique, après tout, et si, comme vous le dites, vous avez chance de conclure un beau mariage, je suis loin de vouloir y mettre obstacle... Voici quelque chose

de gentil pour une dame, continua-t-il : cette glace à main, quinzième siècle garanti, vient aussi d'une bonne collection, mais dont je tais le nom, dans l'intérêt de mon client, qui est comme vous-même, cher monsieur, le neveu et l'unique héritier d'un collectionneur insigne.

Tandis que le marchand, tout en parlant de sa voix sèche et mordante, se baissait pour prendre l'objet, un choc ébranla Markheim, bond soudain de mainte tumultueuse passion à son visage. Impression qui disparut aussi vite que venue, sans laisser de trace, qu'un tremblement de la main qui maintenant prenait le miroir.

– Un miroir ? dit-il à voix rauque... Il s'arrêta et répéta plus clairement : Un miroir ? pour Noël ? Certes non.

– Et pourquoi pas ? demanda le marchand. Pourquoi pas un miroir ?

Markheim le regardait avec une expression ambiguë.

– Vous me demandez pourquoi ? dit-il. Pourquoi ? Regardez ici... regardez dedans...

regardez-vous ! Aimez-vous voir ça ? Non ? Moi non plus... ni personne.

Le petit homme avait sauté en arrière au moment où Markheim l'avait si brusquement mis en face du miroir... Voyant que rien de pire ne menaçait, il ricana.

– Votre future lady doit être assez mal partagée, dit-il.

– Je vous demande un cadeau de Noël, dit Markheim, et vous me donnez ceci... ce memento damné des ans, des péchés et des folies... cette conscience-à-main ! Y songez-vous ? Avez-vous une pensée dans l'esprit ? dites-moi. Instamment, je vous convie à me le dire. Voyons, dites-moi quelque chose de vous... Je hasarde une conjecture : c'est que vous êtes, en secret, un homme très charitable...

Le marchand regarda son compagnon avec attention. C'était très curieux : Markheim ne paraissait pas rire ; il y avait sur son visage quelque chose comme une vive étincelle d'espérance, mais nulle gaieté.

– Où voulez-vous en venir ? demanda le marchand.

– Pas charitable ? répliqua l'autre, tristement. Pas charitable, ni pieux, ni scrupuleux, n'aimant pas, pas aimé, une main pour gagner de l'or, un coffre pour le serrer. Est-ce tout ? Grand Dieu, l'homme, est-ce là tout ?

– Je vais vous dire ce que c'est, commença le marchand, avec quelque dureté. (Puis il se mit de nouveau à ricaner.) Je vois que c'est pour vous un mariage d'amour et que vous avez bu à la santé de votre dame.

– Ah ! cria Markheim. Ah ! avez-vous été amoureux ? Racontez-moi cela.

– Moi ! s'écria le marchand. Moi, amoureux ! Je n'ai jamais eu de temps, et n'ai pas de temps aujourd'hui, pour ces billevesées. Prenez-vous le miroir ?

– Qu'est-ce qui presse ? répliqua Markheim. C'est très agréable de rester ici à bavarder : la vie est si courte et si incertaine que je ne veux laisser échapper, par hâte, aucun plaisir... même aussi

tranquille que celui-ci. Nous devrions plutôt nous cramponner, nous cramponner au plus futile prétexte de plaisir, comme se cramponne un homme au bord d'un précipice. Chaque seconde est un précipice, pensez-y... un précipice haut d'un mille... assez haut, si nous tombons, pour que nous soyons jetés hors de toute trace d'humanité. Donc le mieux est de causer agréablement. Parlons l'un de l'autre ; pourquoi porter ce masque ? Soyons confiants ; qui sait ? nous pourrions devenir amis...

– J'ai une seule chose à vous dire, répliqua le marchand. Faites votre achat, ou sortez de ma boutique.

– C'est vrai, c'est vrai, dit Markheim : assez de bêtises. Aux affaires, aux affaires ! Montrez-moi autre chose.

Le marchand se baissa de nouveau, pour replacer le miroir sur le rayon, et ses rares cheveux blonds lui tombèrent sur les yeux. Markheim se rapprocha un peu, une main dans la poche de son pardessus, s'inclina ; puis il se redressa, et respira à pleins poumons ; en même

temps, bien des sentiments divers se peignirent sur sa figure... terreur, horreur et résolution ; de la fascination et une répulsion physique ; et sa lèvre supérieure relevée en un pli farouche laissait voir les dents.

– Ceci conviendra peut-être, dit le marchand, et, comme il commençait à se relever, Markheim bondit par derrière sur sa victime. Le long poignard en forme de broche brilla et plongea. Le marchand s’agita comme une poule, heurta du front le rayon, s’affaissa sur le plancher.

Le temps avait environ une vingtaine de petites voix dans cette boutique : quelques-unes, graves et lentes, comme il convenait à leur grand âge ; d’autres, loquaces et rapides. Toutes marquaient les secondes en un chœur de tic-tacs entremêlés. Puis le passage d’un pas de jeune garçon courant lourdement sur le pavé se fit entendre plus haut que les plus petites voix et rendit à Markheim la conscience de ce qui l’entourait. Il regarda autour de lui avec crainte. La bougie était sur le comptoir, sa flamme solennellement agitée par un courant d’air ; du

fait de ce mouvement imperceptible, la pièce était remplie d'une silencieuse agitation, ondulait comme une mer ; les grandes ombres s'infléchissaient, les masses d'obscurité enflaient et diminuaient, semblaient respirer ; les figures des portraits et les dieux de porcelaine variaient et vacillaient comme des images dans l'eau. La porte intérieure était entrouverte et laissait pénétrer dans ce combat d'ombres un long rai de lumière naturelle, tel un index tendu.

Les yeux de Markheim revinrent au corps de sa victime : il était à la fois recroquevillé et aplati, incroyablement petit et étrangement moindre que lorsqu'il vivait. Dans ses pauvres vêtements d'avare, avec sa tête disloquée, le marchand gisait comme un tas de poussière. Markheim avait eu peur de le voir, et, voilà ! ce n'était rien... Cependant, – comme il le regardait, – ce paquet de vieux habits et cette mare de sang commencèrent à avoir des accents éloquents. Là, ce paquet devait rester, personne pour en mouvoir les charnières ni pour provoquer le miracle du mouvement... Là, il faudra bien qu'il reste jusqu'à ce qu'on le trouve. Le trouve... Oui, et

alors ? Alors cette chair morte élèvera un cri qui résonnera à travers toute l'Angleterre, et remplira le monde des échos de la poursuite. Oui, mort ou non, c'était encore l'ennemi :

« Ce fut un temps où les cerveaux fermentèrent »,

pensa-t-il, et ce mot « temps » frappa son esprit. Le temps, à présent que l'acte était accompli... le temps qui n'existait plus pour la victime, était devenu pressant et capital pour l'assassin.

Cette pensée était encore agissante en lui lorsque, – d'abord l'une, puis les autres, et avec toutes leurs variétés de mesure et de timbre... celle-ci profonde comme la cloche d'une tour cathédrale, celle-là tintant de ses notes aiguës le prélude de quelque valse – les cloches se mirent à sonner trois heures de l'après-midi.

Le soudain déchaînement de tant de langues dans cette salle muette le stupéfia. Il commença à se mouvoir, allant de ci de là avec la bougie, assiégé par les ombres mouvantes et frissonnant jusqu'à l'âme devant le hasard des reflets. Dans maint riche miroir d'origine locale ou qui venait

d'Amsterdam ou de Venise, il voyait sa figure répétée et répétée, comme une armée d'espions ; ses propres yeux le rencontraient et le dénonçaient, et le son de ses propres pas, si léger qu'il fût, troublait le calme environnant. Et de plus, cependant qu'il remplissait ses poches, son esprit l'accusait avec une répétition énervante des mille fautes de son plan. Il aurait dû choisir une heure plus tranquille ; il aurait dû préparer un alibi ; il n'aurait pas dû se servir d'un couteau ; il aurait dû prendre plus de précautions et simplement lier et bâillonner le marchand et non pas le tuer ; il aurait dû être plus hardi et tuer aussi la servante ; il aurait dû faire tout autrement : regrets poignants, fatigant et incessant travail du cerveau, pour changer l'irrévocable, réédifier un passé à jamais aboli. En même temps et derrière cette activité, de stupides terreurs, comme une fuite soudaine de rats dans un grenier désert, remplissaient de tumulte les caves les plus reculées de son cerveau : la main du policier lui tombait lourdement sur l'épaule, et ses nerfs se tordaient comme un poisson pris à l'hameçon ; il voyait

défiler au galop le tribunal, la prison, le gibet, et le cercueil noir.

La terreur des gens qui passaient dans la rue s'installait devant son esprit comme une armée assiégeante. Il était impossible, pensait-il, que quelque bruit de la lutte n'eût pas atteint leurs oreilles et éveillé leur curiosité ; et maintenant, dans toutes les maisons voisines, il les devinait assis, immobiles, et les oreilles dressées... gens solitaires, condamnés, en ce jour de Noël, à se réfugier parmi les souvenirs, et brusquement troublés dans cette station sentimentale ; d'heureuses réunions de famille frappées de silence autour de la table, la mère avec encore le doigt levé : tous, oui, tous, à leurs propres foyers, écoutant, et tissant la corde qui le pendrait. Parfois il lui semblait qu'il ne pouvait remuer trop doucement ; le tintement des grandes coupes de Bohême lui semblait résonner comme une cloche, et, alarmé par l'outrance des tic-tacs, il fut tenté d'arrêter les pendules. Puis, par une transition brusque de ses terreurs, le silence même de l'endroit lui apparut fécond en dangers : ce silence insolite devait saisir et glacer le

passant. Il marchait alors d'un pas plus hardi et s'affairait bruyamment parmi le fouillis de la boutique, et il imitait, en une bravade laborieuse, les allées et venues d'un homme occupé et à l'aise dans sa maison.

Mais il était à présent tellement tiraillé par des craintes diverses que, pendant qu'une partie de son cerveau était encore alerte et lucide, une autre hésitait aux confins de la folie. Une hallucination, entre plusieurs, s'empara fortement de sa crédulité. Le voisin écoutant, la figure pâle, derrière sa fenêtre, le passant arrêté sur la chaussée avec un horrible soupçon... ceux-là, au pis, ne pouvaient que conjecturer, ils ne pouvaient pas savoir ; à travers les murs de briques et les fenêtres closes les sons seuls pouvaient passer. Mais ici, dans la maison, était-il seul ? Il savait qu'il était seul : il avait guetté la bonne ; elle était partie pour retrouver son amoureux, modestement endimanchée, « en congé pour la journée » écrit sur tous ses rubans et son sourire. Oui, il était seul, naturellement, et cependant au-dessus de lui, dans la grande maison vide, il entendait le bruit d'un pas léger...

Il était certainement conscient, inexplicablement conscient de quelque présence. Oui, sûrement, dans chaque pièce et chaque coin de la maison son imagination la suivait ; tantôt c'était une chose sans visage ayant cependant des yeux pour voir, tantôt c'était une ombre de lui-même, ou encore l'image du marchand mort ranimé par la ruse et la haine.

Quelquefois, avec un effort violent, il jetait un coup d'œil à la porte ouverte qui semblait toujours repousser son regard. La maison était grande, la lucarne petite et sale, le jour assombri par le brouillard ; et la lumière qui filtrait jusqu'au rez-de-chaussée était extrêmement faible et s'étalait vaguement sur le seuil de la boutique. Et pourtant dans cette bande de lueur douteuse une ombre falote ne se balançait-elle pas ?

Soudain, au dehors, dans la rue, un monsieur jovial se mit à battre avec une canne la porte de la boutique, accompagnant ses coups de cris et de plaisanteries dans lesquelles le marchand était continuellement appelé par son nom.

Markheim, changé en glaçon, regarda le mort. Mais non ! il restait tout à fait tranquille ; il avait fui loin, hors de portée du bruit de ces cris et de ces coups ; il avait sombré au fond de mers du silence ; et son nom, qui aurait autrefois attiré son attention par-dessus le rugissement d'une tempête, était devenu un son vide de sens. Bientôt le monsieur jovial cessa de tambouriner et partit.

C'était pour lui un avertissement direct d'avoir à hâter ce qu'il lui restait à faire, de quitter ce voisinage accusateur, de se plonger dans un bain de foule londonnienne, et de gagner, à la fin de la journée, ce havre de repos et d'innocence apparente... son lit. Un visiteur était venu ; un autre pouvait suivre et être plus obstiné. Avoir commis l'action et cependant n'en pas avoir le profit serait un trop horrible échec. L'argent était alors le but de Markheim, et le moyen de l'obtenir, les clefs.

Avec une contraction de l'estomac, il s'approcha du corps de sa victime. En elle le caractère humain n'existait plus. Comme un mannequin à demi plein de son, les membres

étaient épars, le tronc plié, et cependant la chose lui répugnait. Sans doute c'était fort terne et bien peu inquiétant à l'œil, mais il craignait que ce fût moins bénin au toucher. Il prit le cadavre par les épaules et le mit sur le dos. Ce corps était étrangement léger et souple, et les membres, comme s'ils avaient été brisés, prirent les positions les plus anormales. Le visage, dénué de toute expression, était pâle comme cire et vilainement souillé de sang près d'une tempe. Ce fut pour Markheim la circonstance pénible. Cela le reporta, en un instant, à certain jour de foire dans un village de pêcheurs, – jour gris, vent aigre, la foule dans la rue, la sonnerie des cuivres, le grondement des tambours, la voix nasillarde d'un chanteur ambulant – et à ce gamin qui, allant et venant, plongé dans la foule jusque par dessus la tête, vit enfin la baraque où se perpétuaient en barbares coloriages Brownrigg et son apprenti, les Mannings avec leur hôte assassiné, Weare dans l'étreinte mortelle de Thurtell, et une vingtaine d'autres crimes célèbres. La chose était claire comme une illusion ; il était de nouveau ce petit garçon ; il

regardait encore, et avec le même sentiment de révolte physique, ces viles peintures ; il était encore assourdi par le bruit des tambours. Une mesure de la musique de ce jour-là lui revint à la mémoire ; et à cela, pour la première fois il eut un serrement de cœur, une nausée et, dans les articulations, une subite faiblesse qu'il lui fallut combattre aussitôt et vaincre.

Il lui sembla prudent de faire face à ses réflexions plutôt que de les fuir ; il regarda d'autant plus hardiment le visage du mort, forçant son esprit à concevoir le caractère et l'énormité de son crime. Il y avait si peu de temps encore, ce visage était animé de tant de sentiments divers, cette bouche parlait, ce corps bouillait d'énergies dirigées ; et maintenant, et par son acte, cette vie avait été arrêtée : tel un horloger, d'un doigt interposé, arrête le balancier d'une horloge. En vain il raisonnait ainsi, sa conscience restait indemne de remords : le même cœur qui avait frémi devant les images peintes du crime, en soutenait sans émotion la réalité. Il eut simplement une lueur de pitié pour celui qui doué, et vainement, de toutes les facultés qui

peuvent rendre le monde un séjour enchanteur, pour celui qui n'avait jamais vécu et qui maintenant était mort. Mais de repentir, non, pas l'ombre.

Sur ce, secouant ses réflexions, il trouva les clefs et s'avança vers la porte qui donnait sur l'escalier. Il avait commencé à pleuvoir dru, et le bruit de l'averse sur les toits avait banni le silence. Comme telles cavernes dont les parois ruissellent, les pièces de la maison étaient hantées par un écho incessant, qui remplissait l'oreille et se mêlait au tic-tac des pendules. Et comme Markheim approchait de la porte, il lui sembla entendre, en réponse à son propre pas prudent, le bruit d'un autre pas se retirant sur l'escalier. L'ombre palpait sur le seuil. Il concentra dans ses muscles une effrayante puissance de résolution et poussa la porte.

Le jour pâle et brumeux tombait faiblement sur le plancher et sur les marches nues, sur la brillante armure dressée là, hallebarde en main, sur les sombres bois sculptés, sur les peintures encadrées accrochées aux panneaux jaunes des

boiseries. Si fort était le bruit de la pluie dans toute la maison, qu'aux oreilles de Markheim il commença à se diversifier en maints bruits disparates. Des pas et des soupirs, le piétinement d'un régiment en marche dans la distance, le cliquetis des monnaies sur le comptoir, le craquement de portes furtivement ouvertes, semblaient se mêler avec le gargouillement de l'eau dans les gouttières. Le sentiment qu'il n'était pas seul s'imposa à lui jusqu'aux limites de la folie. De tous côtés, il était hanté et assiégé par des présences. Il les entendait remuer dans les pièces supérieures ; dans la boutique il entendait le mort se mettre sur pied ; et, comme il commençait avec un grand effort à monter les marches, des pas le précédaient doucement et le suivaient furtifs. « Si j'étais sourd, au moins, pensa-t-il, combien tranquillement je possèderais mon âme ! » Puis encore, écoutant avec une attention toujours nouvelle, il se félicita de ce sens infatigable qui tenait les avant-postes et était une sentinelle vigilante sur sa vie. Sa tête tournait continuellement sur son cou ; ses yeux semblaient sortis de leurs orbites : ils scrutaient

de tous les côtés et de tous les côtés apercevaient, comme demi-récompense, la queue de choses sans nom qui disparaissaient. Les vingt-quatre marches de l'étage furent vingt-quatre agonies.

Sur le premier palier les portes étaient entrouvertes... Il lui sembla que ses nerfs s'ébranlaient comme à des détonations d'artillerie. Il ne pourrait plus jamais, sentait-il, être suffisamment emmuré, fortifié contre les yeux scrutateurs des hommes. Il lui tardait d'être chez lui, environné de murs, enseveli sous ses couvertures et invisible à tous, sauf à Dieu. Et, à cette pensée, il s'étonna un instant, se rappelant des histoires d'autres meurtriers et la crainte qu'ils avaient, disait-on, de célestes vengeurs. Du moins n'en était-il pas ainsi pour lui. Il craignait les lois de la nature, il craignait que, selon leur manière implacable et constante, elles n'enregistrassent quelque témoignage accablant de son crime. Il craignait dix fois plus, avec une terreur servile et superstitieuse, quelque interruption dans la continuité de l'expérience humaine, quelque illégalité volontaire de la nature ! Il jouait un jeu d'adresse, qui dépendait

de règles, et il calculait les conséquences d'après la cause ; mais quoi ! si la nature, comme le tyran battu renversant l'échiquier, brisait l'ordre de leur succession ? Même chose était arrivée à Napoléon (disent les historiens) quand l'hiver déçut ses prévisions stratégiques. La même chose pouvait arriver à Markheim : les murs solides pouvaient devenir transparents et dévoiler ses faits et gestes comme ceux d'abeilles dans une ruche de verre ; le solide plancher pouvait céder sous son pied comme un sable mouvant et le retenir dans son étreinte ; oui, et il y avait aussi des accidents plus plausibles qui pouvaient causer sa perte : si, par exemple, la maison s'effondrait et l'emprisonnait à côté de sa victime ; ou si la maison voisine prenait feu et que les pompiers l'envahissent de tous côtés. Il craignait ces choses et, en un sens, cela pouvait être le doigt de Dieu levé contre le crime. Mais avec Dieu lui-même il était à l'aise. Son action était sans nul doute exceptionnelle, mais ses excuses aussi, et Dieu le savait ; c'était là, et non parmi les hommes, qu'il se sentait sûr de la justice.

Quand il fut arrivé sauf dans le salon, et eut

fermé la porte derrière lui, il eut conscience d'un répit dans ses alarmes. La pièce était sans tapis, et jonchée de caisses d'emballage et d'un mobilier hétéroclite ; plusieurs grands trumeaux dans lesquels il se voyait sous divers angles, comme un acteur en scène ; maints tableaux encadrés ou sans cadre, posés face au mur ; un beau buffet de Sheraton, un secrétaire en marqueterie, et un grand vieux lit avec des rideaux de tapisserie. Les fenêtres partaient du plancher, mais, par une extrême bonne fortune, la partie inférieure des volets était fermée et cela le mettait à l'abri des voisins. Alors, Markheim tira une caisse devant le secrétaire et commença à chercher parmi les clefs. Ce fut un long travail, car il y en avait beaucoup ; c'était assommant, d'ailleurs, car, après tout, il pouvait ne rien y avoir dans le secrétaire, et le temps volait. Mais cette occupation le calma. Du coin de l'œil il voyait la porte ; même, de temps en temps, il la regardait en face, comme un commandant assiégé se plaît à vérifier le bon état de ses défenses. Mais, en vérité, il était en paix. Le bruit de la pluie tombant dans la rue lui paraissait naturel et

agréable. Bientôt, de l'autre côté, les notes d'un piano s'éveillèrent à la musique d'un hymne, et les voix de nombreux enfants entonnèrent l'air et les paroles.

Combien majestueuse, combien réconfortante était cette mélodie ! Combien fraîches les voix nouvelles ! Markheim y prêta l'oreille en souriant, tout en triant les clefs ; dans son esprit se pressaient en foule des idées et des images concordantes : enfants allant à l'église et le grondement du grand orgue ; enfants aux champs ; baigneurs dans la rivière ; promeneurs sur la lande couverte de ronces ; cerfs-volants s'élevant sur la brise dans le ciel nuageux ; puis, à une autre cadence de l'hymne, de nouveau l'église, puis la somnolence des dimanches d'été, et la voix aiguë et maniérée du pasteur (au souvenir duquel il sourit un peu), et les tombes peintes des Jacobites, et, dans le sanctuaire, le titre obscur des dix commandements.

Et comme il était assis, à la fois occupé et distrait, il sauta sur ses pieds. Une sueur glacée, une bouffée de chaleur... son sang ne fit qu'un

tour. Markheim resta debout, frémissant. Un pas montait l'escalier lentement et régulièrement ; bientôt une main se posa sur le bouton, le loquet cliqueta et la porte s'ouvrit.

La terreur étreignait Markheim comme un étau. Il ne savait qui attendre, du mort marchant ou des ministres officiels de la justice humaine ou de quelque témoin de hasard entrant à l'improviste pour l'envoyer à la potence. Mais quand un homme passa son visage dans l'entrebâillement de la porte, jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce, le regarda, fit un signe, eut un amical sourire de reconnaissance, puis se retira fermant la porte derrière lui, il ne put contenir sa terreur et jeta un cri rauque. À ce bruit le visiteur revint.

– Vous m'avez appelé ? demanda-t-il d'un air aimable en entrant dans la pièce et en fermant la porte derrière lui.

Markheim debout le regardait de tous ses yeux. Peut-être sa vue était-elle trouble, mais la silhouette du nouveau venu semblait changer et trembloter comme celle des idoles à la lumière

vacillante de la bougie dans la boutique ; par moments il lui semblait le connaître ; par moments il croyait discerner sa propre ressemblance ; et toujours, comme un fardeau de vivante terreur, il avait au fond du cœur la conviction que cette chose n'était ni de la terre ni de Dieu.

Et cependant le visiteur avait un air étrange de banalité en regardant Markheim avec un sourire ; et quand il ajouta : « Vous cherchez l'argent, je crois ? » ce fut dit d'un ton de politesse courante.

Markheim ne répondit rien.

– Je dois vous avertir, reprit l'autre, que la bonne a quitté son amoureux plus tôt qu'à l'ordinaire et qu'elle sera bientôt ici. Si on trouve M. Markheim dans cette maison, je n'ai pas besoin de lui dire quelles seront les conséquences.

– Vous me connaissez ? s'écria l'assassin.

Le visiteur sourit.

– Vous êtes un de mes favoris, dit-il, je vous observe depuis longtemps, et souvent j'ai cherché

à vous aider.

– Qui êtes vous ? le diable ? cria Markheim.

– Qui que je sois, cela n'a rien à voir avec le service que je veux vous rendre, répliqua l'autre.

– Si, cria Markheim, beaucoup ! Être aidé par vous ! Non jamais ; pas par vous ! Vous ne me connaissez pas encore ; grâce à Dieu, vous ne me connaissez pas !

– Je vous connais, répliqua le visiteur avec une sorte de sévérité ou plutôt de fermeté bienveillante. Je vous connais jusqu'à l'âme.

– Me connaître ! s'écria Markheim. Qui le peut ? Ma vie n'a été qu'un travestissement et une calomnie de moi-même. J'ai vécu pour mentir à ma nature. Tous les hommes font ainsi, tous les hommes valent mieux que ce déguisement qui grandit avec eux et les étouffe. Si vous pouviez voir leurs visages, ils seraient absolument différents : ils resplendiraient comme des héros ou des saints ! Je suis pire que la plupart ; mon moi est plus caché ; mon excuse est connue de moi et de Dieu. Mais, si j'avais le

temps, je pourrais me révéler.

– À moi ? demanda le visiteur.

– À vous avant tous, répondit le meurtrier. Je supposais que vous étiez intelligent. Je pensais... puisque vous existez... que vous étiez un lecteur du cœur humain. Et cependant vous voulez me juger d'après mes actes ! Pensez-y : mes actes ! Je naquis et je vécus dans un monde de géants ; des géants m'ont entraîné par les poignets dès que je sortis du sein de ma mère... les géants des circonstances. Et vous voulez me juger d'après mes actes ! Mais ne pouvez-vous voir dedans ? Ne comprenez-vous pas que le mal m'est odieux ? Ne pouvez-vous voir en moi ma conscience écrite, jamais défigurée par des sophismes volontaires, quoique trop souvent négligée ? Ne pouvez-vous voir en moi une chose qui doit être commune à l'humanité... le pécheur malgré lui.

– Tout ceci est exprimé avec beaucoup de sentiment, mais cela ne me regarde pas, fut la réponse. Ces explications dépassent ma compétence, et je ne me soucie guère de savoir

par quelle contrainte vous avez été entraîné, du moment que vous n'avez pas suivi le bon chemin. Mais le temps fuit ; la bonne s'attarde à regarder les têtes des passants et les affiches sur les murs ; mais tout de même elle approche ; et, souvenez-vous, c'est exactement comme si la potence elle-même s'avavançait à grandes enjambées vers vous à travers les rues de Noël : vous aiderai-je, moi qui sais tout ? Vous dirai-je où trouver de l'argent ?

– Pour quel prix ? demanda Markheim.

– Je vous offre ce service comme cadeau de Noël, repliqua l'autre.

Markheim ne put s'empêcher de sourire avec une espèce d'amer triomphe.

– Non, dit-il, je n'accepterai rien de vous ; si je mourais de soif et si vos mains approchaient la cruche de mes lèvres, j'aurais le courage de refuser. C'est peut-être de la superstition...

– Je ne m'oppose pas à un repentir *in extremis*, remarqua le visiteur.

– Parce que vous ne croyez pas à son

efficacité ! s'écria Markheim.

– Je ne dis pas cela, répliqua l'autre ; mais je regarde ces choses à un autre point de vue, et, quand la vie se termine, mon intérêt tombe. L'homme a vécu pour me servir, pour porter malheur sous prétexte de religion, ou pour semer de l'ivraie dans le champ de froment, comme vous faites toujours en cédant complaisamment à vos désirs. Or, quand il approche de sa délivrance, il ne peut plus me rendre qu'un seul service... se repentir, mourir en souriant et ainsi fortifier de confiance et d'espoir les plus timorés de mes serviteurs survivants ; je ne suis pas un maître si dur. Essayez-moi. Acceptez mon aide. Satisfaites-vous dans la vie, comme vous l'avez fait jusqu'ici. Satisfaites-vous plus complètement. Étalez les coudes sur la table ; et, quand la nuit commencera à tomber et qu'on tirera les rideaux, je vous le dis pour votre très grand réconfort, il vous sera facile de trouver un accommodement avec votre conscience et de faire avec Dieu une paix abjecte. J'arrive justement d'un tel lit de mort, et la chambre était pleine de pleureurs sincères, écoutant les dernières paroles du

moribond, et quand je regardai dans cette face qui s'était dressée comme un silex contre toute miséricorde, j'y vis le sourire de l'espoir.

– Supposez-vous donc que je sois un individu de cette espèce ? demanda Markheim. Pensez-vous que je n'aie de plus nobles désirs que pécher, pécher, pécher, pour, à la fin, me glisser furtivement dans le ciel ? Mon cœur se soulève à cette idée. Est-ce donc là votre expérience de l'humanité ? Ou bien est-ce parce que vous me trouvez les mains rouges que vous présumez une telle bassesse ? Et ce meurtre est-il donc si impie qu'il tarisse les sources mêmes du bien ?

– Le meurtre n'est pas pour moi une catégorie spéciale, répliqua l'autre. Tout péché est un meurtre, comme toute vie est une guerre. Je considère votre race comme des matelots affamés sur un radeau, arrachant des croûtes des mains de la famine et chacun se nourrissant de la vie des autres. Je suis les crimes au-delà du moment où ils sont commis ; dans tout cela je trouve que la dernière conséquence est la mort ; et à mes yeux la jolie fille qui contrarie sa mère à propos d'un

bal avec des manières enjôleuses ruisselle non moins visiblement de sang humain qu'un assassin comme vous. Ai-je dit que je suis la trace des fautes ? Je suis aussi la trace des vertus : elles ne diffèrent pas de l'épaisseur d'un ongle ; les unes et les autres sont des faux pour l'ange moissonneur de la mort. Le mal, pour lequel je vis, consiste non pas dans l'action, mais dans l'essence. L'homme mauvais m'est cher ; non pas la mauvaise action, dont les fruits, si nous pouvions les suivre assez loin dans la cascade tournoyante des âges, pourraient peut-être se trouver meilleurs que ceux des plus rares vertus. Ce n'est pas parce que vous avez tué un marchand que j'offre de faciliter votre évasion, c'est parce que vous êtes Markheim.

– Je vais vous ouvrir mon cœur, dit Markheim. Le crime que vous me voyez commettre est mon dernier. Dans mon chemin pour y arriver, j'ai appris bien des choses ; en lui-même il est une leçon, une leçon importante. Jusqu'ici j'ai été entraîné avec révolte à ce que je ne voulais pas, j'étais l'esclave enchaîné de la pauvreté, malmené et battu. Il y a des vertus robustes qui

peuvent résister à ces tentations ; la mienne n'est pas de celles-là ; j'avais soif de plaisirs ; mais aujourd'hui et par cette action, j'arrache à la fois un avertissement et des richesses... à la fois la puissance et une nouvelle résolution d'être moi-même. Je deviens en toute chose un acteur libre dans le monde ; je commence à me voir tout changé, les mains agents du bien, le cœur en paix. Quelque chose revient vers moi, hors du passé, quelque chose de ce que j'ai rêvé les soirs dominicaux, au son de l'orgue, quelque chose de ce que je prévoyais quand je versais des larmes sur de nobles livres, ou que je causais, enfant innocent, avec ma mère. Voilà ma vie. J'ai erré quelques années, mais à présent je vois, une fois de plus, la cité de ma destinée.

– Vous allez employer cet argent à la Bourse ? je pense, remarqua le visiteur, et vous y avez déjà perdu quelques milliers de livres.

– Ah ! dit Markheim, mais cette fois j'ai une affaire sûre.

– Cette fois encore vous perdrez, répliqua tranquillement le visiteur.

– Ah mais ! j'en mets la moitié de côté !
s'écria Markheim.

– Cela aussi vous le perdrez, dit l'autre.

– Eh bien, alors, dit-il, qu'importe ?
Supposons que tout soit perdu et que je sois de
nouveau réduit à la pauvreté, – une partie de moi-
même, et la pire, devra-t-elle jusqu'à la fin
régenter la meilleure ? Le mal et le bien sont forts
en moi, me halant dans les deux sens. Je n'aime
pas une chose, j'aime tout. Je puis concevoir de
grandes actions, des renoncements, des martyres ;
et quoique je me sois abaissé à commettre un
meurtre, la pitié n'est pas étrangère à mes
pensées. J'ai pitié des pauvres : qui, mieux que
moi, connaît leurs épreuves ? j'ai pitié d'eux et je
les aide ; j'apprécie l'amour, j'aime une gaieté de
bon aloi ; il n'y a pas sur terre une chose bonne
ou vraie que je n'aime de tout mon cœur. Est-ce
que mes vices seuls dirigeront ma vie, et mes
vertus seront-elles sans effet comme un poids
mort sur la conscience ? Non pas : le bien aussi
est une source d'action.

Mais le visiteur leva le doigt.

– Depuis trente-six ans que vous êtes au monde, dit-il, à travers bien des changements de fortune et des diversités d’humeur, j’ai surveillé votre chute constante. Il y a quinze ans, vous auriez reculé devant un vol. Il y a trois ans vous auriez pâli au mot de meurtre. Y a-t-il quelque crime, quelque cruauté, quelque bassesse devant lesquels vous reculiez encore... d’ici à cinq ans je vous prendrai sur le fait ! Plus bas, toujours plus bas, ainsi va votre chemin ; rien autre chose que la mort ne pourra vous arrêter.

– C’est vrai, dit Markheim d’une voix étranglée. Je me suis en quelque sorte plié au mal. Mais il en est ainsi de tout ; les saints eux-mêmes, dans le simple exercice de la vie, deviennent moins scrupuleux et se mettent au pas de leur entourage.

– Je vais vous poser une seule question, dit l’autre ; et, d’après votre réponse, je vous dirai votre horoscope moral. Vous vous êtes relâché en bien des choses ; il est possible que vous ayez eu raison d’agir ainsi ; et, après tout, il en est de même de tous les hommes. Mais, ceci accordé, y

a-t-il un détail quelconque, si insignifiant soit-il, pour lequel vous ayez plus strictement veillé sur votre conduite, ou lâchez-vous les rênes, toujours, en toutes choses ?

– Quelque détail ? répéta Markheim avec une réflexion anxieuse. Non, ajouta-t-il désespéré, aucun !

– Alors, dit le visiteur, contentez-vous de ce que vous êtes, car vous ne changerez jamais, et les paroles de votre rôle sur cette scène sont inscrites irrévocablement.

Markheim resta longtemps silencieux. Ce fut le visiteur qui le premier rompit le silence.

– Cela étant, dit-il, vous montrerez-vous l'argent ?

– Et la grâce ? s'écria Markheim.

– N'avez-vous pas essayé ? répliqua l'autre. Ne vous ai-je pas vu, il y a deux ou trois ans, dans des réunions édifiantes, et votre voix ne dominait-elle pas les autres quand on chantait les hymnes ?

– C'est vrai, dit Markheim, et je vois

clairement ce qu'il me reste à faire. Je vous remercie de toute mon âme pour ces leçons ; mes yeux se sont ouverts et je me vois enfin tel que je suis.

À ce moment un coup de sonnette aigu retentit à travers la maison ; le visiteur changea immédiatement de manières, comme s'il avait attendu un signal convenu.

– La bonne ! s'écria-t-il. Elle est revenue, comme je vous en avais averti, et vous voici de nouveau dans un moment difficile. Son maître, lui direz-vous, est malade ; vous la ferez entrer avec un air assuré, mais un peu sérieux... pas de sourires, pas d'exagération, et je vous garantis le succès ! Une fois la fille entrée et la porte fermée, la même dextérité qui vous a déjà débarrassé du marchand vous délivrera de ce dernier danger. Dès lors vous aurez toute la soirée... toute la nuit s'il en est besoin, pour cambrioler les trésors de la maison et pourvoir à votre sûreté. C'est de l'aide qui vous arrive avec le masque du danger. Debout ! cria-t-il, debout, ami ; votre vie ne tient qu'à un fil : debout et agissez !

Markheim regarda fermement son conseiller.

– Si je suis condamné aux mauvaises actions, dit-il, une porte de délivrance m'est encore ouverte... je peux cesser d'agir. Si ma vie est chose mauvaise, je puis y renoncer. Quoique je sois, comme vous l'avez dit avec vérité, à la merci de toute tentation, je puis encore, d'un geste décisif, me mettre hors de la portée de toutes. Mon amour du bien est condamné à la stérilité ; il se peut qu'il en soit ainsi : Mais il y a aussi ma haine pour le mal ; et, par elle, vous verrez, à votre amer désappointement, que je puis acquérir du courage et de l'énergie.

Les traits du visiteur commencèrent à subir un merveilleux et ravissant changement ; ils s'éclairèrent et s'adoucirent d'une lueur de triomphe indulgent, et, en même temps, ils s'affaiblirent et s'effacèrent. Mais Markheim ne s'arrêta pas à observer ou à comprendre cette transformation. Il ouvrit la porte et descendit très lentement, tout pensif. Son passé s'étendait nettement devant lui, il l'apercevait hideux et sinueux comme un rêve... une mêlée hasardeuse

et confuse... un soir de défaite. La vie telle qu'il en repassait les péripéties ne le tenta plus ; mais de l'autre côté il entrevoyait un port tranquille pour sa barque. Il s'arrêta dans le corridor, et regarda dans la boutique où la bougie brûlait toujours à côté du cadavre. Le silence. Des souvenirs du marchand lui revinrent en foule à l'esprit pendant qu'il regardait. Et de nouveau la sonnette retentit impatiemment.

Sur le seuil il accueillit la bonne avec quelque chose comme un sourire.

– Vous feriez bien d'aller chercher la police, j'ai tué votre maître.

Les gais compagnons

I

On ne saurait imaginer plus belle matinée que celle qui, vers la fin de juillet, me vit partir une dernière fois pour Aros. Un bateau m'avait fait aborder la veille au soir à Grisapol ; j'eus le déjeuner que peut fournir la petite auberge et, laissant mon bagage, jusqu'à ce qu'une occasion se présentât de le faire transporter par mer, je traversai, d'un cœur joyeux, le promontoire.

Ce pays n'était pas le mien, car la souche dont je sors appartient sans mélange aux basses terres ; mais un oncle à moi, Gordon Darnaway, après quelques années passées en mer, avait épousé une jeune femme des îles, Mary Maclean, dernière de sa famille, qui, lorsqu'elle mourut, en donnant le jour à une fille, lui laissa la ferme d'Aros. Cette ferme, battue par les flots, ne rapportait à son propriétaire que strictement de quoi vivre. Mon oncle avait toujours été poursuivi par la mauvaise fortune ; ayant désormais à prendre soin d'un

enfant, il dit adieu aux aventures, et bon gré mal gré, resta où il était. Des années passèrent sur son isolement, sans apporter avec elles ni joie ni secours. Pendant ce temps, notre famille s'éteignit dans les basses terres. Orphelin, j'étudiais à l'université d'Édimbourg, quand quelques nouvelles qui me concernaient atteignirent le cap de Grisapol et l'oreille de mon oncle. Gordon Darnaway tenait fort aux liens du sang ; il m'écrivit dès le jour où mon existence lui fut connue, pour me prier de regarder sa maison comme la mienne. Depuis lors je passai régulièrement les vacances dans cette partie sauvage de l'Écosse, loin de toute société, sauf celle des morues et des coqs de bruyère ; et ce fut ainsi qu'à l'époque dont je parle, ayant achevé mes classes, je retournai à Aros, certain jour de juillet.

Le *Ross*, le promontoire de Grisapol, n'est ni haut ni large, mais les hommes l'ont laissé, jusqu'à ce jour, âpre et inculte comme Dieu l'a fait : il est entouré d'îles escarpées, d'écueils que redoutent les navires ; tout cela dominé à l'est par de très imposantes falaises et par le pic de Ben-

Kyaw, *la montagne du brouillard*, en langue gaélique, – elle est la bien nommée, car ce sommet, qui a plus de trois mille pieds de haut, arrête au passage les brumes qui viennent de la mer et arbore son étendard gris, même quand le ciel est clair partout ailleurs. Le Ben-Kyaw est marécageux jusqu’au faite. Combien de fois, assis au grand soleil sur la bruyère, avons-nous vu la pluie l’envelopper d’un crêpe noir ! Mais l’humidité ne rend souvent la montagne que plus belle. Quand le soleil frappe ses flancs, les roches mouillées et les petites sources brillent d’un éclat de bijoux.

Le sentier que je suivais était tracé par le bétail et serpentait de façon à doubler presque la longueur de mon voyage, passant par-dessus des rochers qui m’obligeaient de sauter de l’un à l’autre, s’abîmant dans des creux moussus où l’on enfonçait jusqu’à mi-jambe. Sur les dix milles de Grisapol à Aros, on ne découvrait, du chemin, aucune maison, quoiqu’il y en eût au moins trois, éparses à droite et à gauche dans les terres. Une grande partie du Ross est couverte d’énormes blocs de granit serrés les uns contre les autres,

entre lesquels un fouillis inextricable de fougères sert d'abri aux reptiles. De quelque part que souffle le vent, c'est toujours l'air marin que l'on respire, salé comme si l'on était à bord. Les goélands sont aussi nombreux que les coqs de bruyère¹, sur toute la lande, et chaque fois que le sentier monte un peu, on voit étinceler les flots. Au milieu même des terres il m'est arrivé d'entendre rugir la grande voix des brisants que nous appelons *merry men*, les gais compagnons. Aros, Aros Jay, ce qui signifie dans la bouche des indigènes la maison de Dieu, n'est pas proprement un morceau du Ross dont il forme l'angle sud-ouest ; un petit bras, qui ne mesure pas quarante pieds à l'endroit le moins large, l'en sépare. Cette flaque d'eau est tranquille et claire à marée haute ; on la prendrait pour un étang, mais les algues, les poissons diffèrent, et sa couleur est verte, au lieu d'être brune. Un jour ou deux par mois, la morte eau permet d'aller à pied sec d'Aros au continent. Mon oncle profitait des bons

¹ Les naturalistes nous pardonneront de traduire *moorcock*, *moorfool*, etc., par coq de bruyère, nom que l'on donne communément, mais improprement, au *grouse* d'Écosse.

pâturages sur cet îlot, plus élevé que le reste du Ross, pour nourrir les moutons, sa principale ressource ; la maison était une bonne maison pour le pays, haute de deux étages, avec vue à l'ouest sur la baie et une petite jetée tout près, où s'amarrait le bateau.

Sur toute cette partie de la côte, en particulier près d'Aros, les grands rochers de granit dont j'ai parlé descendent vers la mer pêle-mêle comme les bêtes d'un troupeau ; arrivés là, ils gardent la même attitude que leurs frères du rivage. Seulement c'est l'eau salée qui se glisse entre eux, au lieu de la terre silencieuse ; ce sont des touffes d'œillets de mer qui fleurissent leurs flancs, au lieu de la bruyère ; c'est le congre qui s'enroule à leur base, au lieu des vipères venimeuses. Pendant les jours calmes vous pouvez errer en bateau parmi les récifs durant des heures ; l'écho familier vous suit dans ce labyrinthe, mais quand les vagues sont en courroux, que le ciel vienne en aide à l'homme qui entend bouillir un pareil chaudron ! Au-delà de la pointe sud-ouest, ces blocs sont très nombreux et de beaucoup plus grande taille ; ils

couvrent bien dix milles marins. Un jour clair, où le vent soufflait de l'ouest, j'ai compté du haut d'Aros non moins de quarante-six rochers submergés en partie et contre lesquels se brisent lourdement des masses d'écume blanche. C'est plus près du rivage que le danger est le pire, car le flot qui monte, se précipitant comme dans le bief d'un moulin, décrit une longue ceinture d'eau tumultueuse, ce qu'on nomme un *Roost*, à l'extrémité du promontoire. J'ai souvent profité du jusant pour m'y rendre ; c'est un lieu étrange livré aux bouillonnements et aux entreprises insinuant de la mer, qui semble murmurer des sons entrecoupés comme si le *Roost* se parlait à lui-même. Mais quand le flux commence à remonter, surtout par un gros temps, il n'y a pas d'homme qui doive s'aventurer en bateau à un demi-mille de distance, ni de navire qui puisse manœuvrer en ces parages. Au plus mauvais endroit des brisants, les vagues énormes semblent mener une danse sinistre, la danse de la mort. On prétend que les *merry men* n'ont que cinquante pieds de taille, mais alors il ne s'agit que de l'eau verte, car l'écume jaillit deux fois plus haut. Est-

ce donc ce mouvement qui justifie leur nom ou bien les clameurs qu'ils poussent au changement de la marée, clameurs si violentes que tout Aros en tremble ? Je ne saurais le dire. Le fait est que lorsque le vent souffle sud-ouest, cette partie de notre archipel tend des pièges redoutables aux embarcations de toute sorte. Si un navire passait imprudemment parmi les récifs et accostait les *merry men*, ce serait pour échouer dans Sandag-Bay où tant de choses sinistres arrivèrent à notre famille, comme je me propose de le raconter.

Les gens de l'endroit savaient plus d'une légende sur Aros. Je les entendis toutes de la bouche de Rorie, un vieux serviteur des Maclean qui avait reporté son dévouement sur mon oncle. Parmi ces contes de bonne femme, il y en avait un que j'étais disposé à écouter avec crédulité. En voici le sujet : Dans la tempête qui dispersa l'invincible Armada sur tout le nord et l'ouest de l'Écosse, l'un des navires qui la composaient toucha terre à Aros, puis, sous les yeux des rares habitants de ce lieu désolé, s'abîma en une minute, ses couleurs flottant au vent tandis qu'il sombrait. Il y avait quelque probabilité dans ce

récit, car un débris de la même flotte se trouvait enfoui du côté nord, à vingt milles de Grisapol. La légende en question était racontée avec plus de sérieux et beaucoup plus de détails que les autres, et ce qui me persuada qu'elle n'était pas entièrement fabuleuse, ce fut le nom espagnol du bateau. On l'appelait *Espirito Santo*, un énorme vaisseau de guerre, à plusieurs ponts, muni de canons, chargé de trésors, monté par des grands d'Espagne et d'intrépides soldats. Maintenant, c'en était fait de ses voyages et de ses prouesses, il gisait pour toute l'éternité, en Écosse, au fond de la baie de Sandag, à l'ouest d'Aros. Plus de salves d'artillerie pour le majestueux *Saint-Esprit*, plus de vents favorables, plus d'heureuses aventures ; il n'avait rien à faire désormais qu'à pourrir dans le fouillis des algues enchevêtrées, au bruit de la clameur des *merry men*. Cette pensée m'avait frappé dès le commencement ; elle m'intéressa davantage à mesure que je m'instruisis sur l'Espagne, d'où était parti l'orgueilleux équipage par ordre du roi Philippe. Et plus que jamais ce jour-là, durant ma promenade de Grisapol au promontoire d'Aros, je

songeais à l'*Espirito Santo*. Ce n'était pas sans raison, comme on va le voir. Le fameux docteur Robertson, alors principal du collège d'Édimbourg, m'honorait de sa bienveillance ; chargé par lui de mettre en ordre quelques papiers de date ancienne, c'est-à-dire de conserver ce qui en valait la peine et d'élaguer le reste, j'avais, à ma grande surprise, trouvé un renseignement sur le navire, *Espirito Santo*, avec le nom de son capitaine et comment il avait porté de grandes richesses, mais s'était malheureusement perdu sur le Roost de Grisapol. À quel endroit précis ? On l'ignorait ; les tribus sauvages de la contrée n'avaient pas su répondre à l'enquête des envoyés du roi. En rattachant les choses les unes aux autres, en ajoutant à la tradition de notre petite île cette note historique sur la recherche d'un trésor entreprise par le vieux roi Jacques, je conclus que l'endroit qu'on n'avait pas su découvrir devait être la baie de Sandag, proche des terres de mon oncle. Aussitôt une idée fixe s'empara de moi ; remettre à flot le bon navire avec son chargement de lingots et de doublons pour faire remonter du même coup aux dignités, à

la fortune d'autrefois, notre maison déchue de Darnaway. J'eus par la suite l'occasion de regretter ce dessein ; mon esprit tendu sur des chimères fut brusquement ramené à de plus graves réflexions ; depuis que j'ai été témoin d'un étrange et terrible jugement de Dieu, la seule idée de trésors ravis aux naufragés a épouvanté ma conscience.

Dès cette époque, d'ailleurs, ce n'était pas une cupidité sordide qui me poussait ; je ne désirais des richesses que pour l'amour d'une personne qui m'était plus chère que moi-même, la fille de mon oncle, Mary-Ellen. Cette jeune cousine avait reçu quelque éducation, elle avait même été envoyée en pension sur le continent ; peut-être eût-elle été sans cela plus heureuse, car telle que l'éducation l'avait faite, Aros ne pouvait lui convenir. Quelle vie, en effet, que celle qu'elle menait dans cette âpre solitude, avec le vieux Rorie pour unique domestique et sans autre compagnie qu'un père mécontent et taciturne, rustiquement élevé au sein d'une secte religieuse austère, jadis maître de barque, et qui finissait par gagner à grand-peine le pain quotidien en

vendant quelques moutons et en pêchant sur la côte ! Si la société de mon oncle et la monotonie de ce désert devenaient fatigantes pour un garçon de mon âge au bout d'un mois ou deux, on peut se figurer ce que c'était pour une jeune fille que d'écouter chanter les *merry men* toute l'année, avec le vol des mouettes et le soin du bétail en guise de distraction !

II

J'atteignis la pointe d'Aros à mi-flot et je sifflai Rorie pour qu'il vint me prendre. Il fut inutile de répéter le signal. Au premier coup de sifflet, Mary fut à la porte, agitant un mouchoir, et les longues jambes du vieux domestique arpentèrent le terrain jusqu'à la jetée. Quelque hâte qu'il fût, il lui fallut beaucoup de temps, néanmoins, pour traverser la baie ; à plusieurs reprises, je le vis s'arrêter, aller au gouvernail et plonger dans le sillage un regard curieux. À mesure qu'il approchait, il me semblait vieilli,

plus maigre encore et hagard ; je crus remarquer qu'il évitait de rencontrer mes yeux. La barque de pêche, soigneusement réparée, avait deux nouveaux bancs et plusieurs morceaux rapportés en bois évidemment exotique et très rare dont le nom m'était inconnu. J'en fis l'observation et demandai à Rorie d'où venait ce bois.

– Du bois dur à travailler ! répondit le bonhomme avec hésitation.

Puis, laissant tomber les rames, il alla regarder à l'arrière comme il l'avait fait plusieurs fois déjà durant la petite traversée ; une main appuyée à mon épaule, il contemplait l'eau d'un air effaré :

– Qu'arrive-t-il ? lui demandai-je.

– Oh ! ce doit être quelque gros poisson, répondit Rorie, retournant à ses rames.

Et je ne pus rien tirer de lui que d'étranges coups d'œil et de lugubres hochements de tête ; malgré moi j'étais mal à mon aise. Je me détournai aussi pour considérer le sillage. L'eau était calme, transparente, mais ici, au milieu de la baie, extrêmement profonde. Pendant quelque

temps, je ne vis rien ; enfin, il me sembla que quelque chose d'obscur, un énorme poisson, ou peut-être seulement une ombre suivait de près notre trace, et alors je me rappelai l'une des superstitions de Rorie, comment, à l'époque d'une grande querelle meurtrière entre les clans de Morven, un poisson inconnu avait suivi pendant des années le sillage d'un certain bac, si bien que personne n'osait plus traverser.

– Il attendait l'homme qui devait venir, celui qu'il lui fallait, disait mystérieusement Rorie.

Ma cousine était au débarcadère ; elle me fit entrer dans la maison, où je remarquai tout d'abord de grands changements. Le jardin avait une barrière taillée dans ce même bois qui avait servi à raccommoder le bateau ; les chaises étaient recouvertes de riches étoffes, des rideaux de brocart s'accrochaient aux fenêtres ; une pendule figurait silencieuse sur le dressoir, une lampe de cuivre se balançait au plafond, le couvert était mis avec un véritable luxe de linge fin et d'argenterie ; toutes ces magnificences s'étaient étalées dans la vieille cuisine que je

connaissais si bien avec son unique fauteuil à haut dossier droit, ses escabeaux noircis et le lit en armoire pour Rorie. La tourbe brûlait toujours dans la vaste cheminée par laquelle entraient librement les rayons du soleil et dont le manteau était décoré de pipes ; les murs blanchis restaient nus et on voyait à leur place habituelle les mêmes crachoirs triangulaires, remplis de coquillages ; nu aussi le plancher, sauf aux endroits que couvraient trois tapis en application, non pas comme celle que l'on fait dans les villes, mais en morceaux de vieille toile à voile, de lainage grossier filé au logis et de drap noir du dimanche, rajustés en une rude mosaïque. Cette cuisine avait toujours passé pour une sorte de merveille sur la côte, tant elle était propre et habitable dans sa simplicité. Je m'indignai de la voir défigurée par des ornements incongrus. Singulière inconséquence ! Ces signes de richesse me déplurent, à moi qui revenais cependant avec l'idée de faire fortune.

– Mary, dis-je d'un ton de vague reproche, je ne reconnais plus notre maison.

– Comme toi, je n’aime guère ces embellissements, répondit-elle, ni la façon dont ils sont venus, ni ce qu’ils ont amené avec eux. J’aurais préféré, si Dieu l’eût permis, que tout cela descendît dans le fond de la mer et que les *merry men* fussent en train, à l’heure qu’il est, de danser dessus.

Mary était toujours sérieuse, c’était peut-être le seul trait de ressemblance qu’elle eût avec son père ; mais l’accent qui accompagna ses paroles était plus grave encore que de coutume.

– Tu me fais craindre que ce nouveau luxe ne vous ait été donné par quelque naufrage, c’est-à-dire par la mort. Il n’y aurait pas de mal, pourtant. Quand mon père est décédé, j’ai sans scrupule hérité de ses biens.

– Ton père est mort de sa belle mort, comme on dit, fit observer Mary, tandis que...

– C’est vrai, un naufrage ressemble à une exécution. Quel était le nom du bateau ?

– On l’appelait le *Christ-Anna*, dit une voix sourde, derrière moi. – Et, me tournant, je vis

mon oncle sur le seuil de la porte.

C'était un petit homme bilieux au visage long, aux yeux très noirs : à cinquante-six ans, il était resté actif et robuste avec les allures combinées d'un berger et d'un marin. Jamais je ne l'ai entendu rire. Il lisait assidûment la Bible, priait beaucoup comme les cameroniens¹ parmi lesquels il avait grandi, et vraiment, sous beaucoup de rapports, il me rappelait ces prédicateurs de montagnes des temps troublés où l'on s'entretenait avant la Révolution. Sa piété ne semblait lui donner ni consolation ni appui d'aucune sorte. Il tombait dans des accès d'humeur noire quand l'effroi de l'enfer s'emparait de lui, mais il avait, somme toute, mené une rude existence aux souvenirs de laquelle il se reportait avec envie et il restait violent et dur autant que jamais avec ses airs sombres. Quand mon oncle m'apparut ainsi dans le cadre de la porte, son bonnet sur la tête, une pipe suspendue à sa boutonnière, je le trouvai

¹ On sait que les cameroniens, ainsi nommés du nom de leur chef, Richard Cameron, se séparèrent des presbytériens en 1666 et que, comme parti politique, ils étaient républicains.

changé comme Rorie, plus vieux, plus pâle, avec des rides plus profondes et le blanc de l'œil jaune comme du vieil ivoire ou comme des os de morts.

– Oui, répéta-t-il, en insistant sur la première partie du mot, le *Christ-Anna*... c'est un nom effrayant !

Je le saluai en exprimant la crainte qu'il n'eût été malade.

– Je suis dans mon corps, répondit-il malgracieusement, dans les péchés de mon corps, comme toi-même... Eh bien, nous nous sommes faits braves depuis ta visite, n'est-ce pas ? Voilà une superbe pendule, mais elle ne veut pas marcher. C'est pour de pareilles choses, mon garçon, que les gens renoncent à cette paix de Dieu qui passe l'entendement ; c'est pour de pareilles choses, et même pour moins que cela, qu'ils outragent Dieu en face et vont ensuite brûler dans l'enfer. Aussi l'Écriture traite ces choses de maudites. Mary, cria-t-il avec une sorte d'aspérité, en s'interrompant tout à coup, pourquoi n'as-tu pas allumé les flambeaux ?

– Sont-ils nécessaires en plein jour ? demanda-

t-elle.

Mais mon oncle ne voulut pas démordre de son idée.

– Nous en jouirons pendant que nous le pouvons, déclara-t-il.

Deux massifs chandeliers d'argent ciselé furent donc ajoutés à ce couvert si peu à sa place dans une ferme solitaire des côtes d'Écosse.

– Il a échoué le 10 février à dix heures de la nuit, continua-t-il en s'adressant à moi. Nous l'avions vu dans la journée, Rorie et moi, louvoyer contre le vent et ça n'avait pas l'air d'être une coquille facile à diriger. Ils ont dû passer une mauvaise journée, toujours après les écoutes, et par un froid... trop froid pour la neige !... Pas de vent avec ça. Quelquefois ils en attrapaient un peu, nous les voyions repartir, et puis la voile retombait... Je te le dis, ils ont eu une mauvaise journée. Celui qui aurait réussi à gagner la terre par une journée comme celle-là aurait pu se vanter !

– Et tous ont été perdus ? m'écriai-je avec

émotion. Que Dieu leur soit en aide !

– Chut ! interrompit-il sévèrement, personne sous mon toit ne priera pour les morts.

Je me défendis d'avoir donné un sens papiste à mon souhait involontaire, et Gordon Darnaway parut accepter mes excuses avec une facilité qui n'était pas dans ses habitudes, tant il avait hâte de reprendre ce qui était devenu évidemment pour lui un sujet de prédilection.

– Nous l'avons trouvé dans la baie de Sandag, Rorie et moi, avec toutes ces choses ; il se sera perdu dans le Roost ; quand la marée court fort sur les *merry men* et qu'on peut entendre le Roost gronder au bout d'Aros, un contre-courant se précipite droit dans la baie. Ce courant-là, vois-tu, a mis le grappin sur le *Christ-Anna* qui a dû entrer la poupe en avant, tu le verras par sa position, mais quel coup quand il a touché ! Que le Seigneur ait pitié de nous ! C'est une dure vie que celle d'un marin, une vie de hasards ; j'en ai traversé plus d'un dans mon temps. Pourquoi Dieu a fait toute cette eau-là, c'est ce que je n'ai jamais pu comprendre. Il a créé les vallées, les

pâturages, les arbres, la campagne et tout cela chante vers lui, comme dit le psaume, car il les a faits heureux... Heureux, c'est encore une manière de parler, mais enfin on comprend ce que David veut dire. David prétend aussi, reprit mon oncle en citant la version métrique des psaumes, que ceux qui vont faire le commerce dans les grandes eaux voient l'œuvre de Dieu et ses merveilles ; mais je doute qu'il ait beaucoup pratiqué la mer pour en dire tant de bien. Moi, si ce n'était pas imprimé dans la Bible, je serais tenté de croire que ce ne fut pas le Seigneur, mais plutôt le diable qui créa la mer. Rien n'en sort de bon que le poisson. Je gage qu'en fait de merveilles, le Seigneur a montré de tristes merveilles au *Christ-Anna* ! Être jugé la nuit, au milieu des dragons de l'abîme !... Et leurs âmes... pensez à leurs âmes... à leurs âmes qui n'étaient pas préparées peut-être... La mer, porte de l'enfer !...

Je remarquai, tandis que mon oncle parlait, qu'il était ému comme je ne l'avais jamais vu encore et singulièrement démonstratif dans ses façons. Par exemple, en terminant, il toucha mon

genou de ses doigts étendus et avança un pâle visage où les yeux brillaient d'un feu sombre, tandis que tremblaient les lignes tirées de sa bouche. L'entrée même de Rorie et le commencement du repas ne détournèrent pas ses pensées du cours qu'elles avaient pris. Il condescendit bien à me faire quelques questions sur mes succès à l'université, mais il paraissait songer à autre chose et même lorsqu'il prononça les grâces, très longuement selon sa coutume, j'entrevis des signes de préoccupation dans cette prière ; à propos du dîner ne demanda-t-il pas à Dieu sa miséricorde pour de pauvres pêcheurs qui se tenaient là devant lui, au bord des grandes eaux profondes ?... Puis ce fut un échange de discours bizarres entre lui et Rorie.

– Était-il là ?

– S'il y était ?... Sans doute, sans doute...

Tous les deux parlaient en manière d'aparté, avec un embarras que sembla partager Mary, car elle devint rouge et baissa les yeux sur son assiette. Pour mettre fin à la contrainte générale et aussi parce que ma curiosité était excitée, je

hasardai :

– Vous parlez du poisson ?

– Quel poisson ? s'écria Gordon Darnaway. Il a dit le poisson ! Voilà bien ces blancs-becs, qui ne pensent qu'aux choses charnelles ! Le poisson ! Il s'agit d'un esprit...

Mon oncle s'exprimait avec véhémence, comme s'il eût été en colère. De mon côté, avec la vivacité des jeunes gens qui n'aiment pas à être rembarrés, je me récriai contre ce que j'appelais des superstitions enfantines.

– Et cela vient du collège, ricana mon oncle. Dieu sait ce que les gens y apprennent ! Crois-tu vraiment, mon gars, qu'il n'y ait rien dans le monde de la mer que ce que nous en voyons d'ici, des herbes qui poussent, des bêtes qui cherchent leur pâture et le soleil qui jour par jour y plonge ? Non, la mer est comme la terre, mais plus terrible. S'il y a des individus à terre, il y en a aussi sous l'eau, morts peut-être ; mais ce sont des individus tout de même, et quant aux diables, il n'y a pas de diables comparables aux diables marins. Autrefois, quand j'étais jeune, j'ai

rencontré au sud, dans la Peewie Moss, un vieux loup-garou chauve ; je l'ai vu, de mes yeux, assis sur son derrière, avec l'apparence d'un pourceau et gris comme la pierre d'une tombe ; vraiment il faisait peur, mais il n'attaquait pas les honnêtes gens. Sans doute c'était un réprouvé qui s'était fait haïr du Seigneur et qui était parti avec son péché sur l'estomac ; il ne se jetait probablement que sur des créatures pareilles à lui ; mais il y a des diables dans la mer qui dévoreraient un communiant. Eh, messieurs, si vous étiez descendus tout au fond avec les pauvres matelots du *Christ-Anna*, vous sauriez aujourd'hui ce qu'il faut penser de la mer ; si vous y aviez navigué aussi longtemps que moi, vous détesteriez, comme je le fais, l'idée de recommencer ; si vous vous étiez seulement servis des yeux que Dieu vous a donnés, vous connaîtriez toute la méchanceté de cette mer fausse, froide et coléreuse ; une méchanceté qui est aussi celle de tous ses habitants : les homards et leurs pareils qui fouillent et déchirent les morts, et les baleines, et le clan des poissons, sans excepter aucun d'eux. Oh ! l'horreur, l'horreur de la

mer !...

Nous assistâmes stupéfaits à cette explosion ; l'orateur lui-même, après une dernière apostrophe prononcée de sa voix rauque, parut s'enfoncer mélancoliquement dans ses propres pensées ; mais Rorie, toujours avide de superstitions, le ramena à son sujet en lui demandant s'il avait jamais vu un diable de mer.

– Pas distinctement, répondit mon oncle ; je ne crois pas qu'un homme qui aurait vu, ce qui s'appelle vu, un démon de cette sorte pourrait continuer à vivre ; mais un de mes camarades, Sandy Gobart, avec qui j'ai navigué, en a vu un, et, là-dessus, il est mort.

– C'était un triton apparemment, insinua Rorie.

– Un triton ! s'écria mon oncle, avec mépris. Propos de vieille femme... Il n'y a pas de tritons.

– Mais à quoi ressemblait cette créature ? demandai-je.

– Que le ciel me préserve de le savoir ! Elle était coiffée d'une espèce de chaperon, voilà tout

ce qu'on peut dire.

Alors Rorie, piqué au vif, raconta plusieurs histoires de tritons, de sirènes, de chevaux de mer qui étaient venus dans les îles pour attaquer les navires qui passaient. Et mon oncle écoutait en dépit de son incrédulité... il écoutait avec une curiosité inquiète.

– Bon, dit-il à la fin, c'est peut-être vrai, c'est peut-être faux ; mais je ne rencontre rien sur les tritons dans l'Écriture.

– Vous ne trouvez rien non plus sur le Roost, peut-être bien, fit observer Rorie. – Et son argument parut avoir un certain poids.

Le dîner fini, mon oncle m'emmena derrière la maison ; nous nous installâmes sur un banc. L'après-midi était très chaude et très calme ; à peine une ride à la surface de la mer, aucune voix, sauf le cri des mouettes et le bêlement des moutons. Peut-être ce repos de la nature se communiquait-il à Gordon Darnaway, car il se montra plus raisonnable et moins excité qu'auparavant. Il me parla même de ma carrière avec une sorte d'entrain, mais à chaque instant

revenait une allusion au bâtiment perdu ou aux trésors que ce naufrage avait apportés dans l'île. Je l'écoutais rêveur, méditant, à part moi, une démarche hardie.

Trois quarts d'heure environ s'étaient écoulés, quand mon oncle, qui n'avait cessé de regarder furtivement l'étendue de la petite baie, se leva en m'engageant à l'imiter. Il faut que je dise ici que la violence de la marée à la pointe sud-ouest exerce tout autour de la côte une influence perturbatrice. Dans la baie de Sandag, au sud, un fort courant accompagne certaines périodes de flux et de reflux ; mais dans cette baie du nord, – Aros-Bay, comme on la nomme, – à l'endroit où se trouve la maison de mon oncle et où nous nous tenions alors, le seul signe d'agitation est vers la fin du reflux, et alors même, il est trop faible pour qu'on le remarque. Un peu de houle suffit à rendre ce mouvement invisible ; au grand calme, seulement des marques étranges, indéchiffrables, que j'appellerai volontiers des runes de mer, sillonnent le miroir uni. Le même phénomène se produit sur des points innombrables de la côte ; plus d'un garçon a dû s'amuser, comme je le

faisais jadis, à lire ces caractères gigantesques en leur prêtant un sens qu'il appliquait à lui-même ou à quelque autre personne. Ce fut sur les hiéroglyphes en question que mon oncle dirigea mon attention, non sans avoir d'abord beaucoup hésité.

– Vois-tu ces écritures ? me demanda-t-il, là-bas, à l'ouest de la pierre grise. Hein ! cela ne ressemble-t-il pas à une lettre ?

– Certainement, lui répondis-je, ce n'est pas la première fois que je le remarque. On dirait un C.

Il poussa un soupir comme si ma réponse lui eût été pénible, puis ajouta tout bas :

– Oui, un C pour *Christ-Anna*.

– Je me figurais, dis-je en riant, que c'était pour moi-même, puisque mon nom est Charles.

– Et tu l'avais déjà remarqué ? poursuivit-il sans relever cette observation. Eh bien ! c'est étrange ; peut-être attendait-elle là, en effet, à travers les âges, comme on dit. C'est affreux à penser.

Puis il reprit, en s'interrompant :

– Tu n’en vois pas d’autre, dis ?

– Si fait, j’en vois une encore très clairement, du côté du marais où descend la route... Une M.

– Une M, répéta-t-il très bas. – Puis, après une nouvelle pause : – Qu’est-ce que ça veut dire, à ton idée ?

– J’ai toujours pensé que cela voulait dire Mary, répliquai-je en rougissant, convaincu que j’étais sur le seuil d’une explication décisive.

Mais, une fois de plus, mon oncle laissa passer mes paroles ; il baissa la tête silencieusement et continua de marcher.

Il y a une ceinture herbue, le long d’Aros-Bay, où la promenade est facile ; sur ce gazon je suivis mon guide, sans parler plus que lui. Certes, je regrettais, au fond de l’âme, d’avoir perdu une aussi bonne occasion de demander la main de Mary ; mais, bien plus encore, je m’étonnais du changement qui s’était produit chez mon oncle. Il n’avait jamais été un homme aimable, dans le sens ordinaire du mot. Rien, cependant, ne m’avait préparé autrefois à la transformation dont

j'étais forcé de me rendre compte ; évidemment il fallait, pour l'expliquer, que quelque chose pesât d'un poids très lourd sur son esprit ; et, en me disant cela, je cherchais quelle signification il pouvait bien attribuer à cette lettre M dessinée sur le flot. Misère, Miséricorde, Mystère, Mariage, etc. Tout à coup je m'arrêtai, en tressaillant, sur le mot Meurtre. J'étais encore troublé par le sens fatal de ce mot atroce, quand notre promenade nous conduisit vers un point d'où la vue s'étendait derrière nous sur la baie et sur la ferme, devant nous, sur l'océan, tacheté d'îles au nord et reflétant le ciel bleu sans bornes du côté sud.

Mon oncle s'arrêta et resta quelque temps à contempler l'immensité, puis il posa la main sur mon bras :

– Tu crois qu'il n'y a rien là-dedans ? dit-il en indiquant la mer avec sa pipe.

L'exaltation le reprit :

– Je te dis, mon garçon, que les morts sont là, en masse... en masse...

Il tourna sur ses talons, et, sans un mot de

plus, reprit le chemin de la ferme.

J'avais hâte de rester seul avec Mary ; mais je ne réussis à lui dire un mot, en particulier, qu'après souper, et encore à la hâte :

– Mary, je ne suis pas venu ici sans une grande espérance. Si tu ne la repousses pas, nous pourrons quitter ce pays et aller vivre ailleurs où le pain quotidien nous est assuré ; oui, l'aisance nécessaire, et même peut-être quelque chose de plus, quelque chose qu'il serait présomptueux de promettre pour le moment. Ce qui m'est plus précieux que tout l'argent du monde, tu le devines, n'est-ce pas, Mary ?

Elle garda le silence.

– Je t'ai aimée toujours, continuai-je, sans me laisser décourager, et plus le temps s'écoule, plus je m'attache à toi. Je ne puis songer à être heureux dans la vie si je ne t'ai à mes côtés.

Elle continuait à détourner la tête, toujours muette, mais je vis trembler ses mains.

– Mary, m'écriai-je, tu ne veux pas de moi ?...

– Oh ! Charlie, murmura-t-elle, est-ce bien le

moment de parler de ces choses ? Attends un peu, laisse-moi rester encore comme je suis. Ce n'est pas toi, va, qui perdras à attendre.

Je compris à sa voix qu'elle allait fondre en larmes et je n'eus plus que l'idée de la consoler.

– Soit, repris-je avec tendresse, n'en parlons plus si tu le préfères ; ta volonté sera toujours la mienne, et tu m'as dit tout ce que je voulais savoir. Un mot encore, cependant. Pourquoi donc as-tu du chagrin ?

Elle avoua que son père en était cause, mais ne voulut rien ajouter, secouant seulement la tête et répétant qu'il n'était pas bien, qu'il n'était plus lui-même et que c'était grande pitié. Elle ne savait aucun détail sur le bateau naufragé.

– Je n'ai jamais été le voir, me dit-elle ; pourquoi y serais-je allée ? Les pauvres gens qui le montaient ont depuis longtemps comparu devant Dieu et j'aurais voulu qu'ils emportassent avec eux tout ce qu'ils possédaient. Pauvres, pauvres âmes !

Ceci ne m'encourageait guère à l'entretenir de

mon grand projet touchant l'*Espirito Santo* ; je le fis toutefois, et, au premier mot, elle s'écria surprise :

– Tiens, il est venu un homme à Grisapol au mois de mai, un petit homme jaune, barbu, avec des bagues d'or à tous les doigts, paraît-il, qui s'enquérât partout de ce même vieux navire.

C'était vers la fin d'avril que le docteur Robertson m'avait remis les papiers à trier, et je me souvins qu'il m'avait dit que ces papiers étaient destinés à un historien espagnol, ou du moins à un étranger qui se faisait passer pour tel et qui était venu de Madrid, muni des plus hautes recommandations auprès du principal, comme chargé d'une mission de découverte, relative à la dispersion de la grande *Armada*. En rapprochant les choses, je me figurai que ce visiteur, avec des bagues d'or à tous les doigts, pouvait bien être le même que l'érudit recommandé au docteur Robertson. Ce malin travaillait peut-être à s'approprier un trésor plutôt qu'à poursuivre des investigations au profit d'une société savante. Je résolus de ne pas perdre de temps. Si le fameux

navire était enseveli dans la baie de Sandag, je tâcherais d'arriver le premier dans mon intérêt, dans celui de Mary, dans l'intérêt de la bonne, vieille, honnête et hospitalière famille des Darnaway.

III

Le lendemain je me levai donc de bonne heure, et, aussitôt que j'eus mangé un morceau, je commençai mes explorations. Quelque chose dans mon cœur me disait distinctement que je trouverais les débris de l'*Armada*, et, sans vouloir m'abandonner trop à de si belles espérances, je me sentais léger comme une plume, je marchais sur des nuages, littéralement. Quoique je n'eusse que deux milles, tout au plus, à faire, il me fallut plus de temps que pour en franchir quatre, le tertre que j'avais à gravir étant semé de rochers, hérissé de bruyères. Au sommet, je fis halte. Si peu élevé qu'il soit, – trois cents pieds à peine, – il domine toutes les terres environnantes et on y

jouit d'une grande vue sur la mer et les îles. Le soleil, levé depuis quelque temps déjà, me brûlait la nuque ; l'atmosphère était orageuse, quoique claire ; au nord-ouest, où les îles sont le plus nombreuses, de petits nuages s'effrangeaient, serrés les uns contre les autres comme les oiseaux d'une même couvée. La tête grise du Ben-Kyaw portait un solide chaperon de brume ; donc le temps menaçait. Il est vrai que la mer était lisse comme du verre ; le Roost lui-même n'y traçait qu'un pli, et les joyeux compagnons, les *merry men*, se coiffaient à peine d'un léger bonnet d'écume. Mais, pour mon oreille, pour mes yeux, familiarisés avec ces parages, la mer était inquiète ; ses longs soupirs montaient vers moi comme un avertissement, et, malgré les airs tranquilles qu'affectait le Roost, je ne doutais pas qu'il ne complotât quelque tour de sa façon. J'ai oublié de dire que tous, nous autres habitants de cette côte, nous attribuons sinon une véritable prescience, du moins la faculté d'avenir, à cet étrange et dangereux produit des marées. Je me hâtai donc et j'eus vite descendu la pente d'Aros jusqu'à Sandag-Bay, – une anse assez vaste, si on

la compare aux dimensions de l'île, et bien abritée contre les vents, sauf contre celui qui prédomine ; sablonneuse et bornée par des dunes basses à l'ouest, tandis qu'à l'est elle baigne une chaîne de rochers au pied de laquelle l'eau est profonde. C'est de ce côté qu'à un certain temps de chaque marée, le courant dont mon oncle avait fait mention agit si fortement sur la baie ; un peu plus tard, quand le Roost s'élève, un contre-courant se porte plus violemment encore dans la direction opposée ; c'est l'action de ce dernier, je suppose, qui exerce tant de ravages. Hors de Sandag-Bay on ne voit rien, sauf un petit morceau de l'horizon, et, par le gros temps, les vagues donnant l'assaut à un récif.

À mi-chemin de la colline, j'aperçus le navire naufragé au mois de février précédent, un brick de tonnage considérable, gisant, les reins brisés pour ainsi dire, à sec sur l'angle oriental des sables ; je me dirigeai aussitôt vers lui, et j'atteignais déjà la marge du gazon, quand mes yeux se fixèrent soudain sur un point dépouillé de la bruyère qui croissait partout ailleurs ; un de ces monticules allongés, de forme presque humaine,

que l'on rencontre d'ordinaire dans les cimetières, s'y dessinait. Je m'arrêtai comme si j'eusse reçu un coup. Personne ne m'avait parlé de mort ni d'enterrement dans l'île : ni Rorie, ni mon oncle, ni sa fille... Celle-ci, assurément, ignorait... et cependant là, devant moi, il y avait, à n'en pas douter, une tombe. Je me demandai, en frissonnant, quel homme dormait son dernier sommeil, en attendant le signal du jugement, dans ce lieu solitaire et battu par les flots, et la seule réponse que me suggéra mon esprit fut de celles auxquelles on redoute de s'arrêter. Un naufragé, dans tous les cas, venu de quelque terre lointaine et riche comme les vieux mariniers de l'*Armada*, peut-être, à moins qu'il n'appartînt à ma propre race et qu'il n'eût péri en vue de la fumée de sa demeure. Je me découvris, avec le regret que notre religion n'autorisât pas en outre quelque prière pour ce mort étranger. Je savais bien que, si ses os devaient reposer là, mêlés au sol d'Aros, jusqu'à l'heure où la trompette sonnerait, son âme impérissable était loin, parmi les ravissements ou les tortures de l'éternité ; n'importe, j'éprouvais comme une crainte qu'il

ne fût près de moi, debout, à garder son sépulcre et à s'attarder sur la scène de son lamentable sort.

Ce fut avec émotion que je me détournai de cette tombe pour considérer le spectacle presque aussi triste que donnait le brick naufragé. Sa proue s'élevait au-dessus des flots ; il était brisé en deux, un peu en arrière du mât de misaine, quoique de fait il n'eût pas de mâts, l'un et l'autre ayant été rompus dans la catastrophe. Comme la pente de la grève était très brusque, le bossoir se trouvait beaucoup plus bas que la poupe, avec une vaste fracture qui baillait dans l'intervalle ; on voyait à travers la pauvre coque délabrée. Le nom était fort effacé, je ne pus discerner au juste si le brick s'était nommé *Christiania*, d'après la cité norvégienne, ou *Christiana*, d'après la femme de Christian, dans ce vieux livre le *Pilgrim's Progress*. Sa construction le faisait reconnaître pour étranger ; il avait été peint en vert, autant que la couleur fanée qui s'écaillait par lambeaux permettait d'en juger. Un débris du grand mât gisait à côté, à demi enseveli dans le sable. Impossible d'imaginer un plus misérable aspect ; le cœur serré, je regardais les bouts de

corde qui pendaient encore alentour, ces cordages, si souvent maniés par les matelots actifs et bruyants, et l'écoutille par laquelle ils étaient montés et descendus, et ce pauvre ange sans nez, sculpté à l'avant, qui avait fendu tant de vagues.

Je ne sais si les scrupules mélancoliques qui m'assaillirent venaient du navire ou de la tombe, tandis que je restais là immobile, une main appuyée à la charpente démantelée. L'abandon des humains et même des pauvres vaisseaux jetés par le hasard sur des rivages étrangers s'emparait fortement de ma pensée ; profiter d'une si horrible mésaventure me paraissait maintenant chose lâche et sordide ; l'ambition que j'avais précédemment nourrie prit pour moi une apparence sacrilège ; mais, me souvenant de Mary, je me raffermis. Mon oncle ne consentirait jamais à un mariage imprudent ; jamais non plus, j'en étais sûr, elle ne se marierait sans son aveu ; il me fallait donc devenir riche pour ma femme. Je me mis à rire en mesurant le temps écoulé depuis la ruine de ce grand château flottant, l'*Espirito Santo*, et en songeant à la faiblesse

dont ferait preuve celui qui tiendrait compte de droits éteints, de malheurs oubliés depuis des siècles.

Mes projets de recherche s'appuyaient sur une théorie bien arrêtée. La direction du courant et les sondages indiquaient le côté est de la baie, sous la chaîne des rochers. Si le vaisseau s'était perdu dans la baie de Sandag et si quelques morceaux de sa carcasse tenaient encore ensemble, c'était là que je devais le trouver. Comme je l'ai déjà dit, l'eau devient très brusquement profonde, et tout près du roc elle mesure déjà plusieurs brasses. En marchant le long de cette espèce de corniche, je distinguais au loin le fond de sable ; le soleil y brillait d'une lumière verte égale et claire, toute la baie semblait être de cristal transparent ; seul un frémissement interne, un jeu de lumière particulier, un faible lapement de temps à autre, quelques bulles auprès du bord, révélaient que ce cristal était de l'eau. Les ombres des rochers s'étendaient à leur pied sur une certaine distance, de sorte que mon ombre à moi, se remuant, s'arrêtant, se penchant à leur sommet, atteignait parfois jusqu'à moitié de la baie. Ce fut

principalement dans cette ceinture d'ombres que je donnai la chasse à l'*Espirito Santo*, puisque c'était là que le courant sous-marin était le plus fort. Toute fraîche que parût l'eau par cette journée brûlante, elle semblait là plus fraîche encore et tentait le regard comme si elle lui eût adressé une invitation mystérieuse. Mais j'avais beau chercher, je ne voyais rien que quelques poissons ou une touffe d'herbe marine, ou encore çà et là un quartier de rocher qui, tombé d'en haut, reposait maintenant sur le tapis de sable. Deux fois je me promenai d'un bout à l'autre du banc de rocher, sans rien découvrir des débris ni de l'endroit où ils pouvaient être, sauf sur un point cependant : c'était une large terrasse, noyée dans cinq brasses d'eau et qui s'élevait au-dessus du sable, comme une continuation des rochers où je marchais. La végétation sous-marine y formait une véritable forêt qui m'empêchait de juger de sa nature, mais, par les contours et la dimension, cette masse pouvait représenter à peu près une coque de navire. Je n'avais que cette chance unique. Si l'*Espirito Santo* ne se cachait pas là sous le goémon, il n'était nulle part dans la baie

de Sandag. Je résolus donc de m'assurer de la chose et de m'en retourner, enrichi une bonne fois, ou guéri à jamais de mes rêves de fortune.

Je me déshabillai, puis je restai un instant sur l'extrême bord du rocher, irrésolu, les mains jointes. La baie était à cette heure absolument tranquille. Pas le moindre bruit, sauf celui que faisait quelque part derrière la pointe, une bande invisible de marsouins, et cependant, au seuil de mon aventure, une certaine crainte me retenait : quelqu'un de ces sentiments mélancoliques que la mer inspire, le souvenir des superstitions de mon oncle, la pensée de ce mort, de cette tombe, des vieux navires désemparés... tout cela glissait à la dérive dans mon esprit, mais le soleil qui ruisselait sur mes épaules me réchauffa le cœur à la fin, et je plongeai. Tout ce que je pus faire fut d'empoigner une tige épaisse de l'herbe marine qui poussait si touffue sur la terrasse ; m'étant mis à l'ancre de cette façon, j'eus bientôt saisi une brassée tout entière de ces algues limoneuses, et, les pieds appuyés contre le roc, je regardai autour de moi. De tous côtés le sable ininterrompu... Il arrivait jusqu'au pied du roc,

balayé comme une allée de jardin par l'action des marées ; aussi loin que portât mon regard, rien n'était visible que ce sable aux mille plis sur le fond ensoleillé de la baie ; cependant, l'assise à laquelle je m'accrochais en m'aidant de ces touffes d'herbes aussi fortes que celles des bruyères de la lande était littéralement couverte de cette végétation glissante, et la falaise qu'elle rejoignait drapée de lianes brunes jusqu'au-dessous de la ligne de l'eau. Au milieu de cette complexité de formes flottantes, il était difficile de très bien distinguer les choses, et je me demandais avec incertitude si mes pieds pressaient le rocher naturel ou bien les flancs du vaisseau-trésor de la grande Armada, quand soudain la touffe entière que j'embrassais céda ; en un instant je fus à la nage ; je remontai sur le banc de rocher et jetai à mes pieds la vigoureuse plante marine que j'avais arrachée. Quelque chose en même temps rendit un son sec comme celui d'une pièce de monnaie qui tombe. Me baissant, je vis, à n'en pas douter, sous la croûte de rouille qui la déformait, une boucle de soulier en fer. La vue de cette pauvre relique humaine

me fit battre le cœur, mais non pas d'espérance ou de crainte, je n'éprouvais qu'une tristesse désolée ; le propriétaire de cette boucle m'apparaissait comme un homme vivant, je me figurais sa face hâlée par les intempéries, ses mains de matelot, sa voix enrouée à force de chanter au cabestan et jusqu'au pied qui avait porté jadis cette boucle en arpentant sans relâche le pont dans la manœuvre ; oui, le fait de l'existence de cet être humain, de cette créature semblable à moi-même, me hanta, dans le lieu solitaire où je l'évoquais, non pas comme un spectre, mais comme un ami bassement outragé. Le grand vaisseau-trésor était-il vraiment là tout armé, tel qu'il était parti d'Espagne, mais devenu un jardin d'herbes marines et un gîte pour les poissons, sourd, sauf au bruit des eaux qui incessamment le lavaient, immobile sous le mouvement des algues qui l'avaient envahi ? Cette vieille forteresse marine populeuse, qui jadis chevauchait les mers, était-elle transformée en récif ? Ou bien, supposition plus probable, n'était-ce là qu'une épave plus récente du brick étranger ? Cette boucle de soulier avait-elle été

portée naguère encore par un homme de mon temps, qui avait appris les mêmes nouvelles que moi au jour le jour, pensé mes propres pensées, prié peut-être dans le même temple ? Quoi qu'il en fût, j'étais assailli de sentiments lugubres, les paroles de mon oncle : « Les morts sont là, dans le fond, en rangs pressés », tintaient à mes oreilles, et, quoique bien déterminé à plonger une fois de plus, je ne me rapprochai qu'avec répugnance de l'arête du rocher. Au moment même, un grand changement se manifesta dans l'apparence de la baie, ce ne fut plus cet intérieur clair, visible comme une maison recouverte en verre, où le soleil sous-marin dormait si tranquille ; une brise, je suppose, avait ridé sa surface, une sorte de trouble et de noirceur remplissait son sein où se confondaient en désordre des éclairs et des nuages ; la terrasse elle-même, sous l'eau qui la recouvrait, semblait frémir et se balancer confusément. S'aventurer dans ces embûches inconnues devenait chose plus grave qu'au premier plongeon et, quand je repris mon élan, ce fut avec un tremblement de toute mon âme.

Je m'accrochai comme la première fois, de nouveau je fouillai les rameaux flottants. Tout ce que touchait ma main était froid, doux et visqueux. Ce taillis sous-marin fourmillait de crabes, et j'avais à m'endurcir contre l'idée d'un charnier voisin peut-être qui attirait cette troupe vorace. De tous côtés, je sentais le grain et les aspérités de la pierre ; ni planches, ni fer, aucun signe de naufrage ; l'*Espirito Santo* n'était pas là. Je me rappelle qu'une sensation presque agréable tempéra mon désappointement ; je me trouvai soulagé d'un grand poids et je me préparais à m'en aller, quand quelque chose arriva qui me fit bondir épouvanté à la surface. Mes investigations m'avaient désheuré, il était déjà tard, le courant fraîchissait avec le changement de marée, Sandag-Bay n'était plus un lieu sûr pour un nageur isolé. Eh bien, voilà que tout à coup le courant passe dans la forêt sous-marine avec la violence d'une vague ; je lâche prise, je suis rejeté de côté, instinctivement je cherche un autre appui, et mes doigts se ferment sur quelque chose de dur, de froid... Je devine à l'instant ce que c'est... lâchant le goémon, je remonte à la surface

et regagne au plus vite le roc hospitalier, en tenant dans ma main l'os d'une jambe humaine !

L'homme est une créature matérielle, lente à penser et à percevoir la liaison des choses entre elles. La tombe, le naufrage du brick, la boucle rouillée étaient certes des avertissements assez clairs ; un enfant aurait lu couramment cette funeste histoire, et pourtant ce ne fut que lorsque j'eus touché ce débris de squelette que toute l'horreur de la situation me saisit. Je déposai le tibia au près de la boucle, ramassai mes habits à la hâte et m'enfuis tout nu, tel que j'étais, le long des rochers ; il me semblait que je ne pouvais m'éloigner assez vite. Aucune fortune ne m'eût fait affronter de nouveau ce lieu sinistre ; les os des noyés rouleraient dorénavant sans être dérangés par moi, que ce fût sur du goémon ou sur de l'or. Aussitôt que je sentis derechef la bonne terre sous mon pied et que j'eus couvert ma nudité devant le soleil, je m'agenouillai tout éperdu et je priai passionnément pour tant de pauvres âmes errantes sur la mer. Je crois qu'une prière généreuse n'est jamais prononcée en vain ; la pétition peut être rejetée, mais le solliciteur

reçoit toujours sa récompense. L'horreur que j'avais ressentie s'évanouit sur-le-champ, je pus contempler de nouveau avec sérénité cette grande créature de Dieu, l'océan, et, en remontant les flancs rocaillieux d'Aros pour regagner la maison, rien ne me resta dans l'esprit qu'une résolution bien arrêtée de ne plus convoiter le butin des navires perdus, ni les richesses des morts.

J'étais assez haut déjà sur la colline quand je m'arrêtai pour reprendre haleine et regarder derrière moi ; le spectacle qui frappa mes regards était doublement étrange. D'abord, la tempête que j'avais prévue avançait avec une rapidité quasi tropicale, la mer ayant passé de son éclat menaçant à une vilaine teinte de plomb liquide et ridé en tout sens ; déjà, au loin, les vagues blanches commençaient à courir devant une brise qui ne se faisait pas encore sentir sur Aros ; déjà, le long des contours de Sandag-Bay, la mer jaillissait avec un bruit que je pouvais entendre d'où j'étais ; mais le brusque changement du ciel était surtout remarquable. Un énorme et solide continent de nuages venait de surgir du sud-ouest ; çà et là, le soleil projetait encore des

gerbes de rayons à travers les déchirures, et des bannières d'un noir d'encre flottaient par places sur l'azur encore limpide ; la menace était expresse et imminente. Tandis que je regardais, le soleil se couvrit, s'effaça. D'un moment à l'autre, la tempête pouvait fondre sur Aros dans toute sa puissance.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que mon attention ne se reportât du ciel sur la baie qui se découpait à mes pieds avec la netteté d'une carte de géographie. Le tertre dont je venais de descendre dominait un petit amphithéâtre de monticules plus bas, formant une pente jusqu'à la mer, et au-delà se déroulait le demi-cercle jaunâtre de la grève, puis toute l'étendue de Sandag-Bay. Souvent j'avais regardé ce paysage marin, mais sans y rencontrer jamais une figure humaine. Je l'avais quitté tout à l'heure aussi désert que jamais ; qu'on juge de mon étonnement en y apercevant un bateau et plusieurs hommes. Le bateau stationnait contre les rochers. Deux individus, nu-tête, les manches retroussées, et un autre armé d'une gaffe, le tenaient amarré avec peine, car de minute en

minute le courant devenait plus fort. À quelque distance, sur le banc de rochers, deux autres hommes vêtus en bourgeois vaquaient ensemble à quelque besogne dont je compris assez vite la nature, puisqu'ils étaient munis de compas ; sans doute ils procédaient à un relèvement quelconque. Je vis l'un d'eux dérouler une feuille de papier et y poser le doigt, comme s'il vérifiait un plan. Pendant ce temps, un troisième errait de long en large, fouillant les rochers. Tandis que je les observais avec une sorte de stupeur, le troisième personnage s'arrêta soudain et poussa un cri si perçant qu'il frappa mon oreille sur la colline. Les autres coururent vers lui, et je vis le tibia passer de main en main avec la boucle de soulier, ces messieurs échangeant des gestes de surprise et de vif intérêt. Mais les matelots criaient de la barque avec des intonations toutes différentes ; ils montraient les nuages noirs qui, partis de l'ouest, déployaient leurs plis ténébreux sur tout le ciel avec une rapidité croissante. Les inconnus parurent se consulter ; sans doute le danger leur parut trop pressant pour qu'on le bravât, car ils se précipitèrent dans le bateau,

emportant mes reliques, et sortirent de la baie à force de rames. De mon côté, je courus vers la maison. Quels que fussent ces hommes, il convenait que mon oncle fût averti sans retard de leur présence. À cette époque, on pouvait craindre encore une descente des Jacobites ; peut-être le prince Charles, que mon oncle abhorrait, était-il parmi les trois individus de rang supérieur que j'avais vus sur le rocher. Cependant, tout en bondissant de rocher en rocher, je réfléchissais, et mon bon sens rejetait cette supposition.

Le compas, la carte, l'intérêt éveillé par la boucle de soulier et la conduite de celui des étrangers qui avait paru si souvent interroger du regard la profondeur de l'eau, tout me suggérait une autre explication assez plausible. Le souvenir de l'historien madrilène, des recherches organisées par le docteur Robertson, de l'étranger barbu avec toutes ses bagues, de mes propres explorations le matin même dans les eaux de Sandag-Bay, acheva de m'éclairer. Je conclus que ces étrangers devaient être des Espagnols en quête des trésors submergés de l'*Armada*. Mais les habitants d'îles écartées du monde telles

qu'Aros doivent veiller sur leur propre sûreté ; personne ne les protège, et la présence en un pareil endroit de cette poignée d'aventuriers pauvres, avides, probablement sans scrupules, me remplit d'appréhensions. Je craignis pour l'argent de mon oncle et même pour la sûreté de sa fille. Comment nous défaire de ces intrus ? Je me le demandais encore quand j'arrivai hors d'haleine au sommet d'Aros. À cette heure une ombre épaisse enveloppait toute la terre ; seulement, à l'extrême Orient, sur une colline de la terre ferme, un dernier rayon de soleil languissait ; la pluie commençait à tomber, non pas lourdement, mais par grosses gouttes ; la mer montait à chaque moment, déjà une bande d'écume blanche ceignait Aros et les côtes les plus proches de Grisapol. La barque se hâtait toujours vers la mer, et je découvrais maintenant ce qui plus bas avait passé pour moi inaperçu, la présence d'une grande belle goélette à la lourde mâture, près de la pointe sud. Puisque je ne l'avais pas aperçue le matin, alors que j'observais avec tant d'attention les signes du temps, sur ces eaux désertes où surgissait si rarement une voile, il était clair

qu'elle devait avoir passé la nuit derrière Eilean-Gour, et ceci prouvait assez qu'elle était montée par des hommes étrangers à notre côte, car ce mouillage, bien qu'il soit d'assez bonne apparence, est une véritable embûche pour les navires. Avec un équipage ignorant à ce degré, sur une côte aussi dangereuse, la bourrasque imminente avait grande chance d'amener la mort sur ses ailes.

IV

Je trouvai mon oncle devant le pignon, observant les symptômes du gros temps, une pipe entre ses doigts.

– Écoutez, lui dis-je, il y a des hommes sur le rivage de Sandag-Bay...

Je ne pus continuer, tant l'effet de mes paroles fut extraordinaire. Mon oncle laissa tomber sa pipe et trébucha en se retenant au mur, la bouche béante, les yeux hors de la tête, sa longue face

blanche comme du papier. Nous nous regardâmes l'un l'autre en silence, l'espace d'un quart de minute peut-être, avant qu'il ne me fit cette singulière question :

– Avait-il un bonnet poilu ?

Et aussitôt je sus, aussi bien que si j'eusse été présent à la catastrophe, que l'homme qui gisait maintenant sous la terre à Sandag avait porté un bonnet de fourrure et qu'il n'était pas arrivé mort dans l'île. Pour la première et pour la seule fois, je m'emportai contre mon bienfaiteur, contre le père de la femme que j'espérais appeler mienne.

– Ceux que j'ai vus, dis-je, étaient des vivants, peut-être des Jacobites, peut-être des Français, peut-être des pirates ou des aventuriers venus à la recherche du trésor espagnol. Quant à vos propres terreurs, des terreurs criminelles, le mort sommeille toujours là où vous l'avez couché. J'ai visité sa tombe ce matin. Il ne s'éveillera pas avant le jour du jugement.

Mon oncle fixa sur moi ses yeux dont les paupières clignotaient, puis il les baissa vers la terre et tira ses doigts les uns après les autres d'un

air stupide ; évidemment il était hors d'état de parler.

– Venez, poursuivis-je. Il faut penser aux autres. Venez sur la colline voir un bateau qui se perd.

Il obéit sans répondre, suivant avec lenteur ma marche impatiente. On eût dit qu'un ressort s'était cassé chez lui, tant il escaladait lourdement les rochers, au lieu de sauter de l'un à l'autre, comme il le faisait d'habitude. Et il me fut impossible d'obtenir qu'il se pressât. Une fois seulement il me répondit en gémissant :

– Je viens, mon garçon, je viens.

Et une grande pitié pour lui éteignit les sentiments d'indignation qu'il m'avait inspirés d'abord. Si le crime avait été monstrueux, le châtement était dur en proportion.

Enfin nous atteignîmes le sommet de la colline : tout était noir et orageux, le dernier rayon de soleil éteint. Le vent remplaçait la pluie ; depuis le peu de temps que je l'avais quittée, la mer était devenue beaucoup plus

haute ; elle commençait à se briser sur les premiers récifs et gémissait déjà très haut dans les cavernes d'Aros. D'abord je cherchai vainement la goélette.

– La voici, dis-je enfin.

Mais sa nouvelle position et le chemin qu'elle avait pris m'étonnèrent.

– Ils ne peuvent penser à gagner la pleine mer, m'écriai-je.

– C'est pourtant leur intention, dit mon oncle avec une sorte d'allégresse bizarre.

Au moment même, les manœuvres de la goélette prouvèrent qu'il avait raison. Ignorant la violence du courant dans nos eaux semées d'écueils, ces étrangers allaient aveuglément à un désastre certain.

– Grand Dieu ! m'écriai-je, ils sont tous perdus !

– Oui, tous, répliqua mon oncle. Ils n'avaient qu'une chance, filer sur Kyle Dona. Mais, vu la route qu'ils ont prise, leur affaire est claire, quand bien même le diable leur servirait de pilote. Eh !

mon neveu, continua-t-il, en me touchant la manche, voilà une fameuse nuit pour un naufrage. Deux en un an ! Les *Gais compagnons* vont danser pour le coup !

Je me demandai s'il était dans son bon sens. Il levait vers moi un regard qui sollicitait la sympathie et où brillait une joie timide. Tout ce qui s'était passé entre nous semblait effacé déjà.

– S'il n'était pas trop tard, m'écriai-je indigné, je prendrais le bateau de pêche et j'irais à leur secours.

– Non, répliqua mon oncle, avec un accent de protestation, ne te mêle pas de ces choses-là. C'est sa volonté, – et il ôta son bonnet, – la volonté de Dieu. – Et quelle belle nuit pour cela, hein ?

Quelque chose qui ressemblait à de la peur me glaça ; pour l'emmener, je lui rappelai que nous n'avions pas dîné ; mais rien ne put l'arracher à son poste.

– Charlie, mon gars, il faut que je voie toute l'affaire.

Et comme la goélette virait de bord pour la seconde fois :

– Oh ! mais ils manœuvrent bien, cria-t-il. Le *Christ-Anna* n'était rien en comparaison.

Sans doute l'équipage commençait à se rendre compte de la situation ; chaque fois que s'apaisait le vent capricieux, ces malheureux devaient s'apercevoir de la rapidité avec laquelle le courant repoussait leur navire condamné. Les bordées qu'il courait étaient de plus en plus courtes ; de seconde en seconde les lames grossissantes mugissaient en écumant sur quelque nouveau récif à fleur d'eau, qui apparaissait dans le creux des vagues acharnées contre la goélette. Tous les hommes étaient aux poulies ; personne, je vous jure, ne flânait parmi ces braves que j'aurais voulu à tout prix tirer de peine. Mais l'horrible scène excitait au contraire chez mon oncle une admiration de connaisseur. Quand, n'y pouvant plus tenir, je redescendis la colline, il resta couché sur le ventre, au sommet, les deux mains en avant, s'accrochant à la bruyère ; on eût dit qu'il rajeunissait d'esprit et de corps.

En rentrant au logis, le cœur gros, je trouvai ma cousine, les manches retroussées jusqu'au coude, occupée tranquillement à faire du pain. En silence je pris sur le dressoir un gâteau d'avoine et me mis à manger.

– Tu as l'air las ? me dit-elle.

– Oui, fis-je, en me levant, je suis las d'attendre et las de ce pays. Allons, tu me connais assez pour savoir que je ne te donnerais pas un conseil aussi grave sans de bonnes raisons. Eh bien ! je te le dis ; il vaut mieux que tu vives n'importe où que de rester ici.

– Et moi, je te répons que je serai toujours là où se trouve mon devoir.

– On a des devoirs envers soi-même, Mary.

– As-tu vu cela dans la Bible ? répliqua-t-elle en pétrissant sa pâte avec énergie.

– Mary, repris-je solennellement, ne te moque pas de moi. Si nous pouvons emmener ton père, cela vaudra mieux, mais avec ou sans lui, je veux t'emporter hors d'ici ; pour l'amour de toi et de moi-même, pour le bien de mon oncle aussi, c'est

nécessaire... Il faut nous en aller loin. J'étais venu avec d'autres pensées... comme on revient au foyer, mais tout est changé à présent et je n'ai plus qu'une volonté, m'envoler, c'est le mot, m'envoler comme un oiseau hors de la portée des pièges de l'oiseleur, quitter ce lieu maudit.

Elle avait achevé sa besogne et s'essuyait les bras.

– Crois-tu donc, dit-elle lentement, que je n'ai point d'yeux ni d'oreilles ? Crois-tu que j'aie pu vivre avec lui jour par jour, sans découvrir ce que tu as découvert dès la première heure ? Non, je sens que quelque chose de mal s'est passé. Quoi ? je ne le sais pas et je n'ai nulle envie de le savoir. L'indiscrétion n'a jamais rien produit de bon. Mais, Charlie, ne me demande pas de quitter mon père. Tant qu'il y aura un souffle de vie dans son corps, je serai auprès de lui, et il ne nous restera pas bien longtemps... de cela je suis sûre, va ! Son front porte une marque qui ne trompe pas... et peut-être... peut-être, est-ce pour le mieux !

Un silence s'ensuivit. Je ne savais que dire. Quand je relevai la tête, je la vis debout devant

moi.

– Charlie, reprit-elle avec émotion, ce qui est le devoir pour moi ne l’est peut-être pas pour toi. Un péché pèse sur cette maison et un grand chagrin. Charge ton sac sur ton dos, va-t-en vers de meilleurs pays et de meilleures gens ; mais si l’envie te prend jamais de revenir, fût-ce dans vingt ans, tu me trouveras à t’attendre.

– Mary, répliquai-je, Mary, je t’ai demandé d’être ma femme, et ce que tu as répondu vaut un oui. Nous sommes tout de bon l’un à l’autre. Où tu seras, je serai aussi ; vrai, comme je dois paraître un jour devant Dieu.

Un grand vent se déchaîna soudain, puis parut se calmer et frémir autour de la maison d’Aros. C’était le prologue de la tempête ; les ténèbres anticipées du soir s’étaient répandues dans la chambre.

– Que Dieu ait pitié de tous les malheureux qui sont en mer, murmura Mary. Nous ne verrons plus mon père avant demain matin !

Alors elle me raconta, tandis qu’au coin du feu

nous écoutions la rafale, comment ce changement était survenu chez mon oncle. Tout l'hiver précédent il s'était montré sombre et fantasque. Chaque fois, disait Mary, que dansaient les *merry men*, il restait dehors des heures, que ce fût la nuit ou le jour, à surveiller le tumulte de la mer, en guettant une voile à l'horizon. Après le 10 février, quand le débris où il avait trouvé l'opulence avait échoué à Sandag, il montra d'abord une gaieté peu naturelle qui devint ensuite une excitation de plus en plus sombre. Il négligeait sa besogne et tenait Rorie à ne rien faire. Tous les deux causaient souvent tout bas, d'un air mystérieux comme s'ils avaient un secret, et lorsque Mary interrogeait l'un ou l'autre, ses questions étaient écartées avec une angoisse évidente. Depuis que Rorie avait fait remarquer pour la première fois ce poisson qui rôdait autour de l'embarcadère, son père n'avait mis le pied qu'une fois sur la terre principale du Ross. Cette fois-là, c'était à l'époque des grandes marées, il avait pu passer à pied sec, lorsque le flot était bas ; mais, s'étant attardé de l'autre côté, il s'était trouvé séparé d'Aros par le retour des

eaux. Avec un cri d'angoisse, il s'élança à travers le détroit et arriva chez lui terrifié, en proie à une fièvre violente. La crainte de la mer, une pensée constante qui le hantait, perça dès lors dans tous ses discours, dans toutes ses prières, et dans ses yeux mêmes, quand il se taisait. Tel fut le récit de ma cousine.

Rorie vint seul souper avec nous ; mais, un peu plus tard, Gordon Darnaway parut, une bouteille sous le bras, mit du pain dans sa poche et retourna vite à son observatoire, suivi cette fois du vieux serviteur. J'appris que la goélette lâchait pied de plus en plus, malgré le courage et l'habileté des hommes qui la montaient. Cette nouvelle remplit pour ainsi dire mon esprit de ténèbres.

Après le coucher du soleil, le coup de vent se manifesta avec une fureur dont je n'ai jamais vu d'exemple, en été surtout. Mary et moi nous étions assis silencieux, la maison craquant au-dessus de nos têtes, le feu, où tombaient sans cesse des gouttes de pluie, sifflant et crachant entre nous. Nos pensées étaient loin ; tantôt avec

les pauvres diables qui montaient la goélette, tantôt avec mon malheureux oncle, sans abri sur le promontoire. De temps à autre, on eût dit que des projectiles donnaient l'assaut au pignon ; le feu jetait une flamme plus vive, et chacun de nous sentait son cœur bondir dans sa poitrine. Il semblait parfois que la tempête secouât les quatre coins du toit, avec des mugissements de Léviathan furieux. Puis des tourbillons d'air froid pénétraient dans la chambre, puis encore le vent recommençait un concert mélancolique, appelant dans la cheminée, pleurant avec une douceur de flûte tout autour du logis.

Il était huit heures environ quand Rorie vint me chercher. Mon oncle, paraît-il, avait effrayé même ce fidèle camarade, et Rorie, inquiet de son extravagance, me priait de venir partager sa veille.

Je me hâtai de le suivre, d'autant plus que l'horreur particulière et la tension électrique de cette nuit me rendaient nerveux et disposé à agir. Je dis à Mary de ne rien craindre, que j'allais protéger son père, et, m'enveloppant chaudement

d'un *plaid*, je suivis Rorie.

La nuit était noire comme au mois de janvier ; des intervalles de crépuscule alternaient avec l'obscurité profonde : impossible de s'expliquer la cause de ces changements. Le vent vous ôtait la respiration ; le ciel ressemblait à une grande voile où grondent des bruits sinistres, et quand, momentanément, le calme se rétablissait sur Aros, on entendait plus loin les plaintes de la rafale. Sur toutes les basses terres du Ross, le vent soufflait aussi violemment qu'en pleine mer ; Dieu seul sait quel tumulte il devait y avoir autour de la tête du Ben-Kyaw ! La pluie nous cinglait le visage ; le ressac battait la grève et les écueils avec un fracas incessant de tonnerre, plus haut sur un point, plus bas sur un autre, comme une musique d'orchestre ; mais cette masse de son ininterrompue n'avait presque pas de variations. Par-dessus ce vacarme affreux, j'entendais cependant les voix changeantes du Roost et les clameurs intermittentes des *merry men*. À cette heure la raison du nom qu'on leur donnait me fut expliquée, car le bruit qu'ils faisaient était presque joyeux ou tout au moins

d'une jovialité sinistre, et en outre ce bruit semblait humain ; de même que des ivrognes, qui ont bu jusqu'à perdre la raison, braillent de concert dans leur sauvage démence, de même à mes yeux les vagues monstrueuses hurlaient autour d'Aros dans la nuit.

Bras dessus, bras dessous, et en luttant contre le vent qui nous faisait chanceler, nous avançons, Rorie et moi, avec effort. Plus d'une fois nous tombâmes ensemble sur le granit glissant. Meurtris, trempés, battus et hors d'haleine, nous mîmes près d'une demi-heure pour aller de la maison au monticule qui domine le Roost ; c'était, je l'ai dit, l'observatoire favori de mon oncle. À l'endroit où la falaise est la plus haute et la plus escarpée, une sorte de parapet naturel en terre peut abriter contre les vents ordinaires celui qui, assis à cette place, regarde à ses pieds le combat des vagues. Par une nuit semblable, naturellement, il ne voit que ténèbres agitées avec un fracas d'explosion ; l'écume s'élève et s'évanouit en un clin d'œil. Jamais encore les « gais compagnons » ne m'avaient semblé aussi excités. La fureur de leurs gambades

ne se peut décrire. Très haut, bien au-dessus de nos têtes, à nous qui étions sur la falaise, jaillissaient leurs colonnes d'argent, brillantes dans l'obscurité et qui, à l'instant même, s'évanouissaient comme des fantômes. Tantôt tous les trois ensemble paraissaient et disparaissaient ainsi, tantôt le vent les prenait, et l'écume, alors, retombait sur nous. Cet étrange spectacle était plutôt étourdissant que grandiose ; la pensée s'abîmait dans ce tapage, une sorte de folie s'emparait de votre cerveau vide ; je me trouvai, tout à coup, suivant la danse des *merry men*, comme si un instrument quelconque l'eût réglée sur une mesure de gigue.

Mon oncle m'apparut d'abord à quelques mètres de distance dans une de ces lueurs crépusculaires, fugitives et livides, qui traversaient les ténèbres par intervalles. Il était debout, derrière le parapet, une bouteille aux lèvres. Comme il la posait à terre, il nous vit et indiqua qu'il nous reconnaissait, en agitant un bras au-dessus de sa tête.

– A-t-il donc bu ? criai-je à l'oreille de Rorie.

– Il boit toujours quand le vent souffle, répondit Rorie sur le même ton.

C’était tout ce que je pouvais faire que de l’entendre.

– Était-il déjà ainsi en février ? repris-je.

La réponse affirmative de Rorie me combla de joie, le meurtre n’avait donc pas été commis par calcul et de sang-froid ; c’était un acte de folie qu’on ne pouvait pas plus condamner qu’excuser ; mon oncle était un fou dangereux, mais il n’était ni vil ni cruel comme je l’avais craint. Et cependant, quel cadre que celui-là pour une débauche ! J’ai toujours pensé que l’ivrognerie était un vice sauvage et presque effrayant, démoniaque plutôt qu’humain ; mais s’enivrer dans ces nuits épaisses, au bord de cette falaise qui surplombait l’abîme des eaux, le pied au bord du précipice, l’oreille tendue à des bruits de naufrage, n’était-ce pas chose incroyable de la part d’un homme qui croyait si fermement à la damnation et qui était superstitieux jusqu’au fond de l’âme ?

Quand nous atteignîmes son abri, je vis dans

l'ombre ses yeux étinceler d'une lueur féroce.

– Eh ! Charlie ! eh ! mon garçon, c'est beau, n'est-ce pas ? s'écria-t-il. Regarde-les, continuait-il en m'attirant au bord du gouffre d'où s'élevaient ces clameurs effrénées et ces nuages d'écume ; regarde-les danser ; sont-ils méchants !

Il prononça ce mot de méchant avec complaisance.

– Ils appellent la goélette, reprit-il de sa voix grêle et frémissante, très distincte, grâce à la protection du parapet ; et aussi voyez comme elle approche, toujours plus près, et plus près, oui, toujours plus près ; et ils savent, et tout le monde sait qu'ils l'auront tout à l'heure. Charlie, mon garçon, ils sont tous soûls sur la goélette, là-bas, tous étourdis par la boisson. Ils étaient tous soûls, les hommes du *Christ-Anna* ; personne n'aurait le courage de se faire noyer en mer sans l'eau-de-vie. Que sais-tu du contraire ? reprit-il avec une soudaine explosion de fureur. Je te dis que cela ne pourrait pas être autrement. Ils n'oseraient pas se noyer sans elle. Tiens, – et il me tendit sa bouteille, – bois un coup.

J'allais refuser, mais Rorie me toucha comme pour m'avertir de céder. Je pris la bouteille, et non seulement je bus largement, mais je réussis à en verser davantage encore par terre. C'était du feu, je faillis m'étrangler en l'avalant ; mon oncle, la tête renversée, les yeux avides, tarit le reste d'un trait, puis, poussant un éclat de rire affreux, il lança la bouteille parmi les *merry men* qui eurent l'air de s'élancer avec des acclamations pour la recevoir :

– Tenez, les gars ! voilà votre part ; vous vous en porterez mieux.

Et soudain, dans la nuit noire, à deux cents mètres tout au plus devant nous, le vent faisant silence, nous entendîmes la note claire d'une voix humaine ; puis la tourmente reprit ; mais nous savions que le capitaine avait jeté son dernier commandement.

Il nous sembla que des siècles s'écoulaient avant que la goélette n'apparût, l'espace d'une seconde, ressortant sur une tour d'écume étincelante. Je vois encore sa grande voile flotter lâche, tandis qu'un mât tombait lourdement en

travers du pont ; je vois la silhouette noire de la coque ; je m'imagine encore que je distingue la figure étendue d'un homme au gouvernail ; tout cela cependant s'était passé avec la rapidité de l'éclair, la vague soulevée qui nous l'avait fait entrevoir l'engloutissant au même instant pour jamais. Les cris mêlés d'un grand nombre de voix s'élevèrent à cette heure suprême pour être aussitôt étouffés par le rugissement des *merry men*. La tragédie était jouée. Le solide bâtiment, avec tout ce qu'il portait, tant d'existences précieuses à d'autres peut-être, chères dans tous les cas à elles-mêmes, s'était évanoui comme un rêve, et les eaux insensées du Roost persistaient à danser leur danse sauvage.

Combien de temps restâmes-nous tous les trois immobiles et sans parole, accroupis au bord de la falaise ? Je ne puis le dire ; longtemps, sans doute. Enfin, un à un, machinalement, nous nous traînâmes de nouveau jusqu'à notre abri. Tandis que je gisais contre le parapet dans un état misérable, l'esprit presque égaré, j'entendais mon oncle grommeler et gémir. Tantôt il se répétait avec l'insistance de la folie : « Quelle bataille

pour eux, quelle bataille, les pauvres gars ! » Puis il se plaignait que le bateau eût sombré parmi les *merry men*, au lieu de venir échouer au rivage : « Du bien perdu, répétait-il, du bien perdu ! » Et, au milieu de ses divagations, le nom de *Christ-Anna* revenait, prononcé avec terreur.

La tempête s'apaisait rapidement ; en une demi-heure le vent se réduisit en brise, et ce changement fut accompagné ou causé par une pluie lourde et glacée. Je devais m'être endormi alors ; quand je revins à moi, trempé, les membres raidis et courbatus, le jour commençait à poindre, gris et humide, le vent soufflait par faibles bouffées, la marée était descendue, et seule l'écume, qui continuait à battre tout autour les côtes d'Aros, portait témoignage des fureurs de la nuit.

V

Rorie s'en alla chercher à la maison du feu et un déjeuner ; mais mon oncle était résolu à parcourir le rivage, et je trouvai de mon devoir de l'accompagner. Maintenant il semblait tranquille, très faible d'esprit et de corps. Ce fut avec la curiosité impatiente d'un enfant qu'il poursuivit son exploration : grimpant aux rochers, interrogeant la retraite des vagues, s'emparant, au péril de sa vie, d'une planche brisée, d'un bout de cordage, comme s'il se fût agi d'un trésor. C'était pitié de le voir, tout chancelant, s'exposer à de périlleuses glissades ; mon bras s'étendait, prêt à le protéger ; je le retenais par ses vêtements, je l'aidais à sauver ses pitoyables épaves ; une bonne, accompagnant un enfant, n'aurait pas eu un autre rôle que le mien. Cependant, quelque brisé qu'il fût par l'espèce de réaction qui suit un accès de démence, les passions qui couvaient chez lui étaient celles d'un homme robuste. Sa terreur de la mer, un instant maîtrisée, persistait

quand même ; la mer eût été un lac de feu, qu'il n'eût pas redouté davantage son contact ; une fois, ayant enfoncé jusqu'à mi-jambe dans une flaque d'eau, il poussa un cri qui ressemblait au cri de la mort. Après cela, il s'arrêta haletant ; mais son désir de recueillir du butin fut le plus fort, et de nouveau il se mit à ramasser avec ardeur quelques morceaux de bois en dérive, bons tout au plus à mettre dans le feu. Il maugréait :

– Aros est un mauvais pays pour les naufrages. Depuis tant d'années que je suis ici, cela ne fait que le second.

– Mon oncle, lui dis-je, profitant de ce que nous étions sur un banc de sable découvert où rien ne venait solliciter son attention, je vous ai vu hier comme je n'aurais cru vous voir jamais...

– Parce que j'avais bu ?... C'est un défaut contre lequel je ne peux rien. Il n'y a pas d'homme plus sobre que moi à l'ordinaire ; mais, quand j'entends souffler le vent, il faut que je boive.

– Vous si religieux, m'écriai-je, commettre ce péché !

– Si ce n’était pas un péché, je n’y tiendrais peut-être pas autant. Vois-tu, mon garçon, c’est comme une bravade. Je me fais l’effet d’un diable... d’un diable de la mer... Je suis avec la mer, je ris, et je crie, et je danse dans la tempête ni plus ni moins qu’un de ses *merry men*.

J’essayai de le toucher au défaut de la cuirasse ; me tournant, je lui montrai cette ligne sur le sable que, malgré leur nombre et leur fureur, les vagues ne franchissent jamais.

– La mer, lui dis-je, doit aller jusque-là et non pas plus loin. Dieu l’a décidé, lui qui est son maître et plus puissant qu’elle.

– Sans doute, répondit-il, à la fin le Seigneur triomphera ; mais en ce monde les hommes le bravent impunément en face. Je ne dis pas qu’ils aient raison, mais c’est l’orgueil et le plaisir de la vie.

Je n’en dis pas davantage, car nous commençons alors à traverser la langue de terre qui s’étendait entre nous et Sandag, et j’avais résolu de retenir mon dernier appel à ce qu’il pouvait avoir encore de conscience jusqu’à ce

que nous fussions sur le lieu de son crime. Deux ou trois minutes après, nous arrivions en vue des débris du naufrage de l'année précédente. La tempête les avait rudement secoués ; l'avant et l'arrière gisaient maintenant, tout à fait séparés en deux morceaux, sur la grève. Quand nous atteignîmes la tombe, je découvris ma tête, et, regardant Gordon Darnaway en face, je lui adressai ce discours :

– La Providence de Dieu avait permis qu'un homme échappât à de mortels périls : il était pauvre, il était nu, il était étranger, il avait tous les droits à votre compassion ; peut-être était-ce le meilleur des hommes, secourable et généreux ; il se peut aussi que ce fût un malheureux chargé d'iniquités, pour lequel la mort a été le commencement de l'enfer. Je vous demande à la face du ciel : « Qu'avez-vous fait de cet homme pour lequel le Christ est mort ? »

Il tressaillit à ces derniers mots, mais sans répondre, et son visage n'exprima pas d'autres sentiments qu'une vague inquiétude.

– Vous êtes le frère de mon père, continuai-je ;

vous m'avez appris à considérer votre maison comme la maison paternelle, aussi n'ai-je aucune intention de vous offenser en vous disant : Dieu permet que le mal nous conduise au bien ; nous péchons avec son consentement ; et, pour qui n'est pas une brute, le péché peut devenir le commencement de la sagesse. Dieu vous a averti par ce crime, il vous avertit encore par cette tombe sanglante que voici ; mais, si vous vous refusez au repentir, qu'arrivera-t-il, sinon quelque jugement funeste ?

Tandis que je parlais, les yeux de mon oncle se détournèrent des miens ; un changement, que je ne puis décrire, passa sur ses traits ; d'une main tremblante il désigna quelque chose au loin, par-dessus mon épaule, et, une fois de plus, le mot si souvent répété tomba de ses lèvres : « *Le Christ-Anna !* »

Je regardai dans la direction que son doigt indiquait ; et, si je ne fus pas épouvanté de la même façon que lui, n'ayant pas, Dieu merci, de raison pour cela, j'éprouvai pourtant une surprise profonde. La forme d'un homme se tenait debout,

montée sur les débris du navire naufragé, nous tournant le dos. Il avait l'air d'interroger l'horizon en abritant ses yeux de sa main, et sa haute taille se découpait presque gigantesque, mise en relief par le ciel et la mer. J'ai dit cent fois que je n'étais pas superstitieux ; mais en ce moment, bourrelé comme je l'étais par des idées de péché et de mort, l'apparence inexplicquée d'un étranger dans cette île solitaire produisit sur mes nerfs une violente impression. Il semblait à peine possible qu'aucun être humain eût abordé vivant par une mer telle que celle qui avait fait rage la nuit précédente ; l'unique vaisseau que l'on put découvrir, à des milles de distance, s'était perdu parmi les *merry men* ; je me sentis assailli de doutes intolérables, et, pour en finir, je hélai l'inconnu comme un navire.

Il se tourna vers moi et parut déconcerté ; cela me rendit aussitôt du courage. Je multipliai les signaux, et alors, sautant sur le sable, il commença d'avancer lentement, avec hésitation. De nouveau, je l'encourageai du geste. Probablement cet abandonné n'avait pas entendu vanter l'hospitalité de notre île ; et de fait, à cette

époque, les Écossais du rivage, un peu plus au nord que nous, avaient une triste réputation.

– Tiens ! m’écraiai-je, cet homme est noir.

Au moment même, d’une voix que l’émotion rendait méconnaissable, mon oncle entremêla les jurons et les prières. Il était tombé sur ses deux genoux, la face décomposée. À chaque pas que faisait vers lui l’abandonné, la volubilité de son débit et la ferveur de son langage redoublaient. J’appelle cela prier, faute d’un autre mot ; mais jamais, assurément, des propos aussi incongrus n’avaient été adressées au Créateur. Je courus à ce malheureux, je le saisis par les épaules, je le remis debout.

– Silence ! lui dis-je, respectez du moins en paroles le Dieu que vous avez offensé en actions. Ici, sur le lieu même de vos crimes, il vous envoie le moyen de réparer ; profitez-en, accueillez comme un frère ce misérable qui se recommande à votre compassion.

Là-dessus je m’efforçai de l’entraîner jusqu’au nègre ; mais, me terrassant avec une force extraordinaire, il laissa entre mes mains une

partie de sa veste et s'enfuit ; je le vis escalader comme un chamois la colline d'Aros aussitôt que je fus parvenu à me relever tout meurtri. Le nègre s'était arrêté, stupéfait, à mi-chemin entre moi et les ruines du naufrage, et déjà mon oncle était loin, dans la direction opposée, bondissant de roc en roc. Partagé entre deux devoirs, je me décidai, – que Dieu me pardonne si j'eus tort ! – en faveur du pauvre étranger abandonné sur les sables. Celui-là n'était pas responsable de son infortune, et cette infortune était de nature à se laisser soulager ; que faire, au contraire, pour un lunatique incurable tel que mon oncle ? Je m'avançai donc vers le noir, qui attendait son sort, les bras croisés. Quand je fus près, il me parla dans une langue dont je ne compris pas un mot. Vainement j'essayai de lui faire entendre mes bonnes intentions, tant en anglais qu'en gaélique, il fallait évidemment nous en tenir au langage des signes. Je lui enjoignis donc ainsi de me suivre, ce qu'il fit avec la majesté tranquille d'un roi déchu ; son visage était tout le temps resté impassible, – aucun passage de l'anxiété à la joie. Si cet homme était un esclave, il avait dû

tomber à cette condition de quelque haut rang dans son pays ; je ne pus m'empêcher d'admirer sa contenance.

En passant devant la tombe, je levai les yeux et les mains au ciel en témoignage de respect ; lui, répondit en s'inclinant, les mains étendues ; je supposai que c'était ainsi que, dans le pays dont il venait, on honorait les morts. En même temps il montrait mon oncle, que nous apercevions, perché sur un monticule, et se touchait le front du doigt.

Nous prîmes le chemin le moins court en longeant le rivage, car je craignais d'exciter le malheureux fou si nous traversions l'île sous ses yeux ; tout en marchant, je préparais une petite scène qui allait me permettre d'éclaircir ce mystère. M'arrêtant sur un rocher, je me mis à imiter devant mon compagnon les mouvements de l'homme que j'avais vu, la veille, prendre des mesures avec son compas à Sandag. Il comprit tout de suite, entra dans le jeu et me montra où se trouvait le bateau en indiquant sur mer la situation de la goélette, puis la chaîne de rochers,

avec ces mots *Espirito Santo*, bizarrement prononcés, mais néanmoins très intelligibles. Je ne me trompais donc pas dans mes conjectures. Les prétendues recherches historiques recouvraient une chasse au trésor ; l'aventurier qui s'était joué du docteur Robertson était le même qui avait visité Grisapol au printemps et qui maintenant, avec beaucoup d'autres, gisait mort sous les eaux perfides du Roost ; la cupidité avait amené là plus d'une victime dont les os seraient secoués par les vagues en courroux durant l'éternité.

Le nègre continuait cependant son expressive imitation de la scène, tantôt regardant le ciel, comme s'il eût épié l'approche d'une tempête, tantôt dans un rôle de matelot, conviant les autres à se rembarquer, tantôt penché sur les rames d'un air de précipitation, mais toujours avec la même solennité, de sorte que je ne fus jamais tenté même de sourire. À la fin il me fit comprendre par une pantomime, plus éloquente que tout le reste, comment, s'étant par malheur éloigné des autres pour examiner le navire échoué, il avait été abandonné par ses camarades qui, uniquement

soucieux de leur propre sûreté, l'avaient oublié sur cette côte déserte. Puis, croisant ses bras de nouveau, il baissa la tête comme un homme qui accepte sa destinée.

La présence de cet être mystérieux m'étant expliquée, je tâchai de lui faire comprendre que le bateau et tous ceux qu'il portait s'étaient perdus. Il ne montra ni surprise ni chagrin et, levant deux mains ouvertes, sembla recommander à Dieu ses amis ou ses maîtres défunts ; à mesure que j'observais cet homme, mon respect pour sa dignité calme augmentait et, quand nous atteignîmes la maison d'Aros, je lui avais pardonné sa couleur. À Mary je racontai tout ce qui s'était passé, sans rien supprimer, quoique mon cœur défailût, je l'avoue, mais j'avais tort de mettre en doute chez elle le sentiment de la justice.

– Tu as bien fait, me dit-elle. Que la volonté de Dieu s'accomplisse.

Et elle nous servit à manger. Aussitôt que j'eus calmé ma faim, je recommandai à Rorie d'avoir l'œil sur le nègre, et j'allai à la recherche

de mon oncle.

Il m'apparut assis, à la même place et dans la même attitude, sur le monticule le plus élevé. De ce point, comme je l'ai dit, presque tout Aros se déployait à ses pieds comme une carte, et il était clair qu'il interrogeait du regard les différentes directions, car, à peine m'eut-il vu, qu'il bondit sur ses pieds. Je l'appelai comme de coutume pour l'avertir de venir dîner, mais il ne répondit d'aucune manière ; je me rapprochai un peu, essayant d'entrer en pourparlers, toujours sans résultat ; quand il me vit faire vers lui un mouvement de plus, ses folles craintes le reprirent et, avec une vélocité incroyable, il se mit à fuir le long du sommet rocheux de la colline. Une heure auparavant il paraissait las, mais la fièvre de la démence lui prêtait des forces surhumaines, et il me fallut renoncer à le poursuivre, d'autant plus que je craignais en m'acharnant d'augmenter ses terreurs. Je revins, fort triste, faire mon rapport à Mary. Elle m'écouta sans rien témoigner de ses impressions et me supplia d'aller prendre un peu de repos ; je ne résistai pas, car j'étais rompu de fatigue ; je

dormis longtemps, profondément ; à l'âge que j'avais alors, rien n'empêche un homme d'avoir appétit et sommeil. Lorsque je m'éveillai, l'après-midi était avancée déjà ; je descendis à la cuisine ; ma cousine, Rorie et le noir étranger y étaient assis autour du feu, en silence ; il me parut que Mary avait dû beaucoup pleurer. Hélas ! ses larmes n'étaient que trop motivées.

Tour à tour, elle et Rorie avaient été à la recherche du fou ; chacun d'eux l'avait trouvé perché sur la même cime, prêt à s'échapper. Quant à le joindre, autant, disait Rorie, essayer de rattraper le vent ; il s'était dérobé comme un lièvre se dérobe aux chiens. Rorie, forcé d'y renoncer, l'avait vu, une dernière fois, assis comme auparavant sur la crête d'Aros. Dans l'excitation la plus violente de cette chasse, le pauvre insensé n'avait pas articulé un son. Il fuyait, aussi rapide qu'une bête fauve, et ce silence avait terrifié celui qui le poursuivait. Il y avait quelque chose de déchirant dans une pareille situation ; comment s'emparer du fou, comment le nourrir jusque-là, que faire de lui lorsqu'il serait capturé ? Telles étaient les trois

difficultés que nous avions à résoudre.

– La vue du nègre, fis-je observer, a déterminé son accès ; peut-être la présence seule de cet homme retient-elle mon oncle loin de sa maison. Nous avons fait notre devoir en lui accordant un jour d'hospitalité ; maintenant je propose que Rorie le reconduise en bateau à Grisapol.

Mary fut de mon avis, et, sans perdre une minute, nous appelâmes notre hôte pour le reconduire tous ensemble jusqu'à l'embarcadère ; mais la volonté de Dieu s'était déclarée contre Gordon Darnaway ; une chose insolite était arrivée pour la première fois ; pendant la tempête les amarres avaient dû se rompre, et le bateau détérioré gisait dans quatre pieds d'eau. Pour le remettre à flot, il fallait bien trois jours d'ouvrage au moins. Cependant ma volonté ne se laissa pas vaincre par cet obstacle ; choisissant l'endroit où le bras de mer était le plus étroit, je nageai jusqu'à la rive opposée, puis j'indiquai au nègre de me suivre. Avec le calme et la netteté qu'il apportait toujours dans sa mimique, il répondit qu'il ne savait pas nager. Ma dernière espérance

se trouvait vaine, il n'y avait qu'à retourner au logis où notre hôte incommode nous suivit sans le moindre embarras.

Tout ce que nous pûmes faire fut de tenter une fois de plus de communiquer avec Gordon Darnaway ; il s'échappa encore, mais nous laissâmes derrière lui un manteau et un panier de provisions ; d'ailleurs il ne pleuvait plus, la nuit promettait d'être chaude ; nous pouvions sans trop d'alarmes attendre le lendemain. Après..., j'avais mon plan de campagne : placer le noir du côté de Sandag, Rorie à l'ouest et moi à l'est pour former de notre mieux un cordon qui lui barrerait le passage ; vu la configuration de l'île, on pourrait ainsi réussir à le repousser vers les basses terres, le long d'Aros-Bay, et là, malgré sa force décuplée, il serait facile d'avoir enfin raison de lui. Je comptais beaucoup sur la peur qu'il avait du nègre ; s'il fuyait, ce ne serait pas dans tous les cas du côté de cet inconnu qu'il prenait pour le diable.

Je passai une partie de la nuit à former ce projet ; après quoi, je m'endormis pour rêver de

naufrages, d'hommes noirs, d'aventures sous-marines et me réveillai en sursaut au milieu de ce cauchemar. J'étais si nerveux, si enfiévré qu'il me parut impossible de rester au lit, je descendis donc l'escalier et, traversant la cuisine où dormaient ensemble Rorie et le nègre, j'allai prendre l'air devant la maison. La nuit était merveilleusement claire, avec un nuage suspendu, çà et là, dernier vestige de la tempête ; la marée, presque en son plein, faisait rugir les *merry men* dans la tranquillité de la nuit. Jamais je n'avais entendu leur chant avec cette émotion, même au plus fort des tempêtes : – Ainsi, pensais-je, même quand les vents s'apaisent, quand tout dort dans la nature du sommeil de l'été, quand la douce clarté des étoiles pleut sur la terre et sur les flots, ces insatiables continuent à pousser leurs cris de carnage ! – Vraiment ils me semblaient représenter le mal ici-bas, le côté tragique de la vie. Et leurs vociférations n'étaient pas seules à troubler le silence ; une note humaine les accompagnait, tantôt aiguë, tantôt noyée dans leur tapage, et je reconnaissais cette voix, c'était celle de Gordon Darnaway. La

crainte des jugements de Dieu me saisit et je rentrai dans la maison comme dans un lieu d'asile.

Quand je me réveillai pour la seconde fois, il était tard ; je sautai dans mes habits et courus à la cuisine ; Rorie et le nègre l'avaient quittée depuis longtemps. Dans quel dessein ? Je tremblai, sans savoir au juste pourquoi. Certes on pouvait compter sur le bon cœur de Rorie, mais non pas sur son discernement. C'était sans doute afin de rendre à mon oncle quelque service qu'il était sorti ; mais pourquoi avait-il emmené l'homme, dans lequel les pires terreurs du pauvre fou se trouvaient incarnées ? Me méfiant de son zèle maladroit, j'allai m'assurer sur-le-champ de ce qu'il avait pu faire et, quoique j'aie bien souvent escaladé les côtes abruptes d'Aros, je ne crois pas avoir jamais marché comme je le fis ce matin-là. En tout, l'ascension ne prit pas douze minutes.

Le fou avait quitté son perchoir, après avoir ouvert notre panier et jeté sur l'herbe ce qu'il contenait, sans goûter à la nourriture. Du reste, aucune autre trace d'existence humaine, à perte

de vue. Le ciel était déjà rempli de clarté, la cime sourcilleuse du Ben-Kyaw s'enveloppait de rose ; mais, au-dessous de moi, l'aube seule régnait sur les rudes monticules de l'île et sur le miroir poli de la mer.

– Rorie ! m'écriai-je, Rorie !

Ma voix expira dans le silence, et rien ne me répondit.

Je continuai de courir, restant sur les plus hauts éperons et promenant incessamment mes regards à droite et à gauche, jusqu'à ce que j'eusse atteint le sommet du tertre qui domine Sandag. De là je découvrais le navire naufragé, la ceinture de sable, les vagues paresseuses, la longue chaîne des rochers, les aspérités et les ravins de l'île ; mais toujours rien d'humain.

Brusquement le soleil enveloppa tout Aros, les ombres et les couleurs prirent une existence ; presque aussitôt, au-dessous de moi, à l'ouest, des moutons se dispersèrent saisis de panique. Un cri éclata, je vis mon oncle passer comme l'éclair, je vis le noir lancé à ses trousses et, avant que je n'eusse compris, Rorie m'était apparu à son tour,

criant des ordres en gaélique, comme un berger met son chien à la poursuite du troupeau. Je me précipitai pour intervenir ; peut-être aurais-je mieux fait de rester où j'étais, car j'aurais pu ainsi couper le chemin au fou. À partir de ce moment il n'y avait plus devant lui que la tombe solitaire, le débris du naufrage et la mer de Sandag-Bay, peuplée de fantômes. Dieu sait cependant que je crus agir pour le mieux !

Mon oncle vit dans quelle direction la chasse le conduisait ; il redoubla de vitesse, poussant à droite, à gauche, avec des feintes d'animal traqué ; mais, quelque agilité que lui prêtât la fièvre qui brûlait dans ses veines, le nègre conservait l'avantage. De quelque côté qu'il se tournât, Gordon Darnaway était devancé, ramené vers le théâtre de son crime. Soudain, il se mit à crier tout haut, si haut que les échos du rivage en retentirent. Maintenant nous étions deux, Rorie et moi, à commander au nègre de s'arrêter ; mais tout fut inutile, car le dénouement était écrit. Le nègre courait toujours et toujours sa victime le fuyait en criant ; ils évitèrent la tombe, ils passèrent devant les débris du *Christ-Anna*, en

deux bonds ils eurent franchi les sables, et pourtant Gordon Darnaway ne s'arrêtait pas ; il s'élança dans l'écume bouillonnante, et le noir, que nous allions atteindre, ne lâcha pas la piste. Enfin, Rorie et moi, nous fîmes une halte désespérée, car la chose était maintenant hors de toute main humaine ; il ne restait plus qu'à contempler avec horreur l'exécution des décrets d'en haut. Jamais fin ne fut plus soudaine. Sur cette côte escarpée, ils perdirent pied du premier coup ; ni l'un ni l'autre ne savait nager. Le nègre s'éleva une fois avec un cri étranglé, mais le courant les emportait déjà tous les deux vers la mer, et s'ils revinrent jamais à la surface (Dieu seul peut le dire), ce fut dix minutes après, à l'extrême pointe d'Aros, où les oiseaux de mer planent en pêchant.

Un logement pour la nuit

Le mois de novembre de l'année 1456 touchait à sa fin. La neige tombait sur Paris avec une persistance rigoureuse ; de temps en temps un coup de vent furieux la faisait voltiger en tourbillons ; la rafale passée, elle recommençait à descendre lentement en flocons interminables dans l'air noir et silencieux de la nuit. Les pauvres gens qui, le nez en l'air et les sourcils humides, la regardaient venir avaient peine à comprendre d'où une telle masse pouvait tomber. Maître François Villon avait, cette après-midi-là, à la fenêtre d'une taverne, proposé un problème. Était-ce le païen Jupiter plumant ses oies sur l'Olympe ? Ou étaient-ce les saints anges en train de muer ? Il n'était qu'un pauvre maître-ès-arts, avait-il ajouté, et comme la question touchait quelque peu à la divinité, il n'osait s'aventurer à conclure. Un simple, vieux prêtre qui se trouvait parmi la compagnie, paya une bouteille de vin au jeune coquin en honneur de la plaisanterie et des grimaces qui l'avaient accompagnée ; il jura sur

sa barbe blanche qu'il avait été lui-même un chien aussi irrévérent que Villon quand il était de son âge. L'air était vif et piquant quoiqu'il ne gelât pas très fort, et les flocons tombaient larges, humides, adhérents. Toute la ville était comme recouverte d'un drap blanc. Une armée en marche eût pu la traverser d'un bout à l'autre, sans qu'un bruit de pas donnât l'éveil.

S'il se trouvait au ciel quelques oiseaux retardataires, l'île devait leur sembler un linceul immense, et les ponts, sur le fond noir de la rivière, de minces barres blanches. Tout en haut au-dessus de la tête, la neige s'amoncelait parmi les réseaux des tours de la cathédrale. Plus d'une niche était pleine, plus d'une statue était coiffée d'un chapeau blanc, qu'elle portât une tête de saint ou de grotesque. Les gargouilles étaient transformées en d'énormes faux nez, s'affaissant vers la pointe. Quand le vent cessait de souffler, on entendait tout autour de l'église un son lourd d'eau dégoutante. Le cimetière Saint-Jean avait bien pris sa part de la neige, toutes les tombes en étaient recouvertes d'une couche épaisse. Les hauts toits des maisons aux alentours s'élevaient

majestueux dans leurs vêtements blancs. Les bons bourgeois étaient couchés depuis longtemps, en bonnet de nuit, comme leurs domiciles ; on ne voyait aucune lumière dans tout le voisinage, que celle venant d'une lampe suspendue dans le chœur de l'église, laquelle déplaçait les ombres au gré de ses oscillations. L'horloge marquait bien près de dix heures quand la patrouille, battant des mains, armée de hallebardes et d'une lanterne, passa par là ; elle ne vit rien de suspect aux alentours du cimetière Saint-Jean.

Cependant, adossée au mur du champ de repos se trouvait une petite maison encore éveillée ; pas éveillée pour un bon motif, dans ce quartier où tout ronflait. Elle ne se trahissait que par un jet de vapeur chaude sortant par le haut de la cheminée, quelques endroits faisant tache sur le toit, où la neige avait fondu ; devant la porte, où des traces de pas à moitié effacées étaient visibles. À l'intérieur, derrière les contrevents, maître François Villon le poète, avec quelques-uns des bandits qu'il fréquentait, prolongeait la veillée et on buvait à la ronde.

Une grande masse de charbons ardents envoyait de la cheminée voûtée une forte lueur vermeille, devant laquelle dom Nicolas, le moine de Picardie, la robe relevée, exposait au bien-être de la chaleur ses grosses jambes nues. Son ombre dilatée coupait la salle en deux, la lumière ne s'échappant que de chaque côté de sa large personne, et, en un petit filet, entre ses deux pieds écartés. Il avait le visage couvert d'un réseau de veines congestionnées ordinairement pourpre, mais pour le moment d'un violet pâle (car quoiqu'il eût le dos au feu le froid le pinçait par devant) ; il portait, fortement accusées, les traces meurtries et contusionnées d'un buveur avéré. Son capuchon, à moitié retombé, produisait une excroissance étrange sur son cou de taureau.

Donc il se chauffait, les jambes écartées, grommelant, coupant la salle en deux par l'ombre de sa forme puissante. À droite, Villon et Guy Tabary, pressés l'un contre l'autre, étaient penchés sur un bout de parchemin. Villon faisait une ballade qu'il allait appeler « La ballade du poisson rôti ». L'admiration de Tabary éclatait à chaque mot trouvé par son ami.

Le poète n'était qu'un lambeau d'homme, petit, brun et maigre ; il avait les joues creuses et la tête garnie de petites boucles de cheveux noirs. Il portait ses vingt-quatre ans avec une animation fiévreuse. La convoitise lui avait creusé des rides autour des yeux, de mauvais sourires lui avaient grimacé le contour de la bouche. Un curieux mélange de grossièreté et de cruauté luttait ensemble sur sa figure ; toute sa personne révélait éloquemment son caractère rusé, méchant et sensuel. Il agitait constamment devant lui, dans une pantomime expressive, ses mains aux doigts noueux, petites et préhensiles. Quant à Tabary, sa grande admiration, complaisante et imbécile, soufflait de son nez aplati et de ses lèvres baveuses ; il était devenu voleur tout aussi bien qu'il fût devenu le plus honnête des bourgeois par un coup du destin,

À gauche du moine, Montigny et Thevenin Pensete jouaient à un jeu de hasard. Il y avait dans le premier, comme un parfum d'homme bien né et de bonne éducation, qui sentait l'ange déchu ; une certaine souplesse d'allures, un reste de courtoisie annonçaient le gentilhomme ;

quelque chose de fin et d'obscur caractérisait son visage. Thevenin le pauvre diable était en veine ; il avait fait un bon coup dans la journée, au faubourg Saint-Jacques, et toute la nuit il avait gagné Montigny.

Un sourire plat illuminait sa figure ; sa tête chauve luisait, teintée de rose, couronnée d'une guirlande de boucles rouges ; son petit ventre proéminent tressaillait à petits coups silencieux pendant qu'il ramassait son gain.

« Quitte ou double ? » dit Thevenin.

Montigny consentit de la tête, d'un air farouche.

D'aucuns peuvent préférer dîner grandement, écrivit Villon, avec du pain et du fromage sur des plats d'argent.

Ou..., ou..., « aide-moi donc, Guy » !

Tabary ricana.

Ou persil sur un plat d'or, griffonna le poète.

Le vent devenait plus frais au dehors ; il chassait la neige devant lui et de temps en temps élevait la voix dans un sifflement victorieux, qui

faisait entendre des gémissements sépulcraux dans la cheminée. Villon, avançant les lèvres, imita ce son lugubre. Ces petits talents du poète étaient cordialement détestés par le moine.

« L'entendez-vous mugir dans le gibet, dit Villon. Ils sont tous là-haut en train de danser la danse infernale, sans plancher. Allez, dansez mes enfants, vous n'en aurez pas plus chaud. Ouf ! quelle rafale ! En voilà un qui vient de tomber ! Une nêfle de moins sur le néflier ! Dites donc, Nicolas, il fera froid ce soir sur la route de Saint-Denis ? »

Dom Nicolas cligna ses deux grands yeux et sembla vouloir avaler sa pomme d'Adam. Montfaucon, la grande et hideuse potence de Paris, était tout près de la route de Saint-Denis, et la plaisanterie touchait une plaie à vif. Quant à Tabary, l'idée des nêfles le fit rire immodérément ; il n'avait jamais rien entendu dit de cœur plus léger ; il se tint les côtes et se mit à croasser. Villon lui envoya une chiquenaude sur le nez qui changea sa joie en une attaque de toux.

« Oh ! finis tout ce bruit, dit Villon, et cherche

des rimes pour poisson.

– Quitte ou double, dit Montigny avec aigreur.

– De tout mon cœur, répondit Thevenin.

– Y a-t-il encore quelque chose dans la bouteille ? demanda le moine.

– Débouches-en une autre, dit Villon. Comment espères-tu jamais emplir ton grand tonneau de corps avec des choses si petites que des bouteilles ? Et comment peux-tu espérer aller au ciel ? T'es-tu jamais demandé de combien d'ange on pouvait disposer pour y monter un simple moine de Picardie ? Te crois-tu un autre Élie et qu'on t'enverra un chariot ?

– Hominibus impossibile », répliqua le moine en emplissant son verre.

Tabary était en extase.

Villon lui envoya une autre chiquenaude.

« Ris de mes blagues si tu veux, dit-il.

– Mais c'est très bien ce qu'il vient de dire », objecta Tabary.

Villon lui fit une grimace.

« Cherche des rimes pour poisson, dit-il. Qu'as-tu à faire de latin ? Tu serais bien content de n'en pas savoir quand, au grand jugement, le diable appellera Guido Tabary, clericus, le diable avec sa bosse et ses ongles rougis au feu. À propos de diable, ajouta-t-il à voix basse, regardez Montigny. »

Tous les trois examinèrent le joueur en dessous. Sa mauvaise chance n'avait pas l'air de lui sourire. Sa bouche était toute de côté, une de ses narines était presque fermée et l'autre tout enflée. Le chien noir était sur son dos, comme dit la nourrice dans sa métaphore terrifiante, et il respirait péniblement sous son fardeau sinistre.

« Il a l'air de vouloir lui envoyer un coup de couteau », murmura Tabary.

Le moine tressaillit, se retourna, et étendit ses mains ouvertes vers les charbons rouges. C'était le froid qui affectait ainsi Dom Nicolas, et non pas un excès de sensibilité morale.

« Voyons, dit Villon, et cette ballade ? Où en sommes-nous ? » Et battant la mesure de la main, il la lut tout haut à Tabary.

Ils furent interrompus à la quatrième rime par un mouvement vif et fatal des joueurs. La partie était finie et Thevenin ouvrait la bouche pour proclamer une autre victoire, quand Montigny sauta debout, souple comme une vipère et le frappa d'un coup de couteau au cœur. Il fut tué instantanément sans avoir le temps de pousser un cri. Un tremblement ou deux lui convulsèrent le corps, ses mains s'ouvrirent et se fermèrent, ses talons résonnèrent sur le plancher, ensuite sa tête retomba en arrière sur son épaule, les yeux grands ouverts et l'esprit de Thevenin Pensete retourna à son Créateur.

Les quatre hommes se regardaient avec effroi ; le mort, d'un coin de l'œil, fixait un point du plafond avec une expression singulière et horrible. Toute l'affaire s'était passée en un instant !

« Grand Dieu ! » dit Tabary, et il se mit à réciter des prières en latin.

Villon tout à coup éclata d'un rire hystérique. Il s'avança, fit à Thévenin un salut ridicule et se mit à rire plus fort. Alors il tomba comme une

masse sur un tabouret, et continua de rire amèrement, le corps secoué comme s'il allait éclater.

Montigny retrouva du calme le premier.

« Voyons ce qu'il a sur lui », remarqua-t-il, et il se mit à fouiller les poches du mort d'une main habile au métier ; il partagea l'argent en quatre parts égales et les posa sur la table. « Voilà pour vous », dit-il.

Le moine reçut ce qui lui revenait avec un profond soupir, et jeta un regard furtif sur Thevenin, qui commençait à s'affaïsser et pencher de côté sur la chaise.

« Nous voilà tous dedans, cria Villon, réprimant son accès de gaieté. C'est la corde pour nous tous ici présents, et même pour ceux qui n'y sont pas. » Il éleva la main avec un geste de répugnance, tira la langue et pencha la tête de côté, pour imiter l'apparence d'un pendu ; puis il empocha sa part du butin et se mit à battre des pieds en dansant comme pour activer la circulation de son sang. Tabary fut le dernier à prendre sa part ; il sauta sur l'argent et se retira à

l'autre bout de la salle. Montigny fixa Thevenin droit sur la chaise et retira sa dague, qui fut suivie d'un jet de sang.

« Vous ferez bien de quitter la place, mes camarades », dit-il en essuyant la lame sur le pourpoint de sa victime.

« C'est ce qu'il me semble, répondit Villon avec un étouffement. Le diable emporte sa tête de truie, s'écria-t-il ensuite avec rage. Elle me tient à la gorge comme une pituite. De quel droit un homme a-t-il des cheveux rouges quand il est mort ? » Et il retomba lourdement sur le tabouret, se couvrant la figure de ses mains.

Montigny et Dom Nicolas rirent très fort ; même Tabary, faiblement, se joignit à eux.

« Pleure, bébé, dit le moine.

– J'ai toujours dit que c'était une femme, ajouta Montigny avec un geste de mépris. Tiens-toi droit, veux-tu ? continua-t-il en secouant le cadavre. Éteins le feu, Nicolas ! »

Mais Nicolas employait mieux son temps. Il était tranquillement en train d'enlever sa bourse à

Villon, qui l'avait mise dans sa poche, pendant qu'agité et tremblant ce dernier était assis sur le tabouret où deux minutes auparavant il écrivait sa ballade. Tout en plaçant le petit sac en dedans de sa robe, sur sa poitrine, le moine, d'un clignement d'yeux promit de partager avec Montigny et Tabary, qui lui en avaient fait la demande d'un geste silencieux. On ne peut nier qu'en beaucoup d'occasions un tempérament artistique rend un homme peu propre à l'existence pratique.

Bientôt cependant Villon se secoua, sauta debout et se mit en devoir comme les autres d'éparpiller et d'éteindre le feu. Avec beaucoup de précautions Montigny ouvrit la porte et attentivement examina la rue. Le chemin était libre, il n'y avait aucune patrouille indiscreète en vue. Toutefois on jugea plus sage de ne pas partir ensemble : Villon lui-même ayant hâte de partir, et les autres ne demandant pas mieux que d'être débarrassés de lui avant qu'il eut découvert le vol de son argent, il fut le premier qui sortit. Le vent triomphant avait emporté tous les nuages du ciel. Quelques vapeurs minces fuyaient rapidement à

travers les étoiles. Il faisait un froid glacial et, par un effet d'optique assez commun, les objets apparaissaient plus définis, même qu'au grand jour. La ville endormie était complètement silencieuse. Des rangées de capuchons blancs, un champ rempli de petits monticules sous les étoiles scintillantes.

Villon maudit son sort. Pourquoi ne neigeait-il plus ? Maintenant, n'importe où il irait, il laisserait une trace ineffaçable derrière lui, dans les rues étincelantes ; n'importe où il irait, il serait toujours lié à la maison du cimetière Saint-Jean ; n'importe où il irait, de ses propres pieds il tisserait la corde qui l'attacherait au crime et le conduirait au gibet. Le coin de l'œil ouvert du mort lui revint à la mémoire avec une nouvelle signification. Il fit claquer ses doigts comme pour ramasser ses esprits, et, prenant une rue au hasard, il s'avança courageusement dans la neige.

Tout en marchant, deux choses le préoccupaient ; d'abord l'aspect du gibet de Montfaucon pendant cette nuit claire et pleine de vent, et ensuite le regard du mort, avec sa tête

chauve et sa guirlande de cheveux rouges frisés ; toutes les deux lui faisaient froid au cœur et il marchait de plus en plus vite, comme si l'agilité de ses pieds pouvait l'emporter loin de ses lugubres pensées. Quelquefois il se retournait, regardant par-dessus son épaule par saccades nerveuses, mais il était le seul être vivant dans les rues blanches, et le seul mouvement perceptible était celui de la neige soulevée en poussière brillante par les rafales.

Il distingua tout à coup devant lui une masse noire et deux lanternes. La masse était en marche si l'on en pouvait juger par les lanternes qui se balançaient comme portées par des hommes. C'était une patrouille. Quoiqu'elle ne fit que traverser sa route, il jugea prudent de se mettre hors de vue aussi vite qu'il le put. Il n'était pas d'humeur à être questionné, et il laissait des traces très visibles dans la neige. Directement à sa droite il y avait un grand hôtel avec des tonnelles et un grand porche devant la porte ; il se rappela que cet hôtel était inhabité et à moitié en ruines, en trois enjambées il fut près du porche et sauta sous son abri. Au sortir de la lumière

reflétée par la neige des rues, il y faisait très noir, et, les mains étendues, il essayait de pénétrer plus avant, quand il se heurta à un objet offrant un mélange inexplicable de résistance, dur et mou, ferme et branlant. Le cœur lui sauta ; il fit un saut en arrière et fixa un regard effrayé sur l'obstacle. Il fit alors entendre un petit rire de soulagement. Ce n'était qu'une femme et une femme morte. Il s'agenouilla à son côté pour s'assurer de ce dernier point. Elle était glacée et rigide comme un bâton. Un petit chiffon de parure flottait au vent dans ses cheveux et elle avait une épaisse couche de fard sur les joues, appliquée sans aucun doute cette même après-midi. Ses poches étaient entièrement vides, mais dans son bas, sous la jarretière, Villon trouva deux petites pièces de monnaie appelées des blancs. C'était bien peu, mais c'était toujours quelque chose, et le poète fut remué d'un profond sentiment de pitié en pensant qu'elle était morte sans pouvoir dépenser son argent. Cela lui semblait être un mystère triste et impénétrable. Il jeta les yeux sur l'argent et ensuite sur la femme, les reportant sur l'argent, il secoua la tête à l'énigme de la vie humaine.

Henri V d'Angleterre mourant à Vincennes tout de suite après sa conquête de la France, et cette pauvre coquine allant mourir de froid sous une porte avant d'avoir pu dépenser ses deux blancs, lui semblaient une manière cruelle de faire marcher le monde. Deux blancs à dissiper ne lui auraient pourtant pris que peu de temps, et c'eût été pour sa bouche une douce saveur de plus, encore un doux claquement des lèvres, avant que le diable prît son âme et que son corps fût livré à la vermine et aux oiseaux de proie. Il aimerait, pour lui, user tout le suif avant que la lumière s'éteigne et que la lanterne se brise.

Pendant que ces pensées lui traversaient l'esprit, machinalement il cherchait sa bourse. Son cœur tout à coup cessa de battre, une sensation de froid lui passa sur les mollets et un coup glacial sembla le frapper sur la tête. Pendant un instant, il resta pétrifié, puis il se tâta de nouveau d'un mouvement fiévreux, et alors il comprit sa perte ; de suite il fut couvert de sueur. Aux dépensiers, l'argent est si vivant, si palpable ; il n'est qu'un voile si fin entre eux et leurs plaisirs ! Leur fortune n'a qu'une limite,

celle du temps ; et le prodigue, avec quelques louis, est l'empereur de Rome jusqu'à ce qu'ils soient dépensés. Pour un homme de cette sorte, la perte de son argent est le plus cruel des revers, c'est tomber du ciel à l'enfer, de tout à rien, dans l'espace d'un souffle. Il n'en souffre que davantage s'il a exposé sa tête pour se le procurer, s'il court le risque d'être pendu le lendemain pour cette même bourse gagnée si chèrement, partie si stupidement. Villon laissa échapper tous les jurons de son vocabulaire ; il jeta avec fureur les deux blancs dans la rue, il montra le poing au ciel, il frappa du pied, et ne ressentit aucune horreur quand il se surprit piétinant sur le pauvre cadavre. Alors il remonta rapidement le chemin qui menait à la petite maison du cimetière, il avait oublié toutes ses craintes de la patrouille, qui d'ailleurs était passée depuis longtemps et il ne pensait qu'à sa bourse perdue. Il regarda en vain à droite et à gauche sur la neige, il ne vit rien. Il ne l'avait pas perdue dans la rue. Serait-elle tombée dans la maison ? Il aurait bien voulu y rentrer et voir, mais la pensée de son sinistre habitant lui ôta tout courage. Et de

plus, en s'approchant, il vit que leurs efforts pour éteindre le feu avaient été nuls, qu'il avait repris au contraire avec une nouvelle vigueur, et la lumière, sortant par les crevasses de la porte et des fenêtres, renouvela sa terreur des autorités et de la potence parisienne. Il revint vers l'hôtel et se traîna sur la neige pour retrouver l'argent qu'il y avait jeté dans sa fureur enfantine. Mais il ne retrouva qu'un blanc ; l'autre, sans aucun doute, était tombé sur le côté et s'était enfoncé profondément dans la neige, Avec un seul blanc dans sa poche tous ces projets pour une nuit de débauche dans quelque taverne s'évanouirent. Non seulement le plaisir s'échappait en riant de son étreinte, mais un certain malaise l'envahit. La transpiration s'était séchée sur lui et quoique le vent fut tombé, le froid devenait de plus en plus vif ; il se sentit paralysé et le cœur lui manqua. Que devait-il faire ? Malgré l'heure avancée et la réussite improbable, il se décida à essayer la maison de son père d'adoption, le chapelain de Saint-Benoît.

Il courut tout le long du chemin et frappa timidement.

On ne répondit pas, Il frappa encore et encore, reprenant du cœur à chaque coup, et enfin il entendit des pas s'approcher de l'intérieur. Un guichet s'ouvrit sur la porte clouée de fer et laissa passer un jet de lumière jaune.

« Approchez la figure du guichet, dit le chapelain, de l'intérieur.

– C est seulement moi, pleurnicha Villon.

– Ah ! c'est... c'est seulement vous ? » répliqua le chapelain. Il l'accabla alors d'une foule de jurons indignes d'un prêtre, pour l'avoir dérangé à une telle heure, et l'engagea à retourner au diable, d'où il venait.

« J'ai les mains bleues jusqu'aux poignets, mes pieds sont morts et me font mal ; l'air piquant me cause des douleurs au nez ; j'ai froid au cœur. Je serai peut-être mort avant le matin. Seulement pour cette fois, mon père et, devant Dieu, je ne vous redemanderai plus jamais ! »

– Vous auriez dû venir de meilleure heure, dit froidement l'ecclésiastique. Les jeunes gens ont besoin d'une leçon de temps en temps. » Il ferma

le guichet et sans hésitation rentra dans l'intérieur de la maison. Villon ne se possédait plus ; il frappa des pieds et des mains sur la porte, et à grands cris appela le chapelain.

« Vieux renard véreux ! s'écria-t-il enfin. Si je pouvais t'attraper, je t'enverrais la tête la première dans l'abîme sans fond. »

Le bruit faible d'une porte se fermant dans la maison, au bout de longs corridors, arriva jusqu'au poète. Il s'essuya la bouche avec le revers de la main tout en jurant. Et alors le côté ridicule de la situation le frappa ; il rit et leva les yeux au ciel où les étoiles semblaient trembloter au malheureux résultat de son entreprise.

Qu'allait-il faire ? Cela avait tout l'air d'une nuit à passer dans les rues glacées. La pensée de la femme morte le frappa tout à coup, et lui fit une belle peur ; ce qui lui était arrivé à elle au commencement de la nuit pourrait bien lui arriver à lui avant la fin. Lui si jeune ! avec tant de chances de plaisirs et de débauches devant lui ! Il se sentit plus touché à la pensée de ce que pourrait être son sort que si c'eût été le sort d'un

autre, et il se traça en imagination la scène qui s'ensuivrait le matin quand on trouverait son corps.

Il passa en revue toutes ses chances, tournant et retournant son blanc entre le pouce et l'index. Malheureusement, il était en de mauvais termes avec de vieux amis qui auraient pu avoir pitié de lui dans une telle calamité. Il avait écrit des satires contre eux en vers, il les avait battus et dupés, et pourtant, en se sentant serré de si près, il pensait qu'il y en avait un au moins parmi eux qui peut-être s'attendrait. C'était une chance à courir, mais elle valait la peine d'essayer, et il irait voir.

En chemin il lui arriva deux petits incidents qui apportèrent une autre couleur à sa rêverie. D'abord, il tomba sur les pas d'une patrouille qu'il suivit pendant quelques centaines de mètres, quoiqu'elle allât dans une direction opposée à sa route. Cela le rassura un peu, il avait au moins confondu sa trace, car il était encore sous l'empire de l'idée d'être traqué à travers tout Paris dans la neige et appréhendé au collet le

lendemain matin avant d'être éveillé. Il fut ensuite frappé bien différemment. Il passa un coin de rue, où pas très longtemps auparavant une femme et son enfant avaient été dévorés par des loups. Il réfléchit que le temps était des plus propices pour le renouvellement d'une telle aventure, et dans ces rues désertes un homme n'en serait sûrement pas quitte pour la peur. Il s'arrêta et regarda autour de lui avec un intérêt des plus désagréables. C'était un centre où plusieurs ruelles s'entrecroisaient ; il les scruta toutes d'un bout à l'autre, retenant son haleine, se demandant s'il ne voyait pas quelque objet noir, galopant sur la neige, ou s'il n'entendait pas des rugissements entre lui et la rivière. Il se rappela sa mère lui racontant cette histoire, quand il était encore enfant. Sa mère ! Si seulement il savait où elle demeurerait, il serait sûr au moins d'un abri. Il résolut de s'informer le lendemain ; puis il irait la voir, la pauvre vieille ! Tout en faisant ces raisonnements, il arriva à destination, son dernier espoir pour la nuit.

Comme toutes les autres, la maison était dans une obscurité complète ; cependant, après

quelques coups frappés, il entendit du bruit sur sa tête, le bruit d'un volet, et une voix méfiante demanda qui était là. Le poète se nomma, sur un ton bas, mais intelligible, et attendit non sans un certain effroi le résultat. Il ne se fit pas attendre. Une fenêtre s'ouvrit tout à coup et un baquet plein d'eau sale s'éclaboussa sur le seuil de la porte. Villon s'était un peu préparé à quelque chose de semblable et il s'était mis hors de portée autant que la structure du porche le lui avait permis, mais malgré tout il fut déplorablement trempé jusqu'à la ceinture. Son haut-de-chausse fut gelé presque instantanément. Il se vit déjà mort de froid ; il se souvint qu'il avait une tendance à la phtisie, et il se mit à tousser en manière d'essai. Mais la gravité du danger lui calma les nerfs. Il s'arrêta à quelque cent mètres de l'endroit où il avait été si maltraité et il réfléchit le doigt au nez. Il ne voyait qu'un moyen d'avoir un refuge pour la nuit ; c'était de le prendre. Il avait remarqué une maison non loin de là, dans laquelle il paraissait assez aisé de s'introduire, il se dirigea de ce côté promptement s'amusant en route à s'imaginer une chambre

encore chaude, avec une table encore chargée des restants du souper ; il y passerait le restant de la nuit et il en sortirait le lendemain, les bras pleins d'argenterie de valeur. Il considérait même les mets et les vins qu'il préférerait, et tout en se rappelant ses plats favoris, le poisson rôti se présenta à son esprit, dans un mélange étrange d'amusement et d'horreur.

« Je ne finirai jamais cette ballade », pensa-t-il et tressaillant à ce souvenir. « Que le diable emporte sa tête de truie », répéta-t-il avec ferveur, et il cracha sur la neige.

La maison en question lui parut toute noire à première vue, mais comme il faisait une inspection préliminaire en vue d'un bon point d'attaque, un filet mince de lumière frappa son œil venant d'une fenêtre garnie de rideaux.

« Diable ! pensa-t-il. Des gens éveillés. Quelque étudiant ou quelque saint ; maudits soient-ils ! Ne pourraient-ils pas tout aussi bien se soûler, aller se coucher et ronfler comme leurs voisins ! À quoi servent le couvre-feu et les pauvres diables de sonneurs de cloches sautant au

bout d'une corde dans les tours ? À quoi sert le jour, si les gens veillent toute la nuit ? Que la peste les étouffe ! » Il ricana en s'apercevant où sa logique le conduisait. « Chacun à ses affaires après tout, ajouta-il, et s'ils sont éveillés, par Dieu ! je puis peut-être honnêtement bien souper pour une fois et attraper le diable. »

Il alla courageusement à la porte et frappa avec assurance. Dans les deux premières occasions il avait frappé timidement, avec crainte d'attirer l'attention, mais pour le moment, après avoir rejeté la pensée d'une entrée par effraction, frapper à une porte lui semblait être un procédé des plus simples et des plus innocents. Le bruit de ses coups se répéta par toute la maison, et le son s'était à peine éteint qu'un pas mesuré s'approcha, une ou deux barres de fer furent ôtées et un côté de la porte fut grand ouvert, montrant que les habitants de cette maison ne connaissaient pas la peur. Un homme de haute stature, musculeux, sec et un peu courbé dévisagea Villon. Sa tête était massive et cependant finement sculptée, le nez, plat au bout, avait une certaine distinction vers le haut où il joignait une

forte paire de sourcils respirant l'honnêteté, la bouche était entourée de rides délicates ; et l'ensemble du visage reposait sur une épaisse barbe blanche d'une coupe carrée et hardie. La lumière vacillante de la lampe prêtait peut-être à cette tête plus de noblesse qu'elle n'en avait réellement ; néanmoins c'était une belle tête, respectable plutôt qu'intelligente, forte, simple et loyale.

« Vous frappez tard, monsieur », dit le vieillard d'un ton courtois.

Villon se fit petit, et murmura quelques mots serviles d'excuse ; dans une crise de cette sorte, le mendiant prenait le dessus chez lui et l'homme de génie se cachait la tête avec confusion.

« Vous avez froid et faim ? répéta le vieillard. Eh bien ! entrez », et il l'invita à pénétrer dans la maison d'un geste noble.

« Quelque grand seigneur », pensa Villon, pendant que le maître de la maison, après avoir posé la lampe à terre, remettait en place les barres de fer à la porte.

« Vous m'excuserez si je vais devant », dit-il quand ce fut fait, et il précéda le poète dans l'escalier et dans une grande pièce chauffée par un réchaud rempli de charbon et éclairée par une grande lampe suspendue au plafond. Il y avait peu de meubles, seulement quelque vaisselle d'or sur un buffet, quelques volumes in-folio et une armure placée entre les deux fenêtres. De belles tapisseries étaient pendues aux murs, une représentant le crucifiement de Notre-Seigneur, une autre une scène de berger et de bergères près d'un petit ruisseau. Sur la cheminée une panoplie d'armes.

« Prenez la peine de vous asseoir, dit le vieillard, et excusez-moi si je vous quitte. Je suis seul à la maison ce soir et si vous désirez manger, il faut que j'aie vous chercher quelque chose moi-même. »

Il ne fut pas plus tôt parti que Villon sauta de la chaise sur laquelle il venait de s'asseoir et se mit à examiner tout ce qu'il avait autour de lui avec la prudence et la convoitise d'un chat. Il pesa les flacons d'or dans sa main, ouvrit les

livres, compta les armes sur la panoplie et essaya de découvrir avec quoi les sièges étaient rembourrés. Il souleva les rideaux et vit que les fenêtres étaient garnies de riches vitraux composés de figures d'aspect martial, autant qu'il en put juger. Il revint alors au milieu de la chambre, respira fortement et, tournant à plusieurs reprises sur ses talons, examina bien le tout, comme s'il eût voulu retenir dans sa mémoire chaque détail de l'appartement.

« Sept pièces de vaisselle, dit-il. S'il y en avait eu dix je l'aurais risqué. Une belle maison et un maître à l'avenant ! que les saints me viennent en aide ! »

À ce moment, il entendit les pas du vieillard revenant le long du corridor. En un bond il fut sur sa chaise et humblement se mit à se chauffer les jambes près du réchaud.

Le maître de la maison avait un plat de viande dans une main et un broc de vin dans l'autre. Il posa le plat sur la table, faisant signe à Villon d'approcher sa chaise, et, allant au buffet, il en rapporta deux verres qu'il emplit.

« Je bois à votre meilleure chance, dit-il gravement, touchant le verre de Villon avec le sien.

– À une plus ample connaissance », dit le poète s’enthousiasmant.

Un simple homme du peuple eût été embarrassé par la courtoisie du vieux seigneur, mais Villon était vieux à ce jeu, il avait plus d’une fois amusé des grands seigneurs et il les trouvait d’aussi grands fripons que lui. Donc il se donna tout entier aux aliments posés devant lui, les dévorant avec voracité, pendant que le vieillard, renversé sur sa chaise, le regardait incessamment d’un œil curieux.

« Vous avez du sang sur votre épaule, mon garçon », dit-il.

Montigny devait avoir posé sa main droite sur lui quand il était sorti de la maison. Dans son cœur il maudit Montigny.

« Ce n’est pas moi qui l’ai versé, bégaya-t-il.

– Je ne le pensais pas, répondit le maître de la maison paisiblement. Une querelle ?

– Oui, quelque chose comme cela, admit Villon avec un tremblement de voix,

– Un meurtre, peut-être ?

– Oh ! non pas un meurtre, dit le poète de plus en plus confus. Le combat était loyal ; tué par accident. Que Dieu me frappe de mort si j’y ai pris part ! ajouta-il avec ferveur.

– Un fripon de moins, il est probable, observa le maître de la maison.

– Là, vous avez raison, dit Villon infiniment soulagé. Le plus grand fripon qu’il y ait d’ici à Jérusalem. Il est mort assez doucement. Mais ce n’était pas une belle chose à voir. Sans aucun doute vous avez vu des morts dans votre temps, monseigneur, ajouta-t-il, jetant un regard sur l’armure.

– Un grand nombre, dit le vieillard. J’ai suivi les guerres, comme vous le voyez. »

Villon posa sa fourchette et son couteau.

« Y en avait-il de chauves ? demanda-t-il.

– Certainement, et il y en avait avec des cheveux aussi blancs que les miens.

– Il me semble que les cheveux blancs ne me feraient pas autant d'impression, dit Villon. Les siens étaient rouges. » Et il eut un retour de son tremblement et d'envie de rire, lequel il noya dans une grande gorgée de vin. « Cela m'émotionne un peu, quand j'y pense, continua-t-il. Je le connaissais... que le diable l'emporte ! Et aussi le froid vous donne des idées... ou les idées vous donnent froid, je ne sais plus lequel.

– Avez-vous de l'argent ? demanda le vieillard.

– J'ai un blanc, répondit en riant le poète. Je l'ai pris dans le bas d'une coquine morte sous un porche. Elle était raide morte, pauvre fille, et froide comme un marbre ; elle avait des petits bouts de ruban dans les cheveux. Ce monde est bien dur en hiver pour les loups, les filles et de malheureux fripons comme moi.

– Moi, dit le vieillard, je suis Enguerrand de la Feuillée, seigneur de Brisetout, bailli du Patatrac. Qui et que pouvez-vous être. »

Villon se leva et fit une révérence appropriée à la circonstance ; « On m'appelle, dit-il, François

Villon, je suis un pauvre maître-es-arts de cette Université. Je sais un peu de latin et connais beaucoup de vices. Je puis faire des chansons, des ballades, des lais, virelais et rondeaux. J'aime le bon vin. Je suis né dans un grenier et très probablement je mourrai sur le gibet. Je puis ajouter qu'à partir de ce soir je suis le plus humble des serviteurs de Votre Seigneurie.

– Non pas mon serviteur, dit le chevalier, mon hôte pour ce soir, pas davantage.

– Un hôte très reconnaissant, dit Villon poliment, et d'un geste silencieux il but à la santé du maître de la maison.

– Vous êtes fin, commença le vieillard en se tapant le front, très fin ; vous avez du savoir, vous êtes un clerc, et cependant vous prenez une petite pièce d'argent à une femme morte dans la rue. N'est-ce pas une espèce de vol ?

– C'est une espèce de vol qui se pratique beaucoup dans les guerres, monseigneur.

– Les guerres sont le champ d'honneur, reprit le vieillard avec orgueil. L'homme joue sa vie sur

un coup de dés ; il combat au nom de son seigneur Dieu et toutes les seigneuries des saints et des anges.

– Mettons, dit Villon, que vraiment j’aie été un voleur : ne jouais-je pas ma vie aussi, et contre un nombre de points beaucoup plus grand ?

– Pour du gain, mais pas pour l’honneur.

– « Du gain ? » répéta Villon avec un haussement d’épaules. Du gain ! Un malheureux diable a besoin de souper et il le prend. De même fait le soldat en campagne. Voyons, que veulent dire toutes ces réquisitions dont nous entendons parler ? Si ce n’est pas du gain pour ceux qui les font, les pertes se font toujours sentir pour les autres. Les hommes d’armes boivent près d’un bon feu pendant que le bourgeois se ronge les ongles pour leur acheter du vin et du bois. J’ai vu pas mal de laboureurs se balancer aux arbres dans la campagne ; oui, j’en ai vu trente sur un seul orme, et quand j’ai demandé ce qu’ils avaient fait, on m’a répondu que c’était parce qu’ils n’avaient pas pu amasser tous ensemble assez de pistoles pour satisfaire les hommes d’armes.

– Ce sont les nécessités de la guerre, que les gens de basse naissance doivent endurer avec résignation. Il est vrai qu’il y a des capitaines qui vont trop loin ; il y a des esprits dans toutes les classes qui ne se laissent pas aisément émouvoir par la pitié, et il est vrai qu’il y en a beaucoup parmi ceux qui suivent la profession des armes, qui ne valent pas mieux que des brigands.

– Vous voyez, dit le poète, vous ne pouvez séparer le soldat du brigand, et qu’est-ce qu’un voleur si ce n’est un brigand isolé avec des manières circonspectes ? Je vole deux côtelettes de mouton, sans même déranger le sommeil des gens ; le fermier grogne un peu, mais il n’en soupe pas avec moins d’appétit du restant. Vous venez, soufflant glorieusement de la trompette ; vous prenez le mouton entier et battez le fermier sans miséricorde par-dessus le marché. Je n’ai pas de trompette. Je suis simplement Pierre, Jean ou Paul ; alors je suis un fripon, un chien, et la corde est encore trop bonne pour me pendre ; – de tout mon cœur, mais demandez au fermier lequel de nous deux il préfère et lequel il maudit, la nuit, quand le froid le tient éveillé.

– Regardez-nous, nous deux, dit Sa Seigneurie. Je suis vieux, puissant et honoré. Si demain j'étais sans maison, des centaines de gens seraient fiers de m'abriter. Les pauvres iraient passer la nuit dans la rue avec leurs enfants, si seulement je faisais entendre que je désirais être seul. Et vous je vous trouve errant, sans domicile et volant des blancs à une femme morte sur les grands chemins ! Je n'ai peur ni de l'homme ni de rien ; je vous ai vu trembler et perdre contenance à un mot. J'attends content dans ma maison les ordres de Dieu ou un appel du roi m'envoyant encore sur le champ de bataille. Vous, vous attendez la potence, une mort rude et rapide, sans espoir ou honneur. N'y a-t-il aucune différence entre nous deux ?

– Comme entre le jour et la nuit, j'en conviens, dit Villon. Mais si j'étais né seigneur de Brisetout, et que vous ayez été le pauvre écolier François, la différence eût-elle été moindre ? N'aurais-je pas été en train de me chauffer les genoux près de ce réchaud, pendant que vous vous seriez traîné dans la neige pour ramasser des blancs ? N'aurais-je pas été le soldat

et vous le voleur ? »

– Un voleur ? cria le vieillard. Moi, un voleur ! Si vous compreniez vos paroles, vous vous repentiriez de les avoir dites. »

Villon, de la main, fit un geste d'une impudence inimitable. « Si Votre Seigneurie m'avait fait l'honneur de suivre mon argument ! dit-il.

– Je vous fais trop d'honneur en me soumettant à votre présence, dit le chevalier. Apprenez à retenir votre langue quand vous parlez à des hommes vieux et honorables, ou quelqu'un plus vif que moi pourrait vous réprimander d'une façon qui vous toucherait de plus près. » Il se leva alors et se mit à aller à l'autre bout de la chambre, combattant sa colère et son antipathie.

Villon, à la dérobee, remplit son verre, s'assit plus à son aise, croisant les jambes et appuyant sa tête dans une main et le coude sur le dos de la chaise. Il était rempli et il avait chaud. La nuit, après tout, s'était très bien passée, et il était moralement sûr qu'il ne serait aucunement

molesté dans son départ le lendemain.

« Dites-moi une chose, dit le vieillard, s'arrêtant dans sa marche, êtes-vous vraiment un voleur ?

– J'ai réclamé les droits sacrés de l'hospitalité, répond le poète. Monseigneur, je suis un voleur.

– Vous êtes bien jeune, continua le chevalier.

– Je ne serais jamais devenu si vieux, répliqua Villon, si je ne m'étais servi de ces dix talents, montrant ses doigts. Ils m'ont donné à manger et à boire.

– Vous pouvez encore vous repentir et changer.

– Je me repens tous les jours, dit le poète. Il y a peu de gens autant adonnés au repentir que le pauvre François. Quant à changer, que quelqu'un d'abord change ma condition. Un homme est obligé de continuer de manger, quand ce ne serait que pour lui permettre de continuer à se repentir.

– Le changement doit commencer dans le cœur, dit le vieillard solennellement.

– Mon cher Seigneur, répondit Villon, vous

imaginez-vous que vraiment je vole par plaisir ? Je hais de voler autant que je hais tout autre travail et danger. Mes dents claquent quand j'aperçois un gibet. Mais il me faut manger et boire, il faut me mêler à quelque espèce de société. Que diable ! Un homme n'est pas un animal solitaire.

– *Cui Deus feminam tradit.* Faites-moi le panetier du roi, faites-moi abbé de Saint-Denis, faites-moi bailli du Patatrac, sûrement alors je changerai. Mais tant que vous me laisserez le pauvre écolier François Villon, sans un blanc, dame ! naturellement je resterai le même.

– La grâce de Dieu est toute puissante.

– Je serais un hérétique, si je le mettais en question, dit François. Il vous a fait seigneur de Brisetout, bailli du Patatrac, il ne m'a donné rien que mon esprit vif sous mon chapeau et ces dix doigts sur les mains. Puis-je me verser du vin ? Je vous remercie respectueusement. Par la grâce de Dieu, vous avez un vignoble très supérieur. »

Le seigneur de Brisetout reprit sa marche, les mains derrière le dos. Peut-être son esprit n'était-

il pas encore très édifié sur le parallèle existant entre un soldat et un voleur ; peut-être Villon lui avait-il inspiré quelque sympathie ; peut-être ses idées étaient-elles confondues dans sa tête par ce raisonnement si peu familier. Mais quelle que fût la cause, il désirait ardemment convertir le jeune homme à de meilleurs sentiments et il ne pouvait se décider à le renvoyer dans la rue.

« Il y a dans tout ceci quelque chose de plus que je ne puis comprendre, dit-il enfin. Vous avez la bouche pleine de subtilités et le diable vous a mené loin sur le mauvais chemin, mais le diable est un esprit très faible devant la vérité de Dieu, et toutes ses subtilités s'évanouissent à un mot de véritable honneur, comme la nuit fait place au jour. Écoutez-moi une fois de plus. J'ai appris il y a longtemps qu'un gentilhomme doit vivre chevaleresquement pour son Dieu et l'aimer, de même pour le roi et sa dame, et, quoique j'aie vu des choses bien étranges, j'ai toujours fait en sorte de régler ma vie sur ce précepte. Ce n'est pas écrit seulement dans toutes les nobles histoires, mais dans le cœur de tout homme, s'il veut se donner la peine de le lire. Vous parlez

d'aliments et de vin ; je sais très bien que la faim est une grande souffrance à endurer, mais vous ne parlez pas d'autres nécessités : vous ne dites rien de l'honneur, de la foi à Dieu et aux autres hommes, de courtoisie, d'amour sans reproche. Peut-être ne suis-je pas très éclairé, – et cependant je crois que je le suis, – vous me paraissez être un homme qui a perdu son chemin et fait une grande erreur dans sa vie. Vous pensez à vos petits besoins et vous avez complètement oublié les grands, les vrais, les seuls ; vous êtes comme un homme qui voudrait se guérir du mal de dents le jour du jugement dernier. Car de telles choses, comme l'honneur, l'amour et la foi, ne sont pas seulement plus nobles que le boire et le manger ; mais il me semble que vraiment nous les désirons davantage et souffrons plus intolérablement de leur absence.

– Je vous parle comme je crois que vous me comprendrez le mieux. N'oubliez-vous pas, quand vous avez le soin de vous remplir le ventre, un autre appétit de votre cœur qui gâte tout le plaisir de votre vie et vous tient continuellement malheureux ? »

Villon se sentit visiblement blessé par tout ce sermon. « Vous croyez que je n'ai aucun sens de l'honneur, s'écria-t-il. Je suis assez pauvre, Dieu le sait ! C'est dur de voir les gens riches avec des gants et de se souffler dans les doigts. Un ventre vide est une chose bien amère, malgré que vous en parliez si légèrement. Si vous l'aviez eu autant de fois que moi, vous changeriez de ton. Dans tous les cas je suis un voleur, faites-en ce que vous voudrez ; mais je ne suis pas un réprouvé de l'enfer, ou que Dieu me frappe de mort ! Je veux vous faire savoir que j'ai mon honneur à moi aussi bon que le vôtre, quoique je n'en fasse pas parade tout le long du jour, comme si c'était un miracle de Dieu d'en avoir. Cela me semble tout naturel à moi et je le tiens renfermé jusqu'au moment du besoin. Enfin, voyons, regardez, combien de temps ai-je été avec vous ici dans cette pièce ? Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez seul dans cette maison ? Regardez votre vaisselle d'or. Vous êtes fort, si vous voulez, mais vous êtes vieux, désarmé, et j'ai mon couteau. Qu'avais-je à faire, rien qu'un petit mouvement de l'épaule, et vous étiez là, avec

l'acier froid dans le corps, et moi marchant par les rues les bras pleins de coupes d'or. Croyez-vous que je n'avais pas assez d'esprit pour voir cela ? Et j'ai dédaigné l'action. Les voilà, vos gobelets, sains et saufs, vous voilà, vous, votre cœur battant comme s'il était neuf, et me voilà, moi, prêt à sortir, aussi pauvre que je suis entré, avec mon blanc que vous m'avez jeté au visage. Et vous croyez que je n'ai aucun sens d'honneur ! Que Dieu me pardonne ! »

Le vieillard étendit le bras droit. « Je vais vous dire ce que vous êtes, dit-il. Vous êtes un fripon, mon garçon, un fripon fini et un vagabond. J'ai passé une heure avec vous. Eh bien ! croyez-moi, je me sens taché ! Et vous avez bu et mangé à ma table. Maintenant j'en ai assez de vous, le jour est venu, et l'oiseau de nuit doit retourner à son nid. Voulez-vous passer devant ou marcher derrière moi ?

– Comme vous voudrez, répliqua le poète en se levant. Je vous crois strictement honorable. »

Pensivement il vida son verre. « J'aurais voulu pouvoir ajouter que vous étiez intelligent »,

continua-t-il, se cognant la tête du poing. L'âge, l'âge, la cervelle se raidit et devient rhumatisante.

Le vieillard le précéda, par respect pour lui-même. Villon suivit, sifflant, les pouces dans sa ceinture.

« Que Dieu ait pitié de vous ! dit le seigneur de Brisetout à la porte.

– Au revoir, papa, répliqua Villon en bâillant. Beaucoup de remerciements pour le gigot froid. »

La porte se referma derrière lui. Le point du jour se faisait sentir sur les toits blancs. Un froid vif et pénétrant accompagnait la venue de la lumière. Villon s'arrêta au milieu de la rue et se détira avec bonheur. « Ce vieux monsieur n'est pas des plus gais, pensa-t-il. Je me demande combien valaient ses gobelets. »

Will du Moulin

I

La Plaine et les Étoiles

Le moulin où Will vivait avec ses parents adoptifs se trouvait dans une vallée, entre des sapinières et de grandes montagnes. Plus haut, les pentes se succédaient d'un élan toujours plus hardi et, jaillissant à la fin au-dessus des bois les plus résistants, elles se dressaient toutes nues dans le ciel. Un peu plus loin, sur un contrefort boisé, un long village gris faisait comme un haillon de vapeur ; et lorsque le vent était favorable, le son des cloches de l'église descendait grêle et argentin jusqu'à Will. Au-dessous, les parois de la vallée devenaient de plus en plus abruptes, mais s'écartaient en même temps ; et d'une éminence proche du moulin, on la découvrait dans toute sa longueur, et au-delà, une vaste plaine où la rivière étincelait sinueuse

et s'en allait de ville en ville vers la mer.

Or, cette vallée conduisait à un col débouchant sur le royaume voisin ; de sorte que, malgré son calme et sa rusticité, la route qui longeait la rivière était la voie de communication principale entre deux illustres et puissantes nations. Tout l'été, les véhicules de voyage la gravissaient péniblement ou dévalaient à vive allure devant le moulin, mais comme l'ascension de l'autre versant était beaucoup plus aisée, la route n'était guère fréquentée que dans un sens ; et de tous les véhicules que Will voyait passer, les cinq sixièmes dévalaient grand train et un sixième montait péniblement. De même, et plus encore, pour les piétons. Les touristes alertes, les colporteurs chargés de marchandises singulières, descendaient tous à l'instar du courant qui longeait leur chemin.

Et ce n'était pas tout, car Will était encore enfant, qu'une effroyable guerre sévit sur une grande partie du monde. Les journaux étaient pleins de victoires et de défaites, la terre tremblait sous les sabots de la cavalerie, et maintes

batailles se déroulèrent durant des jours et sur un espace de plusieurs milles, et l'épouvante chassait loin de leurs champs les rustiques travailleurs.

Tout cela resta longtemps ignoré dans la vallée ; mais à la fin un des chefs lança une armée au-delà de la passe, à marches forcées, et trois jours durant, cavalerie et infanterie, artillerie et train, musique et drapeaux, ne cessèrent de se déverser sur la route devant le moulin. Tout le jour, l'enfant restait à regarder leur défilé : – le pas rythmé, les faces pâles et hirsutes, aux yeux cernés, les fanions régimentaires et les étendards en lambeaux, l'emplirent de lassitude, de pitié et d'étonnement ; et toute la nuit, lorsqu'il fut couché, il entendit le roulement sourd des canons, le martèlement des pas et tout l'immense convoi balayer la route, interminablement, devant le moulin.

Nul dans la vallée n'apprit jamais le sort de l'expédition, car les rumeurs de ces temps troublés n'y parvenaient pas ; mais Will s'aperçut bien d'une chose : que pas un homme n'en revint.

Où étaient-ils partis, tous ? Où allaient tous les touristes et les colporteurs aux marchandises singulières ? et les berlines avec leurs laquais sur le siège de derrière ? et l'eau de la rivière, dont le courant fuyait toujours vers le bas et se renouvelait sans cesse par en haut ? Le vent lui-même soufflait plus volontiers vers l'aval et emportait avec lui les feuilles mortes. On eût dit une vaste conspiration des êtres animés et inanimés : tous s'en allaient vers le bas, tous fuyaient joyeusement vers le bas, et lui seul restait en arrière, comme une souche au bord de la route. Il était quelquefois bien aise de voir que les poissons tenaient tête au courant. Ceux-là, du moins, lui restaient fidèles, alors que tous les autres filaient un train de poste vers le monde inconnu.

Un soir, il demanda au meunier où allait la rivière.

– Elle descend la vallée, répondit celui-ci, et fait tourner un tas de moulins, – six douzaines, dit-on, d'ici à Unterdeck, – et elle n'en est pas plus fatiguée, pour finir. Et puis elle arrive dans

les basses terres où elle irrigue le grand pays du blé et traverse une foule de belles cités où les rois, dit-on, vivent tout seuls dans de vastes palais, avec une sentinelle qui se promène de long en large devant la porte. Et elle passe sous des ponts avec des hommes de pierre dessus, qui regardent couler la rivière en souriant singulièrement, et des gens vivants posent leurs coudes sur le mur et regardent également. Et puis elle va et elle va, et traverse des marécages et des sables, tant qu'à la fin elle se jette dans la mer, où il y a des navires qui apportent des perroquets et du tabac des Indes. Oui, elle a une longue trotte à faire jusque-là depuis qu'elle a passé sur notre barrage !

– Et qu'est-ce que la mer ? demanda Will.

– La mer ! s'écria le meunier. Le Seigneur nous aide ! c'est la plus grande chose que Dieu ait faite. C'est là que toute l'eau du monde s'écoule dans un immense lac salé. Elle y repose, plate comme ma main et l'air innocent comme un enfant ; mais on dit que lorsque le vent souffle, elle se lève en montagnes plus grosses que les

nôtres et engloutit de grands navires plus gros que notre moulin et fait un tel tintamarre qu'on l'entend à des milles dans les terres. Il y a dedans des poissons cinq fois gros comme un bœuf, et un vieux serpent aussi long que notre rivière et aussi vieux que le monde, avec des favoris comme un homme et une couronne d'argent sur la tête.

Will se dit qu'il n'avait jamais rien ouï de pareil et il continua de poser questions sur questions au sujet du monde qui se trouvait le long de la rivière, avec tous ses dangers et ses merveilles, tant que le vieux meunier s'intéressa lui-même à la chose, et enfin le prit par la main et l'emmena vers le sommet qui domine la vallée et la plaine. Le soleil était près de se coucher et flottait au bas d'un ciel sans nuages. Chaque chose était nette et baignée d'une gloire dorée. Will n'avait jamais vu de sa vie une aussi vaste étendue de pays ; il regarda de tous ses yeux. Il vit les cités, et les bois et les champs, et les courbes luisantes de la rivière, et l'horizon lointain où le bord de la plaine tranchait sur le ciel éclatant. Une émotion souveraine saisit l'enfant ; son cœur battait si fort qu'il n'en

respirait plus ; le paysage fluctuait devant ses yeux ; le soleil semblait tournoyer comme une roue et projeter des formes étranges qui disparaissaient avec la rapidité de la pensée et auxquelles en succédaient de nouvelles. Will mit ses mains sur son visage et éclata en sanglots ; et le pauvre meunier, triste et perplexe, ne trouva rien de mieux à faire que de le prendre dans ses bras et de le ramener en silence à la maison.

À partir de ce jour, Will fut rempli d'espairs et d'aspirations nouvelles. Quelque chose lui tirait sans cesse le cœur ; l'eau courante emportait ses désirs avec elle lorsqu'il rêvait à ses flots fugitifs ; la brise, en effleurant les innombrables cimes des arbres, lui murmurait des encouragements ; les branches lui désignaient l'aval ; la libre route, en contournant les éperons rocheux et s'en allant par de longs lacets se perdre peu à peu dans le bas de la vallée, le torturait de ses sollicitations. Il passait des heures sur le sommet, à regarder sous lui le cours de la rivière, les grasses plaines du lointain, et à contempler les nuages emportés par la brise nonchalante et leurs ombres violettes traînant sur

la plaine. Ou bien il flânait sur la route et suivait des yeux les voitures qui dévalaient grand train au long de la rivière. N'importe quoi : tout ce qui passait, nuage, voiture, oiseau, comme l'eau sombre du courant, soulevait également son cœur d'un désir extasié.

Au dire des savants, les expéditions maritimes des navigateurs, comme les marches et les contre-marches des tribus et des races qui emplissent l'histoire ancienne de leur bruit et de leur poussière, sont réglées tout uniment par les lois de l'offre et de la demande et par une certaine tendance innée au moindre effort. Quiconque réfléchit sérieusement trouvera cette explication pitoyable. Les tribus qui se sont déversées du nord et de l'est étaient bien, à la vérité, poussées par celles qui les suivaient, mais elles subissaient en même temps l'attrait magnétique du sud et de l'ouest. Le prestige d'autres terres était parvenu jusqu'à elles ; le nom de la Ville Éternelle leur tintait aux oreilles ; ce n'étaient pas des colonisateurs, mais des pèlerins ; ils s'en allaient vers le vin, l'or et le soleil, mais leurs aspirations étaient plus hautes. Ce vieux mal poignant de

l'humanité, d'où sortent toutes les grandes réussites et tous les misérables échecs, cette divine inquiétude qui déploya les ailes d'Icare et entraîna Colomb parmi les solitudes de l'Atlantique, animait et soutenait au milieu des dangers ces barbares en marche.

Une légende, qui caractérise bien leur disposition d'esprit, raconte qu'une de ces bandes migratrices fit la rencontre d'un vieillard chaussé de fer. Le vieillard leur demanda où ils allaient ; et tous répondirent d'une seule voix : « À la Ville Éternelle ! » Il les considéra gravement. « Je l'ai cherchée, dit-il, sur toute la face du monde. Trois paires de souliers pareils à ceux que je porte à mes pieds se sont usées dans ce pèlerinage, et voici que la quatrième paire s'amincit sous mes pas. Et cependant je n'ai pas trouvé la ville. » Puis il s'en alla de son côté et poursuivit son chemin, les laissant ébahis.

Mais ces aspirations n'égalèrent pas l'intensité du désir qui attirait Will vers la plaine. S'il eût pu seulement aller jusque-là, sa vue, il le sentait, serait devenue plus nette et pénétrante, son ouïe

plus fine, et le simple fait de respirer eût été un délice. Il était transplanté en un lieu où il s'étiolait ; il était exilé dans un pays étranger et il avait le mal du pays. Pièce à pièce, il construisait des notions fragmentaires du monde inférieur : la rivière, toujours mouvante et grossissante jusqu'à son débouché dans le majestueux océan ; des cités pleines de gens beaux et joyeux, de fontaines jaillissantes, de musiques, de palais de marbre, et illuminées d'un bout à l'autre, la nuit, par des astres d'or artificiels ; et c'étaient d'immenses églises, de doctes universités, des armées valeureuses, des trésors inouïs entassés en des caveaux, et le subreptice et prompt assassinat de minuit.

J'ai dit qu'il avait le mal du pays ; mais cette image est insuffisante. Il était comme un être enfermé dans les limbes informes d'une existence larvaire, qui tend les bras avec amour vers la vie multicolore et multisonnante. C'était tout naturel qu'il fût malheureux au point d'aller conter sa peine aux poissons : eux étaient faits pour leur vie, ne désirant pas autre chose que des vers et de l'eau courante et un abri sous le surplomb de la

berge. Mais son sort à lui était différent : plein de désirs et d'aspirations qui lui agaçaient les doigts, lui faisaient des yeux avides que tout le vaste monde avec ses innombrables aspects ne satisferait pas.

La vraie vie, le vrai grand jour éclatant, s'étalaient là-bas dans la plaine. Oh ! voir ce grand jour avant de mourir, parcourir d'un esprit joyeux cette terre d'or, écouter les chanteurs habiles et les suaves cloches des églises, et voir les jardins paradisiaques !

– Oh ! poissons ! s'écriait-il, si seulement vous tourniez le nez vers l'aval, vous nageriez si aisément dans les eaux de rêve, vous verriez les grands navires passer comme des nuages au-dessus de vos têtes, vous entendriez les grandes montagnes d'eau faire leur musique par-dessus vous tout le long du jour !

Mais les poissons s'obstinaient à regarder toujours dans la même direction, et Will ne savait plus, à la fin, s'il devait rire ou pleurer.

Jusqu'alors le trafic de la route avait passé devant Will comme les figures d'un tableau ; il

avait bien échangé quelques phrases avec un touriste ou remarqué tel vieux monsieur en calotte de voyage à la portière d'une voiture, mais la plupart du temps ce spectacle lui était apparu comme un pur symbole, qu'il contemplait de loin et avec une sorte de crainte superstitieuse.

Mais un temps vint où tout cela changea. Le meunier, qui était un homme cupide à sa façon et ne perdait jamais une occasion de bénéfice, adjoignit à son moulin une petite auberge rustique, et grâce à quelques bonnes fortunes successives, fit bâtir des écuries et fut promu maître de poste sur cette route. Will était chargé de servir les clients lorsqu'ils venaient s'asseoir pour casser la croûte sous la petite tonnelle en haut du jardin du moulin. On peut croire qu'il ouvrait les oreilles et qu'il apprit maintes choses touchant le monde extérieur, en apportant l'omelette ou le vin. Même, il entraît souvent en conversation avec de simples hôtes, et par ses questions habiles et sa politesse attentive, non seulement il satisfaisait sa curiosité, mais gagnait les bonnes grâces des voyageurs. Beaucoup félicitaient le vieux couple d'avoir un pareil

domestique ; et un professeur voulut à toute force l’emmener avec lui dans la plaine, pour lui faire donner une éducation convenable. Le meunier et sa femme étaient bien étonnés, et encore plus contents. Il se félicitaient d’avoir ouvert leur auberge.

– Voyez-vous, disait le vieillard, il a une véritable vocation pour être cabaretier ; il n’aurait jamais dû faire autre chose !

Et ainsi la vie allait son train dans la vallée, avec pleine satisfaction pour tous, sauf pour Will. Chaque voiture quittant la porte de l’auberge lui paraissait emporter avec elle un fragment de son cœur ; et lorsque des gens, par plaisanterie, lui offraient une place, il avait peine à refréner son émotion. Chaque nuit, il se voyait, en rêve, éveillé par des serviteurs empressés, et un splendide équipage l’attendait à la porte pour l’emmener dans la plaine ; cela se répétait chaque nuit ; – mais, à la fin, le rêve, qui lui avait d’abord semblé toute joie, revêtit peu à peu une teinte de mélancolie, et les appels nocturnes et l’équipage qui l’attendait devinrent pour lui un

objet d'appréhension, aussi bien que d'espoir.

Un jour – Will avait à peu près seize ans – un jeune homme gras arriva au coucher du soleil pour passer la nuit. Ce personnage avait l'air satisfait, l'œil jovial, et il portait un sac au dos. Tandis qu'on lui apprêtait à dîner, il s'assit sous la tonnelle et lut dans un livre ; mais sitôt qu'il eut remarqué Will, le livre fut remisé ; il était évidemment de ceux qui préfèrent les gens vivants aux êtres faits d'encre et de papier.

Will, de son côté, bien qu'il ne se fût guère, au premier abord, intéressé à l'étranger, ne tarda pas à goûter beaucoup sa conversation, qui était pleine de bonne humeur et de bon sens, et conçut vite un grand respect pour son caractère et sa science. Ils restèrent à causer jusque tard dans la nuit ; et, vers deux heures du matin, Will ouvrit son cœur au jeune homme et lui dit combien il aspirait à quitter la vallée et quelles grandes espérances il avait associées aux cités de la plaine. Le jeune homme sifflota, puis eut un sourire.

– Mon jeune ami, commença-t-il, vous êtes à

coup sûr un bien curieux petit bonhomme et vous désirez beaucoup de choses que vous n'aurez jamais. Croyez-moi, vous rougiriez de savoir à quel point les petits habitants de vos cités féeriques sont tous possédés d'un souhait aussi absurde, car c'est pour eux un crève-cœur continuel de ne pouvoir aller dans la montagne. Et laissez-moi vous dire que ceux qui descendent jusque dans les plaines n'y sont pas plutôt arrivés qu'ils aspirent cordialement à être de retour. L'air n'y est pas aussi léger ni aussi pur ; le soleil n'y resplendit pas davantage. Quant à la beauté, hommes et femmes, beaucoup sont en haillons, beaucoup sont défigurés par d'affreuses maladies, et une ville est un lieu si dur à ceux qui sont pauvres et sensibles, que beaucoup préfèrent mourir de leur propre main.

– Vous me jugez sans doute bien naïf, répondit Will. J'ai beau n'être jamais sorti de cette vallée, croyez-moi, je me suis servi de mes yeux. Je sais que chaque être vit sur son voisin ; j'ai vu, par exemple, que les poissons s'embusquent dans les remous pour attraper leurs confrères ; et le berger, qui forme un si joli tableau alors qu'il

rapporte chez lui l'agneau, rapporte simplement son dîner. Je ne m'attends pas à ce que tout marche droit dans vos villes. Ce n'est pas ce qui me tracasse ; ç'aurait pu l'être, jadis ; mais, pour avoir toujours vécu ici, je n'en ai pas moins beaucoup interrogé et beaucoup appris dans ces dernières années, assez en tout cas pour me guérir de mes anciennes imaginations. Mais voudriez-vous donc que je meure comme un chien, sans voir tout ce qu'il a à voir ni faire tout ce qu'on peut faire, soit en bien, soit en mal ? Voudriez-vous que je passe toute mon existence ici entre cette route et la rivière, sans même faire un geste pour me hausser à vivre ma vie ?... Ah ! plutôt mourir sur-le-champ que de continuer à végéter ainsi !

– Des milliers de gens, dit le jeune homme, vivent et meurent comme vous, et n'en sont pas moins heureux.

– Ah ! dit Will, s'il y en a des milliers qui accepteraient d'être à ma place, pourquoi n'en est-il pas un qui la prenne ?

Il faisait tout à fait noir sous la tonnelle ; une

lampe suspendue éclairait la table et les visages des causeurs ; et au long de la voûte de treillis, les pampres illuminés faisaient avec le ciel nocturne une découpe de vert translucide sur fond d'indigo sombre. Le jeune homme gras se leva, et, prenant Will par le bras, l'attira dehors, sous le firmament.

– Avez-vous jamais regardé les étoiles ? demanda-t-il, un doigt en l'air.

– Bien souvent.

– Et vous savez ce qu'elles sont ?

– J'ai imaginé beaucoup de choses.

– Ce sont des mondes comme le nôtre, dit le jeune homme. Certaines sont plus petites, beaucoup sont un million de fois plus grosse que la terre ; et plusieurs de ces minuscules étincelles sont non seulement des mondes, mais des réunions de mondes qui tournent les uns autour des autres au milieu de l'espace. Nous ignorons ce qu'elles peuvent contenir, n'importe laquelle ; peut-être la réponse à tous nos problèmes ou la guérison de tous nos maux ; mais jamais nous ne

pourrons y aller voir ; toute l'ingéniosité des hommes les plus habiles ne saurait équiper un vaisseau pour atteindre au plus proche de ces astres nos voisins, et l'existence la plus longue ne suffirait pas à semblable voyage. Qu'une grande bataille vienne d'être perdue, ou qu'un être chéri meure, que nous soyons transportés de joie ou d'enthousiasme, ils n'en brillent pas moins inlassablement sur nos têtes. Nous pouvons nous rassembler ici, à toute une armée, et crier à nous rompre les poumons, nul soupir ne leur parviendra. Nous pouvons escalader la plus haute montagne, nous n'en serons pas plus près d'eux. Il ne nous reste qu'à demeurer ici-bas dans le jardin et à leur tirer notre chapeau : le clair d'étoiles se pose sur nos crânes, et comme le mien est un peu chauve, vous le voyez sans doute reluire dans l'obscurité. La montagne et la souris. C'est à peu près tout ce que nous aurons jamais de commun avec Arcturus ou Aldébaran. Savez-vous appliquer une comparaison ? ajouta-t-il, posant la main sur l'épaule de Will. Une comparaison n'est pas une raison mais elle est d'ordinaire infiniment plus convaincante.

Will pencha un peu la tête, puis la releva vers le ciel. Les étoiles lui parurent se dilater et émettre un éclat plus vif ; et comme il levait les yeux de plus en plus haut, elles semblaient se multiplier sous son regard.

– Je vois, dit-il, en se tournant vers le jeune homme. Nous sommes dans une attrape à souris.

– Quelque chose comme ça. Avez-vous déjà vu un écureuil tourner dans sa cage ? et un autre écureuil philosophiquement assis à croquer ses noix ? Inutile de vous demander lequel des deux vous a paru le plus sot.

II

Marjory du presbytère

Quelques années plus tard, les vieux moururent tous deux au cours d'un même hiver, soignés avec dévouement par leur fils adoptif qui

les pleura fort paisiblement après leur mort. Ceux qui avaient entendu parler de ses fantaisies vagabondes s'imaginèrent qu'il allait vendre tout aussitôt le bien et descendre la rivière, en quête d'aventures. Mais Will ne manifesta pas la moindre velléité de ce genre. Au contraire, il remit l'auberge sur un meilleur pied, et prit un couple de domestiques pour l'aider. Ainsi donc s'établit définitivement cet homme jeune, aimable, causeur, impénétrable, de six pieds trois pouces sans ses souliers, doué d'une constitution de fer et d'une voix sympathique. Il ne tarda pas à être classé parmi les singularités de la région. Il avait déjà quelque bizarrerie au premier abord, car il était toujours plein d'idées et ne cessait de révoquer en doute les banalités du sens commun ; mais ce qui accrédita surtout cette opinion à son sujet fut l'étrange manière dont il fit sa cour à Marjory, la fille du pasteur.

Marjory du presbytère était âgée d'environ dix-neuf ans, alors que Will atteignait la trentaine. Elle avait bon air et avait reçu bien meilleure éducation que n'importe quelle autre jeune fille du pays, comme il seyait à son rang.

Elle tenait la tête haute, et avait déjà refusé plusieurs partis, ce qui lui valait d'être qualifiée sévèrement par le voisinage. Malgré cela, c'était une excellente fille dont n'importe quel homme se serait contenté.

Will la connaissait peu. Bien que l'église et la cure fussent à deux milles au plus de sa porte, on ne le voyait guère aller par là que le dimanche. Il arriva néanmoins que la cure devint inhabitable et qu'il fallut la reconstruire ; et pour un mois environ, le pasteur et sa fille vinrent loger, à un prix très modéré, dans l'auberge de Will. Or, tant par l'auberge et le moulin que grâce aux économies du vieux meunier, notre ami avait du foin dans ses bottes et, de plus, il était renommé pour son bon caractère et sa clairvoyance, qualités si précieuses dans un ménage ; aussi le bruit courut bientôt, répandu par les mal intentionnés, que le pasteur et sa fille n'avaient pas choisi les yeux fermés leur habitation provisoire.

Will était bien le dernier au monde à se laisser marier par cajolerie ou par intimidation. Il

suffisait de voir ses yeux, limpides et calmes comme l'eau des étangs, mais doués d'une sorte de clarté intérieure, pour comprendre tout de suite que cet homme savait ce qu'il voulait et qu'il s'y tiendrait immuablement. Marjory non plus n'avait pas l'air débile, avec son regard droit et assuré, et sa démarche placide et résolue. C'était un problème de savoir si, après tout, elle n'était pas l'égale de Will en fermeté, ou lequel des deux porterait les culottes dans leur ménage. Mais Marjory ne s'en était jamais préoccupée et elle accompagna son père avec l'indifférence et l'ingénuité les plus parfaites.

On était encore si tôt en saison que les clients de Will étaient rares et espacés ; mais les lilas étaient déjà en fleurs et le temps était si doux que le couple dînait sous la tonnelle, au bruit de la rivière et des bois d'alentour qui résonnaient de chants d'oiseaux. Will prit bientôt à ces repas un plaisir singulier. Le pasteur était un convive assez terne, avec son habitude de somnoler à table ; mais jamais une parole rude ni méchante ne sortait de ses lèvres. Quant à sa fille, elle s'accommodait à son entourage avec la meilleure

grâce du monde, et tout ce qu'elle disait paraissait à Will si joli et si plein d'à-propos, qu'il conçut une haute idée de ses perfections.

Il voyait son visage, lorsqu'elle l'inclinait un peu, se détacher sur le fond d'une sapinière en pente ; ses yeux brillaient paisiblement ; la lumière auréolait sa chevelure comme une écharpe ; un imperceptible sourire passait sur ses joues pâles, et Will ne pouvait se retenir de la contempler avec une gêne délicate. Elle avait l'air, même sans faire un mouvement, si accomplie par elle-même et si pleine de vitalité jusqu'au bout des ongles et aux franges de son vêtement, que le reste de la création en perdait tout attrait. Si Will détournait d'elle son regard pour le porter sur ce qui l'entourait, les arbres avaient l'air inertes et insensibles, les nuages pendaient mornement du ciel, et jusqu'aux cimes des montagnes lui étaient indifférentes. Le spectacle de la vallée entière ne pouvait soutenir la comparaison avec celui de cette unique jeune fille.

Will, en la compagnie de ses frères humains,

demeurait toujours observateur ; mais sa faculté d'observation s'exerçait avec une acuité presque douloureuse lorsqu'il l'appliquait à Marjory. Il était attentif à ses moindres paroles et lisait dans ses yeux, en même temps, leur muet commentaire. Mains propos d'amabilité simple et sincère éveillaient un écho dans son cœur. Il lui découvrit une âme d'un bel équilibre, sûre de soi, sans crainte, sans désir, drapée de sérénité. Impossible de dissocier ses pensées de son apparence extérieure. Le galbe de son poignet, le ton paisible de sa voix, l'éclat de ses yeux, les lignes de son corps, s'harmonisaient avec ses paroles graves et douces, comme les accords qui accompagnent et soutiennent la voix du chanteur. Son influence ne pouvait se raisonner ni se discuter, mais on l'éprouvait avec bonheur et gratitude. Will, devant elle, retrouvait quelque chose de son enfance, et la pensée de Marjory prit place dans son âme parmi celles de l'aurore, de l'eau courante, des premières violettes et des lilas. C'est le propre de ce que l'on voit pour la première fois, ou que l'on retrouve après un long intervalle, comme les fleurs au printemps, de

réveiller en nous l'acuité des sens et cette impression vitale de mystérieuse nouveauté qui autrement s'abolit avec la venue de l'âge ; – mais c'est la vue d'un visage aimé qui renouvelle de fond en comble notre personnalité.

Un jour après dîner, Will s'en alla faire un tour sous les sapins ; une béatitude grave le possédait de pied en cap, et tout en marchant il souriait au paysage et à lui-même. La rivière coulait avec un joyeux murmure entre les pierres du gué ; un oiseau chantait dans le bois ; les montagnes paraissaient démesurément hautes ; il leur jetait de temps en temps un coup d'œil et croyait les voir suivre ses mouvements avec une curiosité aussi bienveillante que vénérable. Ses pas le conduisirent à l'éminence d'où l'on apercevait la plaine. Il s'y assit sur une pierre et s'enfonça dans une méditation délicieuse.

La plaine s'étalait au loin avec ses cités et sa rivière d'argent ; tout dormait, à part un grand tourbillon d'oiseaux qui s'élevaient et s'abaissaient et giroyaient dans l'air bleu, indéfiniment. Il prononça tout haut le nom de

Marjory, dont les syllabes ravirent son oreille. Il ferma les yeux, et l'image de Marjory surgit devant lui, lumineuse et douce et accompagnée de suaves pensées. Ah ! la rivière pouvait couler à jamais, les oiseaux voler toujours plus haut, jusqu'aux étoiles. Tout cela, il le voyait bien, n'était qu'agitation vaine ; car, sans faire un pas et en attendant avec patience dans le creux de sa vallée natale, lui aussi avait rencontré la lumière bienheureuse.

Le lendemain, à table, tandis que le pasteur bourrait sa pipe, Will fit une sorte de déclaration.

– Mademoiselle Marjory, dit-il, je n'ai jamais aimé personne autant que vous. Je suis un homme assez froid et peu communicatif, non par manque de cœur, mais par une anomalie dans ma façon de penser ; et tout le monde me paraît étranger. C'est comme s'il existait autour de moi un cercle qui me sépare de chacun, sauf de vous : j'entends bien les autres parler et rire, mais vous, vous êtes toute proche... Est-ce que cela vous déplaît ?

Marjory ne répondit rien.

– Parlez, ma fille, dit l'ecclésiastique.

– Non, pasteur, reprit Will, ne l’influençons pas. Je me sens moi-même la langue liée, contre mon habitude ; et Marjory n’est qu’une femme, et encore presque une enfant. Mais, pour ma part, autant que je puis comprendre ce que signifie le mot, il me semble que je suis amoureux d’elle. Je ne veux pas trop m’avancer, car je puis me tromper ; mais voilà, je pense, où j’en suis. Et si M^{lle} Marjory a, de son côté, d’autres sentiments, je la prierai de vouloir bien nous le signifier.

Marjory resta silencieuse, comme si elle n’avait pas entendu.

– Qu’en dites-vous, pasteur ? demanda Will.

– Ma fille doit parler, répondit l’ecclésiastique, en posant sa pipe. Notre voisin ici présent dit qu’il vous aime, Madge. L’aimez-vous, oui ou non ?

– Je crois que oui, dit Marjory, d’une voix faible.

– Eh bien alors, tout est pour le mieux ! s’écria Will, chaleureusement. Et il prit la main de Marjory par-dessus la table, et la garda un

moment dans les siennes avec un parfait bonheur.

– Il faudra vous marier, remarqua le pasteur, en remettant sa pipe à la bouche.

– Est-ce vraiment ce qu’il convient de faire, à votre avis ? demanda Will.

– C’est indispensable.

– Très bien, dit le soupirant.

Deux ou trois jours se passèrent en grande joie pour Will, bien qu’un observateur ne s’en fût guère douté. Il continuait à prendre ses repas en face de Marjory, à causer avec elle et la contempler en présence de son père ; mais il ne tenta point de la voir seule à seule, ni ne modifia en rien sa conduite avec elle et demeura tel qu’il était depuis le début.

La jeune fille fut peut-être un peu déçue, et peut-être avec raison ; mais s’il lui eût suffi de figurer dans toutes les pensées d’un autre, et par là d’envahir et altérer sa vie entière, elle avait de quoi être entièrement satisfaite. Car pas une minute elle n’était absente de l’esprit de Will. Il s’asseyait au bord de la rivière, à considérer le

remous et les évolutions des poissons et les roseaux ondulants ; il errait seul sous le crépuscule violet, tandis que les merles sifflaient autour de lui dans les bois ; le matin, il se levait tôt pour voir le ciel passer du gris au vermeil et la lumière jaillir sur les cimes ; et tout le temps il ne cessait de se demander s'il n'avait jamais vu ces choses, ou comment il se faisait que leur aspect actuel fut si différent. Le tic-tac de son moulin, le bruit du vent parmi les arbres, l'ébahissaient et le charmaient. Les pensées les plus enchanteresses se présentaient spontanément à son esprit. Il était si heureux qu'il n'en dormait plus, et si inquiet qu'il ne pouvait tenir en place lorsqu'il n'était pas avec elle. Et néanmoins on eût dit qu'il l'évitait, au lieu de la rechercher.

Un jour, comme il rentrait d'une longue promenade, Will trouva Marjory en train de cueillir des fleurs dans le jardin. Arrivé à sa hauteur, il ralentit le pas et continua de marcher à son côté.

- Vous aimez les fleurs ? demanda-t-il.
- Oui, je les aime beaucoup, répondit Marjory.

Et vous ?

– Ma foi non, pas tellement. Ce n'est pas grand-chose, après tout. J'admets volontiers qu'on ait du goût pour elles, mais pas en les traitant comme vous faites ici.

– Qu'est-ce que je fais ? interrogea-t-elle en s'arrêtant et levant les yeux vers lui.

– Vous les cueillez. Elles sont beaucoup mieux à leur place, et y font plus bel effet, si vous voulez savoir.

– Je veux les avoir à moi, répliqua-t-elle, les emporter sur mon cœur et les garder dans ma chambre. Cela me tente, de les voir pousser. Elles semblent me dire : Allons, faites quelque chose de nous... Mais dès que je les ai cueillies et que je les tiens, le charme est rompu et je les regarde sans désir.

– Vous voulez les posséder, reprit Will, afin de n'y plus penser. C'est un peu comme de tuer la poule aux œufs d'or. C'est un peu comme ce que je voulais faire quand j'étais petit. Car j'aimais beaucoup à regarder la plaine, d'ici, et je

souhaitais descendre jusqu'à son niveau, – où je ne l'aurais plus vue. N'était-ce pas bien raisonné ? Mon amie, si les gens y réfléchissaient, tous feraient comme moi ; et vous laisseriez les fleurs tranquilles, tout comme je reste dans la montagne.

Mais soudain il s'interrompit : « Seigneur ! » s'écria-t-il. Et comme elle lui demandait ce qu'il avait, il éluda la question et rentra chez lui portant sur son visage une expression presque amusée.

Il fut silencieux à table ; et après la tombée de la nuit et l'apparition des étoiles, il se promena de long en large durant des heures et d'un pas inégal dans la cour et le jardin. Il y avait encore de la lumière dans la chambre de Marjory, dont la fenêtre découpait un petit carré long d'orangé dans un paysage de montagnes bleu foncé et de clair d'étoiles d'argent.

L'imagination de Will divagua beaucoup à propos de cette fenêtre ; mais ses pensées n'étaient pas d'un amoureux. « La voilà dans sa chambre, songeait-il, et voilà le ciel éclairé, là-

haut : bénédiction sur l'un et l'autre ! » L'un et l'autre avaient sur sa vie une heureuse influence ; l'un et l'autre lui donnaient apaisement, réconfort, et entière satisfaction du monde. Que pouvait-il leur demander de plus ?

Le jeune homme gras et la conversation qu'il avait eue avec lui revinrent à sa mémoire, au point qu'il rejeta la tête en arrière et, se faisant un porte-voix de ses mains, poussa des appels vers les cieux innombrables. Soit à cause de la position de sa tête, ou bien par suite de l'effort qu'il fit, il lui sembla voir se trémousser les étoiles et une traînée de lumière givrée passer de l'une à l'autre tout autour du ciel. En même temps, un coin du rideau se souleva, pour retomber aussitôt.

Will eut un éclat de rire. « L'un et l'autre ! pensa-t-il. Les étoiles se trémoussent et le rideau se soulève. Allons, je suis devant Dieu un grand magicien ! En vérité, si j'étais un sot, ne serais-je pas en bonne voie ? » et il alla se coucher, ricanant tout bas : « Oui, si j'étais un sot ! »

Le lendemain matin, de très bonne heure, il la

revit dans le jardin et s'en fut à sa rencontre.

– J'avais songé à me marier, commença-t-il à brûle-pourpoint ; mais, toute réflexion faite, j'ai conclu que ce n'était pas la peine.

Elle ne lui jeta qu'un bref regard ; mais son aspect de radieuse candeur eût, en l'occurrence, intimidé un ange, et elle abaissa aussitôt les yeux vers le sol sans rien dire. Il la vit frissonner.

– J'espère que cela ne vous déplaît pas, poursuivit-il, un peu troublé. Il ne faut pas. J'ai bien réfléchi et, sur mon âme, la chose est sans intérêt. Nous n'en serions pas du tout plus proches que nous ne sommes à cette heure, ni même, si j'y vois clair, aussi heureux.

– Inutile d'user de circonlocutions avec moi, dit-elle. Je me souviens fort bien que vous avez refusé de vous trop avancer ; et je vois à présent que vous vous trompiez et qu'en réalité vous ne vous êtes jamais soucié de moi ; je regrette seulement d'avoir été ainsi dupée.

– Je vous demande pardon, dit Will avec force, vous ne comprenez pas ce que je veux dire.

Quant à savoir si je vous ai aimée ou non, je laisse la question à d'autres. Sauf en un point, mes sentiments n'ont pas changé ; et par ailleurs, vous pouvez vous vanter d'avoir modifié du tout au tout ma vie et ma personnalité. Je le dis littéralement. Je ne crois pas que ce soit la peine de nous marier. Je préférerais vous voir continuer à vivre avec votre père, de façon à ce que je puisse aller vous rendre visite une fois ou deux par semaine, comme on va à l'église, et entre temps nous serions très heureux l'un et l'autre. Telle est mon idée... D'ailleurs, je vous épouserai si vous y tenez.

– Savez-vous bien que vous m'outragez ? s'exclama-t-elle.

– Non pas, Marjory, non pas, si une conscience pure n'est pas un vain mot. Je vous offre de tout mon cœur une affection parfaite. Vous pouvez la prendre ou la laisser, quoique je soupçonne qu'il est au-delà de votre pouvoir ou du mien de changer ce qui existe et de me libérer l'esprit. Je vous épouserai, si vous voulez ; mais je le répète, ce n'est pas la peine, et il vaut mieux

que nous restions bons amis. Bien que je sois un homme paisible, j'ai vu beaucoup de choses dans ma vie. Fiez-vous-en à moi et acceptez ce que je vous propose ; ou sinon, dites-le, et je vous épouse sur-le-champ.

Il y eut un silence prolongé, et Will, qui commençait à se sentir mal à l'aise, s'irrita en conséquence.

– On dirait que vous êtes trop fière pour dire ce que vous en pensez, reprit-il. Croyez-moi, c'est regrettable. S'expliquer franchement simplifie la vie. Un homme peut-il être plus loyal envers une femme que je ne l'ai été avec vous ? J'ai dit ma pensée, et vous laissez le choix. Voulez-vous que je vous épouse ? ou voulez-vous, comme je le crois préférable, accepter mon amitié ? ou en avez-vous assez de moi définitivement ? Dites-le, pour l'amour de Dieu ! Votre père, vous le savez, vous a dit qu'une jeune fille doit donner son avis sur ces matières.

À ces mots, elle sembla se ressaisir, s'éloigna sans un mot, traversa rapidement le jardin et disparut dans la maison laissant Will assez

penaud de ce dénouement. Il se mit à arpenter le jardin, en sifflotant. Parfois il s'arrêtait et contemplait le ciel et les sommets ; parfois il descendait jusqu'à l'extrémité du barrage et s'y asseyait, à regarder stupidement couler l'eau. Tout ce tracas et cette perplexité étaient si étrangers à son caractère et à la vie qu'il s'était délibérément choisie, qu'il commença de regretter la venue de Marjory. « Après tout, songeait-il, j'étais aussi heureux qu'on peut l'être. Je pouvais venir ici regarder mes poissons tout le long du jour si je le désirais ; j'étais aussi stable et satisfait que mon vieux moulin. »

Marjory descendit pour dîner, l'air très calme et réservé ; et ils ne furent pas plus tôt attablés tous les trois que, les yeux fixés sur son assiette, mais sans laisser voir d'autre signe d'embarras ou de tristesse, elle tint ce discours à son père :

– Père, M. Will et moi avons examiné les choses. Nous reconnaissons que nous nous sommes tous deux mépris sur la nature de nos sentiments, et il consent, sur ma proposition, à abandonner toute idée de mariage et à n'être plus

rien que mon excellent ami, comme par le passé. Vous le voyez, il n'y a pas entre nous l'ombre de querelle, et j'espère que nous le verrons souvent à l'avenir, car il sera toujours le bienvenu chez nous. C'est naturellement à vous de décider, père, mais peut-être ferions-nous mieux de quitter la maison de M. Will. Je crois, après ce qui s'est passé, que nous ne serions pas des hôtes bien agréables ces jours-ci.

Will qui s'était dès l'abord contenu avec difficulté, fit entendre, à ces derniers mots, un son inarticulé et leva le bras d'un air véritablement malheureux, comme s'il allait interrompre et contredire Marjory. Mais elle l'en empêcha par un simple coup d'œil, qu'elle lui lança d'un air irrité, en disant :

– Vous aurez, j'espère, l'obligeance de me laisser expliquer l'affaire moi-même.

Will fut absolument décontenancé par son expression et par le ton de sa voix. Il se tint tranquille et conclut qu'il y avait en cette jeune fille des choses dépassant sa compréhension, ce qui était tout à fait exact.

Le pauvre pasteur restait la tête basse. Il tenta de démontrer qu'il s'agissait d'une simple pique d'amoureux et qu'il n'en serait plus question avant le soir ; et quand il fut délogé de cette position, il s'efforça de soutenir que là où il n'y a pas de différend, il n'y a nulle nécessité de séparation ; car le bonhomme aimait à la fois son confort et son hôte.

C'était un spectacle curieux de voir la jeune fille les mener tous deux, sans presque rien dire, sinon très calmement, et malgré cela, en venir à ses fins et les conduire où elle voulait, grâce à son tact féminin et par des généralités. On eût dit qu'elle n'avait rien fait, – on eût dit que les choses s'étaient simplement rencontrées ainsi, – lorsque son père et elle partirent l'après-midi même, dans une carriole de paysan, et descendirent la vallée jusqu'à un autre hameau pour y attendre que leur maison fût en état de les recevoir.

Mais Will avait observé de près la jeune fille, dont l'adresse et la résolution ne lui échappaient point. En se retrouvant seul, il eut à ruminer

divers sujets curieux. Il était fort triste et esseulé, pour commencer. Tout attrait avait disparu de sa vie, et il avait beau regarder les étoiles indéfiniment, il ne trouvait en elles ni appui ni réconfort. Ensuite c'était un tourbillon dans son esprit, au souvenir de Marjory. La conduite de celle-ci l'avait stupéfié et irrité, et néanmoins il ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Certes, un bel ange pervers se révélait dans l'âme paisible qu'il n'avait pas soupçonnée jusqu'alors ; mais cette âme, dont l'influence cadrait si mal avec la sérénité voulue de sa vie, il ne pouvait s'empêcher de désirer sa possession avec ardeur. Tel celui qui a vécu parmi les ombres et qu'éblouit soudain le soleil, il souffrait et jouissait à la fois.

À mesure que les jours s'écoulaient, il passait d'un extrême à l'autre : se félicitant de sa vigoureuse détermination, puis bafouant sa timorée et sottre prévoyance. De ces deux points de vue, le premier était peut-être le plus vrai selon son cœur et répondait au cours normal de sa pensée ; mais le second se faisait jour de temps à autre avec une violence incoercible. Il perdait

alors tout respect humain, et ne faisait plus que monter et descendre par la maison et le jardin, ou se promener dans la sapinière, comme un homme affolé de remords.

Will, avec son esprit égal et pondéré, trouvait cet état de choses insupportable ; il résolut d'y mettre fin à tout prix. Donc, par une chaude après-dînée d'été, il revêtit ses plus beaux habits, empoigna son bâton d'épine, et descendit la vallée, au long de la rivière. À peine eut-il pris cette détermination, qu'il recouvra toute sa sérénité habituelle et qu'il s'intéressa au temps radieux et aux paysages variés, sans aucun mélange d'inquiétude ou d'impatience désagréable. De quelque façon que l'affaire tournât, c'était à peu près la même chose pour lui. Si elle consentait, il lui faudrait l'épouser, cette fois, et tout serait pour le mieux, peut-être. Si elle refusait, il n'aurait rien à se reprocher, et pourrait à l'avenir suivre sa voix propre, en tout repos de conscience. Il espérait, en somme, qu'elle refuserait ; mais lorsqu'il revit entre les saules, à un tournant de la rivière, le toit roux qui l'abritait, il fut à demi tenté de faire le souhait opposé, et

plus qu'à demi honteux de se voir aussi peu ferme dans ses résolutions.

Marjory eut l'air contente de le voir et lui tendit aussitôt la main sans affectation.

– J'ai réfléchi à ce mariage, commença-t-il.

– Moi aussi, répondit-elle. Et j'admire de plus en plus votre sagesse. Vous me comprenez mieux que je ne me comprends ; et me voilà tout à fait persuadée que les choses sont très bien comme elles sont.

– Toutefois... hasarda Will.

– Vous devez être fatigué, interrompit-elle. Prenez un siège et acceptez un verre de vin. L'après-midi est très chaud ; je tiens à ce que vous ne soyez pas mécontent de votre visite. Il vous faut venir souvent ; une fois par semaine, si cela vous arrange ; j'ai toujours grand plaisir à voir mes amis.

– Oh oh ! cela va bien, se dit Will à part. Je vois que j'avais raison, après tout.

Et il fit une très agréable visite, retourna chez lui en excellentes dispositions et ne se préoccupa

plus de l'affaire.

Pendant près de trois ans, Will et Marjory demeurèrent sur ce pied, se voyant une ou deux fois la semaine sans qu'il y eût une parole d'amour prononcée ; et tout ce temps Will fut, je crois, aussi heureux que possible. Il restreignait un peu son plaisir de la voir ; et souvent il allait se promener jusqu'à mi-chemin de la cure et s'en retournait, comme pour se mettre en appétit. Car il y avait sur la route un tournant d'où il pouvait voir le clocher de l'église encadré dans une ouverture de la vallée, entre des pentes de sapins, avec un bout de plaine en guise de fond. Il affectionnait beaucoup cet endroit et s'y asseyait pour moraliser avant de retourner chez lui. Les paysans s'habituaient si bien à le rencontrer là vers le crépuscule, qu'ils appelèrent l'endroit : « le tournant de Will du moulin ».

Au bout des trois ans, Marjory lui joua le mauvais tour d'épouser, sans crier gare, quelqu'un d'autre. Will supporta le coup en brave, et remarqua simplement que, pour si peu « qu'il connût les femmes, il avait agi en toute

prudence, de ne l'épouser point, trois ans plus tôt. Évidemment elle se connaissait fort peu elle-même et, en dépit d'apparences trompeuses, elle était aussi légère et volage que les autres. Il pouvait se vanter de l'avoir échappé belle, disait-il ; et il prit en conséquence une plus haute opinion de sa sagesse. Mais au fond du cœur il fut passablement contrit, se rongea de mélancolie durant un mois ou deux, et perdit de son embonpoint, ce qui étonna ses serviteurs.

Ce fut environ un an après ce mariage que Will fut réveillé au milieu de la nuit par un galop de cheval sur la route, que suivirent des coups précipités à la porte de l'auberge. Il ouvrit sa fenêtre et vit un garçon de ferme, monté et tenant un second cheval par la bride. Cet homme le pria de venir avec lui en toute hâte, car Marjory se mourait et désirait instamment le voir à son chevet. Will était mauvais cavalier et fit le trajet si lentement que la pauvre jeune dame était bien proche de sa fin lorsqu'il arriva. Mais ils purent s'entretenir quelques minutes en particulier, et il fut présent et versa des larmes amères lorsqu'elle rendit le dernier soupir.

III

La Mort

L'une après l'autre, les années tombèrent au néant. Dans les villes de la plaine, avec d'énormes tumultes, la rouge révolte éclata et fut noyée dans le sang, la bataille inclina de côté et d'autre, les patients astronomes, du haut de leurs observatoires, découvrirent et baptisèrent des étoiles nouvelles, on joua des pièces dans les théâtres illuminés, des gens furent portés à l'hôpital sur des civières, – bref, l'habituelle agitation des vies humaines emplit les grouillantes agglomérations. Là-haut, dans la vallée de Will, seuls les vents et les saisons faisaient époque ; les poissons voguaient dans le courant rapide, les oiseaux tournoyaient en l'air, les cimes des pins frémissaient sous les étoiles, les hautes montagnes dominaient tout ; et Will

allait à ses affaires, et s'occupait de son auberge, tant que la neige commença de s'épaissir sur son front.

Son cœur restait jeune et vigoureux ; et si son pouls était devenu plus calme, il battait toujours fort et ferme à ses poignets. Ses joues étaient rouges à l'instar des pommes mûres ; il se voûtait un peu, mais son pas était toujours assuré ; et ses mains nerveuses avaient pour chacun une pression amicale. Son visage était couvert de ces craquelures que donne le grand air (et qui, tout bien considéré, ne sont rien moins qu'un coup de soleil permanent) ; ces craquelures font ressortir la stupidité des visages stupides ; mais chez Will, au contraire, ce témoignage d'une vie simple et naturelle donnait seulement un nouveau charme à ses yeux limpides et à sa bouche souriante. Ses propos étaient remplis de sagesse. Il aimait son prochain, et son prochain l'aimait.

Dans la saison où la vallée débordait de touristes, la tonnelle de Will connaissait des nuits joyeuses ; et les aperçus de l'aubergiste, qui semblaient paradoxaux à ses voisins, faisaient

bien souvent l'admiration des gens instruits venus de la ville ou des universités. En fait, il jouissait d'une très noble vieillesse et sa réputation s'étendait chaque jour. À la fin, elle atteignit jusqu'aux cités de la plaine, et les jeunes gens, au retour de leurs voyages d'été, causaient ensemble, dans les cafés de Will du Moulin et de sa philosophie intuitive. On lui fit maintes avances, croyez-le, mais rien ne put l'amener à quitter le haut de sa vallée. Il hochait la tête en fumant sa pipe et souriait d'un air entendu.

– Vous arrivez trop tard, disait-il. Je suis mort, à présent : j'ai fini de vivre. Il y a cinquante ans, vous m'auriez mis l'eau à la bouche ; mais aujourd'hui, vous ne me tentez même pas. Celui qui a vécu longtemps ne se soucie plus de vivre davantage. – Une autre fois : « Il n'y a, entre une longue vie et un bon dîner, qu'une différence : c'est que, dans le dîner, le dessert vient à la fin. » – Et encore : « Lorsque j'étais petit, cela m'intriguait beaucoup de savoir si c'était moi ou le monde qui était curieux et digne d'intérêt. Maintenant, je sais que c'est moi, et je m'en tiens là. »

Il ne montra jamais aucun symptôme de faiblesse et resta vaillant et ferme jusqu'au bout. On dit seulement qu'il devint moins causeur dans les derniers temps, et qu'il écoutait les autres durant des heures, avec un intérêt sympathique mais silencieux. Toutefois, lorsqu'il parlait, c'était avec encore plus de justesse et d'expérience consommée. Il buvait volontiers une bouteille de vin, surtout au coucher du soleil, sur le tertre, ou tard dans la soirée, sous la tonnelle, aux étoiles. La vue de toute chose attrayante et inattingible excitait son plaisir, disait-il ; et il affirmait avoir assez vécu pour admirer une chandelle, surtout lorsqu'il la comparait à une planète.

Une nuit de sa soixante-douzième année, il se réveilla dans son lit en un tel malaise physique et moral qu'il se leva et s'habilla pour aller méditer sous la tonnelle. Il faisait absolument noir, sans une étoile ; la rivière était grosse, et les bois et les prairies humides chargeaient l'air de parfums. Il avait tonné pendant la journée, et le lendemain menaçait d'être encore plus orageux. Nuit funèbre et asphyxiante pour un homme de

soixante-douze ans.

Soit à cause du temps, ou de l'insomnie, ou grâce à un air de fièvre dans sa vieille tête, Will était hanté de souvenirs tumultueux. Son enfance, la nuit avec le jeune homme gras, la mort de ses parents adoptifs, les journées d'été avec Marjory, et maints autres de ces petits détails qui n'ont l'air de rien pour autrui, et qui sont néanmoins pour chacun le vrai fin mot de l'existence, – des choses vues, des paroles entendues, des regards mal interprétés, – surgissaient de recoins oubliés et accaparaient son attention. Les morts mêmes revenaient, et non seulement ils participaient à cette idéale représentation de souvenirs qui avait lieu dans son cerveau, mais ils affectaient matériellement ses sens, comme il arrive dans les songes profonds et intenses. Le jeune homme gras s'accoudait sur la table en face de lui ; Marjory allait et venait avec son tablier plein de fleurs, entre le jardin et la tonnelle ; il entendait le vieux pasteur vider sa pipe à petits coups et se moucher bruyamment. Le flux de sa conscience montait et s'abaissait ; il était parfois à moitié endormi et enfoncé dans ses rappels du passé ; et

parfois, tout éveillé, il se demandait où il était.

Mais vers le milieu de la nuit, il entendit la voix du meunier défunt qui l'appelait comme c'était sa coutume lors de l'arrivée d'un client. L'hallucination fut si complète que Will bondit de son fauteuil et attendit que l'appel se renouvelât. Or, en écoutant, il perçut un autre bruit que le murmure de la rivière et le tintement de la fièvre dans ses oreilles. On eût dit un ébrouement de chevaux et des craquements de harnais, comme si une voiture à l'attelage impatient venait de s'arrêter sur la route, devant la grand-porte de la cour. À pareille heure, sur cette voie âpre et dangereuse, pareille supposition était évidemment absurde. Will la rejeta, se rassit dans son fauteuil de la tonnelle, et le sommeil se referma sur lui comme une eau courante. Il fut encore une fois réveillé par l'appel du meunier, plus lointain et sépulcral que devant ; et encore une fois il ouït la rumeur d'un équipage sur la route. Et ainsi par trois ou quatre fois, le même songe ou la même délusion s'offrit à ses sens. À la fin, avec le sourire dont on tranquillise un enfant nerveux, il s'avança vers le portail, afin

d'apaiser ses doutes.

Bien qu'il n'y eût pas loin de la tonnelle au portail, le trajet prit un certain temps à Will. Il lui semblait que les morts se pressaient autour de lui dans la cour et lui barraient le chemin à chaque pas. Et d'abord, il eut la surprise de sentir un parfum pénétrant d'héliotrope ; c'était comme si le jardin eût été, de bout en bout, garni de ces fleurs, et que la nuit chaude et humide eût ramassé tous leurs parfums en une bouffée unique. Or, l'héliotrope était la fleur favorite de Marjory, et depuis sa mort on n'en cultivait plus dans le jardin de Will.

– Il faut que je sois fou, pensa-t-il. Pauvre Marjory, avec ses héliotropes !

Et là-dessus il leva les yeux vers la fenêtre qui avait jadis été celle de la jeune fille. Sa surprise de tout à l'heure devint quasi de l'effroi, car il y avait de la lumière dans la chambre : la fenêtre était, comme jadis, un carré long orangé ; et le coin du rideau se souleva et retomba, comme cette nuit où il était resté à crier sa perplexité aux étoiles. L'illusion ne dura qu'un instant ; mais il

fut un peu démoralisé, et il se frotta les yeux en considérant la silhouette de la maison découpée sur la nuit noire.

Tandis qu'il était là, – et depuis fort longtemps, croyait-il, – le bruit se renouvela, sur la route, et il se retourna juste à point pour accueillir un étranger qui s'avançait dans la cour. On discernait sur la route, derrière lui, comme le profil d'une grande berline, que surmontaient, comme autant de plumets, de noires cimes de pins.

– Monsieur Will ? interrogea le nouveau venu, d'un ton bref et militaire.

– En personne, monsieur, répondit Will. Qu'y a-t-il pour votre service ?

– J'ai entendu beaucoup parler de vous, M. Will, reprit l'autre ; beaucoup, et en bien. Et quoique j'aie du travail par-dessus la tête, je tiens à boire une bouteille de vin sous votre tonnelle. Avant de partir, je vous dirai mon nom.

Will le conduisit sous la treille, puis alluma une lampe et déboucha une bouteille. Il n'était

pas neuf aux compliments de ce genre et n'espérait pas grand-chose de celui-ci, ayant éprouvé déjà maintes déceptions. Une sorte de nuage enveloppait ses esprits et l'empêchait de trouver l'heure singulièrement choisie. Il se mouvait comme dans un rêve, et la lampe lui parut s'allumer et la bouteille se déboucher avec la facilité de la pensée. Néanmoins, l'aspect de son visiteur éveillait sa curiosité et il s'efforça en vain de diriger la lumière sur son visage. Soit qu'il maniât la lampe avec maladresse, soit qu'il eût les yeux obscurcis, il ne put guère discerner qu'une ombre attablée en face de lui. Il ne cessa de regarder cette ombre, en essuyant les verres, et un froid étrange lui envahit le cœur. Le silence lui pesait, car il n'entendait plus rien à présent, pas même la rivière, en dehors du bourdonnement de ses artères.

– À votre santé, dit l'étranger, d'une voix rude.

– Par obéissance, monsieur, répondit Will en avalant son vin, dont le goût lui parut bizarre.

– Vous êtes, paraît-il, un homme très entier,

poursuivit l'étranger.

Will lui répondit par un sourire satisfait et un bref signe de tête.

– Moi aussi, continua l'autre ; et c'est ma plus grande joie que de marcher sur les pieds des gens. Je ne veux personne d'entier, en dehors de moi. Non, personne ! J'ai dérangé, en mon temps, les combinaisons de rois, de généraux, de grands artistes... Que diriez-vous, si j'étais venu ici afin de déranger les vôtres ?

Will eut sur le bout de la langue une verte repartie ; mais la politesse de vieil aubergiste fut la plus forte ; il se tut et se contenta de faire un geste évasif.

– Eh bien oui, dit l'étranger, c'est pour cela que je suis venu. Et si je ne vous tenais en une estime particulière, je n'y mettrais pas tant de façons. Vous vous vantez, paraît-il, de rester où vous êtes. Vous avez résolu de ne pas bouger de votre auberge. Or, je suis décidé à vous emmener faire un tour avec moi dans ma berline, et avant que cette bouteille soit vide, vous viendrez.

– Ce serait là une chose singulière, à coup sûr, répondit Will en riant. Mais, monsieur, j’ai poussé ici comme un vieux chêne ; le diable en personne aurait du mal à me déraciner ; et puisque vous êtes, à ce que je vois, un vieux monsieur qui aime à s’amuser, je parie une autre bouteille que vous perdrez vos peines avec moi.

Le trouble de sa vue allait augmentant, mais il sentait néanmoins peser sur lui un regard scrutateur, aigu et froid, qui l’irritait tout en le domptant.

– Il ne faut pas vous imaginer, exclama-t-il soudain, d’une façon brusque et fébrile qui l’étonna et l’inquiéta, – que je suis casanier, ou que je redoute quelque chose après Dieu. Dieu sait que je suis las de tout ceci ; et lorsque viendra le temps d’un voyage plus long que vous n’en rêvâtes jamais, je suis persuadé que je me trouverai prêt.

L’étranger vida son verre et le repoussa loin de lui. Il baissa les yeux une minute ; puis, s’appuyant sur la table, il tapota deux ou trois fois de l’index sur l’avant-bras de Will.

– Le temps est venu, dit-il, solennel.

Une horripilation sinistre irradiait du point qu'il avait touché. Le ton de sa voix, morne et lugubre, éveilla des échos singuliers dans le cœur de Will.

– Je vous demande pardon, dit-il, un peu déconcerté, que voulez-vous dire ?

– Regardez-moi, et vous constaterez que votre vue est vague. Levez votre main : elle est pesante et morte. Cette bouteille de vin est votre dernière, Mr Will, et cette nuit votre dernière sur la terre.

– Vous êtes médecin ? demanda Will.

– Le meilleur qui fut jamais, répliqua l'autre ; car je guéris à la fois le corps et l'âme par la même ordonnance. J'abolis toute douleur et je remets tout péché ; et lorsque mes patients se sont trompés dans leur vie, je dénoue toutes complications, et les remets debout et libres.

– Je n'ai pas besoin de vous, dit Will.

– Un temps vient pour tous les hommes, répondit le docteur, où le gouvernail échappe à leurs mains. Pour vous, grâce à votre prudence et

à votre modération, il a mis longtemps à venir, et vous avez eu longtemps pour vous préparer à sa venue. Vous avez vu ce qu'il y avait à voir autour de votre moulin ; vous avez passé toute votre vie sur place, comme un lièvre au gîte ; mais à présent, c'est fini de tout cela ; et (ajouta le docteur en se redressant) il vous faut vous lever et me suivre.

– Vous êtes un singulier médecin, dit Will, qui regardait son hôte avec attention.

– Je suis une loi naturelle, répondit celui-ci. On m'appelle la Mort.

– Que ne le disiez-vous plus tôt ! s'écria Will. Je vous attends depuis des années. Donnez-moi la main, et soyez le bienvenu.

– Appuyez-vous sur mon bras, dit l'étranger, car déjà les forces vous abandonnent. Appuyez-vous aussi fort que vous voudrez ; car j'ai beau être vieux, je suis robuste. Il n'y a que trois pas d'ici à mon carrosse, et il mettra fin à tous vos ennuis. Sachez-le, Will, je n'ai pas cessé de veiller sur vous comme sur mon propre fils ; et de tous ceux que je suis jamais venu chercher depuis

si longtemps, c'est vers vous que je viens avec le plus de bienveillance. Je suis caustique, et mon premier abord blesse parfois les gens ; mais je suis au fond un excellent ami pour ceux qui vous ressemblent.

– Depuis que Marjory me fut enlevée, vous étiez, je l'affirme devant Dieu, le seul ami que j'attendais.

Bras dessus bras dessous, le couple se mit en marche.

À ce moment, l'un des serviteurs s'éveilla et, avant de se rendormir, il entendit un bruit de chevaux qui s'ébrouaient ; du haut en bas de la vallée il y eut, cette nuit-là, comme le murmure d'un vent doux et paisible s'écoulant vers la plaine, et lorsque le monde s'éveilla, le lendemain, Will du Moulin était parti en voyage, définitivement.

Traduit par Théo Varlet.

Sources

Janet la Revenante et autres nouvelles écossaises, par Robert Louis Stevenson, Michel Le Bris, Monique Lebailly, Éditions Complexe.

La Revue blanche, 1901, janv.-avril, tome 24.
Traduit par E. La Chesnais.

La Revue des Deux Mondes, Paris, 1889.
Traduction de Th. Bentzon.

Le cas étrange du docteur Jekyll, par Robert Louis Stevenson, Paris, Librairie Plon, 1890.
Traduit de l'anglais par M^{me} B.-J. Lowe.

Table

| | |
|-----|---------------------------|
| 4 | Janet la Revenante. |
| 28 | Markheim. |
| 67 | Les gais compagnons. |
| 159 | Un logement pour la nuit. |
| 204 | Will du Moulin. |

Cet ouvrage est le 727^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.